



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

R. xi. 59



303171274S

C.I. 6

B 7 b

BULLETIN

DE

L'INSTITUT ÉGYPTIEN



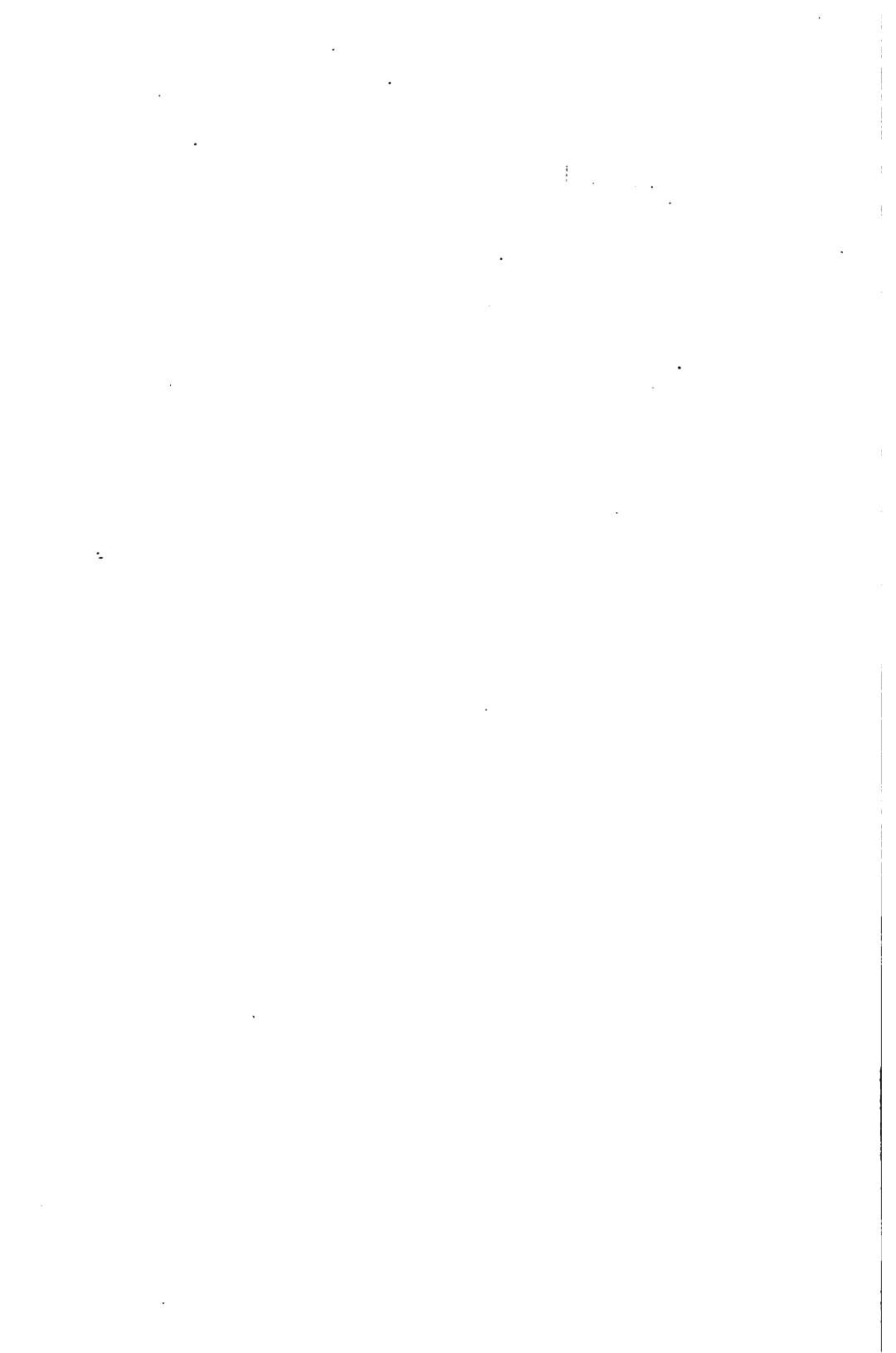
ANNÉES 1866 A 1869.

N° 10.

ALEXANDRIE

IMPRIMERIE FRANÇAISE MOURÈS & C°, SQUARE IBRAHIM.

—
1869.



BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN

ANNÉES 1866 A 1869.

N° 10.

ALEXANDRIE
IMPRIMERIE FRANÇAISE MOURÈS & C^o, SQUARE IBRAHIM

—
1869.



BUREAU POUR L'ANNÉE 1869.

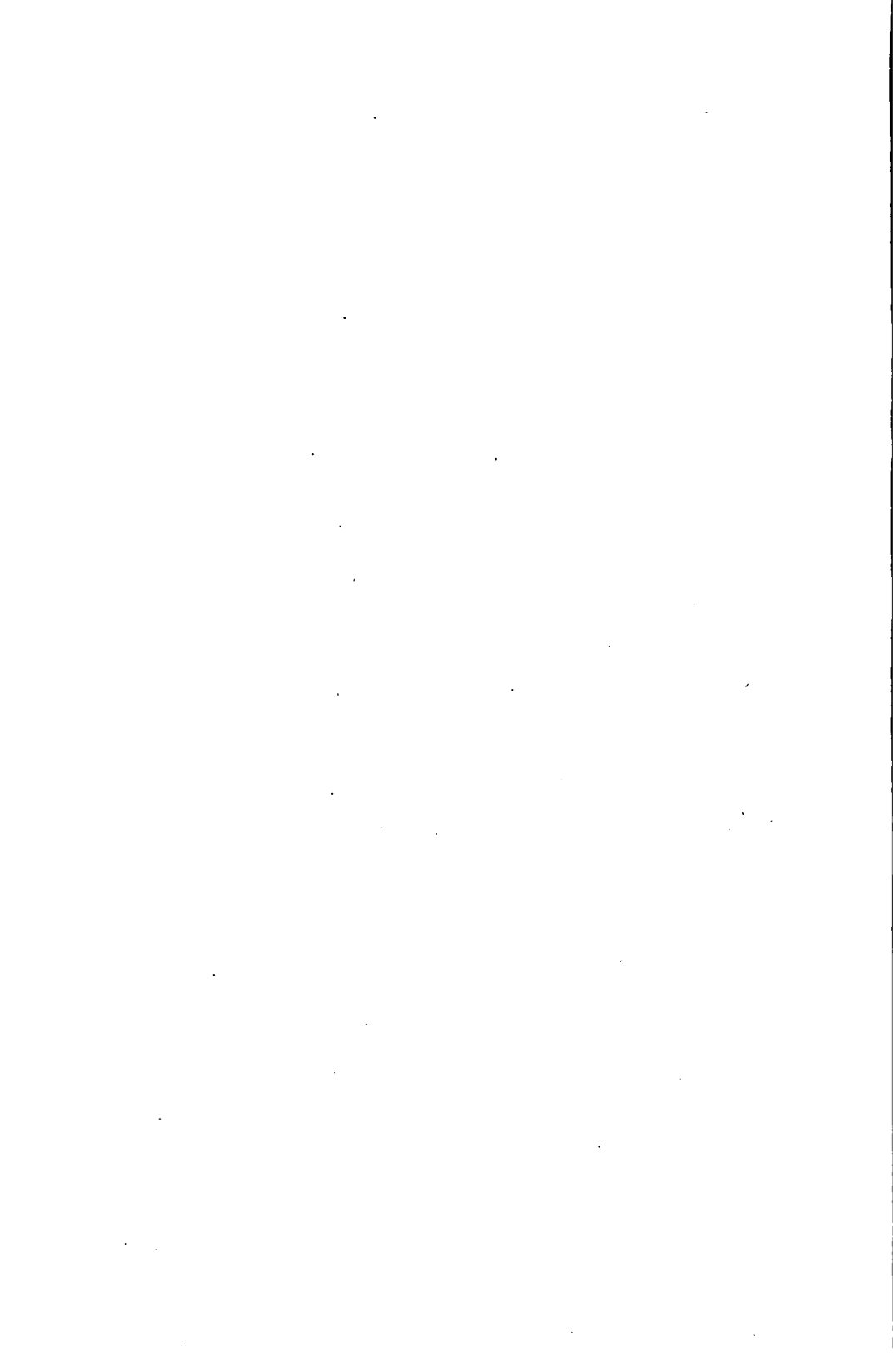
S. E. MARIETTE-BEY, *Président honoraire.*

S. E. COLUCCI-BEY, *Président.*

MM. Le D^r GAILLARDOT, } *Vice-Présidents.*
MAHMOUD-BEY, }
GILLY, A., *Secrétaire.*
PEREYRA, *Archiviste.*
Le D^r ABBATE, *Trésorier*
Le D^r Paolo COLUCCI, *Bibliothécaire.*

COMITÉ DE RÉDACTION.

MM. SAUVAIRE.
GATTESCHI.
Le D^r ZÉMICHE.



BULLETIN

DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1866.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

M. Colucci-Bey, au sujet des eaux thermales qui auraient été découvertes au Mex, et dont il a été parlé dans cette Séance, déclare qu'il a interrogé à cet égard les administrateurs de la Compagnie du Canal de Suez, et ceux de la Société Agricole, dont les chantiers sont situés au Mex, et que leur réponse a été négative.

Mais que cependant M. Mouchelet-Bey lui a affirmé avoir en effet rencontré de l'eau dont la température était de 18 à 20 degrés ; M. Mouchelet-Bey a promis d'en envoyer une bouteille à l'Institut. M. Colucci-Bey invite la Commission nommée à se rendre sur les lieux pour vérifier ce fait intéressant, et d'autant plus singulier, que la nature du terrain ne se prête pas à l'existence de sources de cette nature.

M. le Dr Abbate, qui n'avait pu assister dans la séance précédente à la discussion de l'ordre du jour présenté

par lui, déclare qu'il s'en rapporte à la décision prise par l'assemblée.

M. Gatteschi entretient l'Institut du Catalogue récemment publié du Musée de Boulac, et fait ressortir le vif intérêt des détails de toute sorte qu'il contient sur l'histoire, la religion, les mœurs et les usages de l'Antienne Egypte.

L'Institut charge le bureau d'en demander un exemplaire à M. Mariette.

Lecture est donnée d'un mémoire de M. le Dr Warenhorst sur le Choléra.

L'auteur fait ressortir l'incertitude de la science à l'égard du traitement à employer pour cette maladie, et la faible proportion des guérisons obtenues, qu'il n'estime, en moyenne, qu'à une moitié environ du nombre des personnes atteintes.

Il insiste sur le caractère contagieux qu'il attribue au Choléra et sur la nécessité des quarantaines publiques et privées; il n'estime pas à moins de 25 et même de 40 jours le temps nécessaire pour qu'une quarantaine présente des garanties sérieuses.

M. le Dr Abbate ayant déclaré qu'il ne pouvait faire partie de la commission nommée pour l'étude du programme sur le Choléra, M. le Dr Warenhorst est nommé à sa place.



SÉANCE DU 2 MARS 1866.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

M. Colucci-Bey annonce que M. Mouchelet-Bey a envoyé une bouteille de l'Eau thermale découverte près le Mex.

Ces deux envois seront soumis à M. Magdali-Effendi pour être analysés. (*).

La correspondance comprend une lettre de M. Clot-Bey, annonçant l'envoi de divers opuscules.

La correspondance imprimée se compose de divers opuscules de M. Clot-Bey.

D'une brochure de M. le Docteur P. Gatteschi, du Caire, ayant pour titre : *Cenni Clinici sulle malattie in Cairo nell'inverno del 1862 e soprattutto delle malattie acute degli organi respiratorii.*

Du 1^{er} Numéro d'une revue des Sociétés Savantes, par M. le C^{te} Achmet-d'Héricourt, intitulée l'Analyse.

De l'Annuaire des Sociétés Savantes, par le même.

Des textes Géographiques du temple d'Edfou, par M. le V^{te} de Rougé, publiés dans la *Revue Archéologique*.

M. Dufeu a la parole pour la lecture de son mémoire intitulé : *Coup d'œil sur la Chevalerie*, considérée comme élément générateur de la littérature moderne.

(*) L'examen a démontré qu'il n'existe pas de source d'eau thermale au Mex.

Après avoir rappelé l'oubli où était tombée l'étude du moyen-âge pendant le XVII^m et le XVIII^m siècle, la faveur qu'elle a rencontrée de notre temps, l'auteur signale l'importance de la chevalerie parmi les faits caractéristiques de cette grande époque.

Mais c'est surtout dans son influence sur la formation des littératures qu'il se propose de l'étudier.

Pour y parvenir il trace d'abord un tableau énergique de l'état de décadence où était tombée la civilisation Greco-Romaine et le monde payen à l'époque de l'invasion barbare ; il dépeint le despotisme et la corruption des mœurs, l'abaissement et le vide des idées de cette société vieillie, d'où la vie se retirait chaque jour. L'institution nouvelle du christianisme avait, seule, conservé sa force et sa vigueur.

C'est au milieu de cet état de chose qu'arrivent les barbares et qu'en fondant les nations nouvelles, ils forment également des idiomes nouveaux des débris du latin mélangés à leur propres langues.

Mais pendant cette lente transformation, où tout se renouvelait, se rencontre la grande tentative de Charlemagne.

L'Auteur ne pense pas que les essais de renaissance littéraire tentés par le Grand Empereur Franc aient été conçus de manière à aider le mouvement des peuples. C'était en effet la vieille littérature et la vieille langue que Charlemagne voulait fait revivre. De là un caractère factice dans ces diverses tentatives, qui restaient un amusement de cour, étranger au mouvement général, et sans influence sur l'esprit et les tendances des peuples.

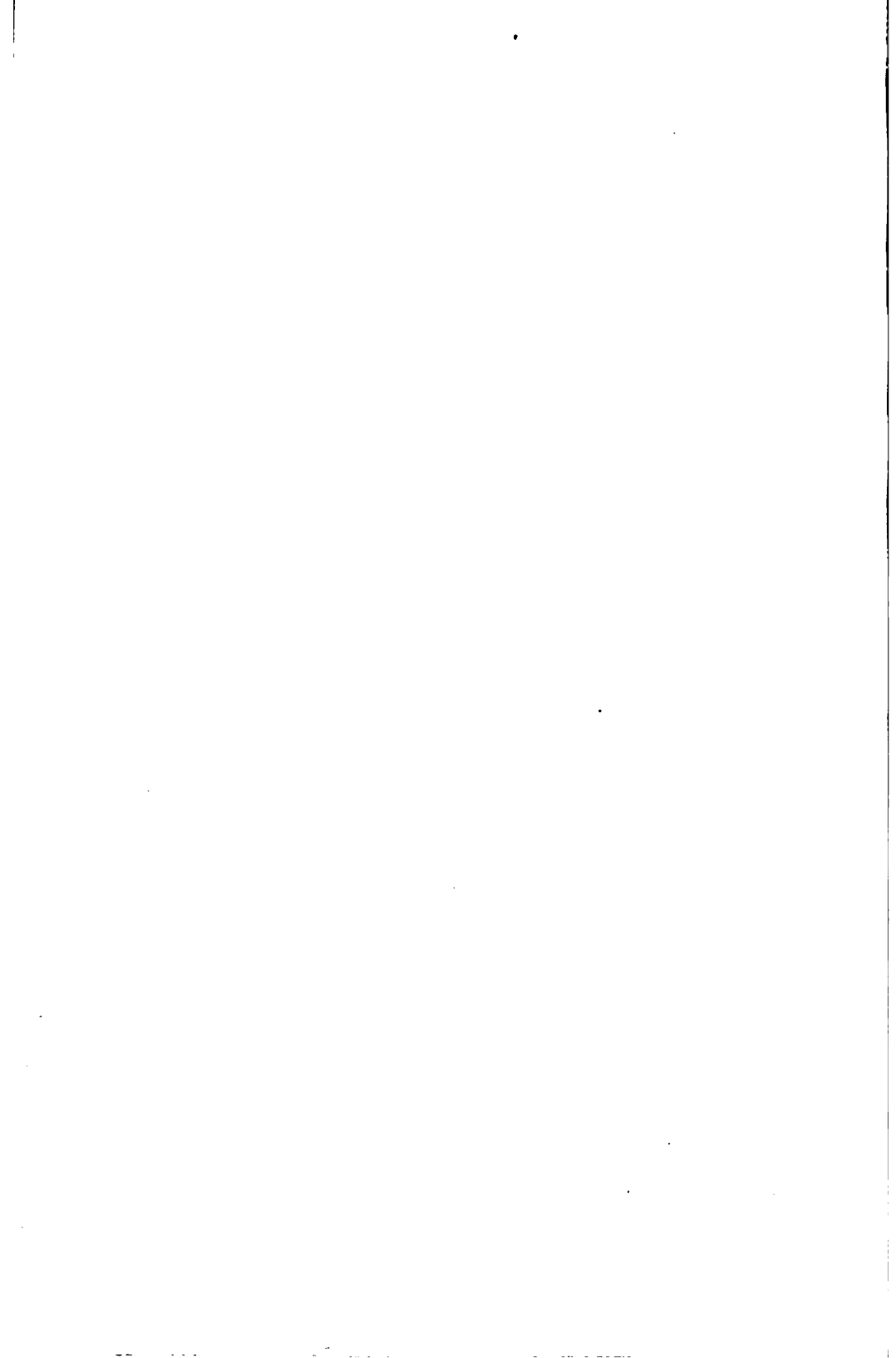
Ce n'est pas, en effet, dans l'imitation stérile du passé, mais dans l'étude directe de la vie, des idées et des sentiments qui l'entourent et qu'il partage, que le génie peut trouver sa liberté et sa grandeur.

Après cette lecture, qui devra être continuée à la prochaine séance, M. le Président invite M. Mahmoud-Bey à communiquer à l'Institut le résultat des travaux archéologiques dont il a été chargé.

M. Mahmoud-Bey s'excuse d'une part sur ce que ces travaux ne sont pas terminés ; d'autre part sur ce qu'ils ont été commandés par le Gouvernement, à qui ils doivent avant tout être soumis. Mais il promet à l'Institut de lui remettre plus tard un exemplaire du rapport qu'il prépare.

Néanmoins, dès aujourd'hui il est en mesure d'indiquer les principaux points reconnus par lui, et il signale notamment à l'Institut le résultat de ses recherches sur les anciennes rues de la ville et sur l'emplacement des anciens monuments. Ces explications se retrouveront du reste plus complètes et plus précises dans le travail d'ensemble que Mahmoud-Bey a promis de communiquer à l'Institut.





SÉANCE DU 23 MARS 1866.

Présidence de M. le Professeur Lepsius, Membre Honoraire.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance se compose de deux opuscules, offerts par l'auteur, savoir :

Instruction sur le souffrage des vignes , et Nouvelles études sur le sang, par le Dr Le Canu.

M. le Pr. Lepsius se félicite de l'accueil qui lui est fait par l'Institut, et regrette de n'avoir aucun travail à lui communiquer, ses livres et ses papiers l'ayant déjà précédé au Caire.

Il promet à l'Institut de lui communiquer, à son retour, un mémoire sur l'aune égyptienne, dont il a pu fixer d'une manière exacte les divisions et les dimensions, d'après la mesure trouvée sur les Pyramides et dans les autres monuments de Memphis.

Rendant compte ensuite du but de son voyage actuel en Egypte, M. Lepsius fait, à l'Institut, un tableau de la marche suivie jusqu'ici pour les études égyptologiques et de l'ordre dans lequel ses principaux résultats ont été obtenus.

A l'époque où M. Lepsius est venu pour la première fois en Egypte, il avait été déjà précédé par deux principales expéditions.

La première est celle des savants qui avaient accompagné l'armée française, et dont les travaux sont recueillis dans le grand ouvrage publié par Napoléon.

La quantité des matériaux accumulés dans cet ouvrage et qui ont fait connaître l'Égypte à l'Europe, est vraiment admirable, surtout si l'on songe qu'ils ont été recueillis par un petit nombre de savants, au milieu d'un état de guerre qui gênait leurs opérations et leurs études.

Mais cet immense et fidèle tableau manque, pour ainsi dire, de perspective. Le temps et l'état de la science n'a pas permis aux savants de l'expédition de se rendre compte des différentes époques de l'histoire et de placer les monuments dont ils donnaient la description, aux plans qu'il occupent dans la Chronologie Égyptienne.

La découverte de Champollion n'avait pas encore, en effet, donné à la science ses précieuses lumières.

La seconde expédition qui se place après cette découverte est celle de Champollion lui même et de Rossellini.

Pour la première fois l'étude des monuments fut prise au point de vue historique et de précieux résultats furent obtenus sous ce rapport par Champollion surtout ; mais la mort vint malheureusement interrompre la publication de son ouvrage, dont les planches seules sont complètes et dont le texte ne présente que des notices détachées.

Les deux savants avaient exploré l'Égypte jusqu'à la 2^{me} cataracte, ce qui était un progrès considérable, les savants de l'armée d'Égypte n'ayant pas dépassé la première.

Les premiers, ils avaient pu dresser des listes de dynasties monumentales, et les comparer à celles de Manethon, faisant ressortir ainsi l'authenticité et l'immense importance de ce dernier.

Mais ces résultats ne remontaient pas au delà de ce

qu'on appelle le second empire. Les monuments du premier, même ceux qui se trouvaient dans les musées d'Europe, étaient peu connus de Champollion et de Rossellini, et en Egypte ils ne s'étaient arrêtés que trois jours environ aux Pyramides, autour desquelles, comme on le sait aujourd'hui, se trouvent la plupart des monuments qui se rattachent au premier empire.

C'est la découverte de cette mine de documents qui forme le résultat le plus important du voyage de M. Lepsius, voyage qui remonte aujourd'hui à 24 ans.

Il ignorait à cette époque, aussi bien que ses prédécesseurs, l'importance des monuments conservés dans la nécropole de Memphis, et vit avec étonnement, dès ses premières fouilles, se révéler ainsi à lui toute la partie la plus ancienne de l'histoire de l'Egypte.

Il put recueillir de la sorte les matériaux de deux volumes entiers, le 3^e et le 4^e de son grand ouvrage, et depuis lors les découvertes de M. Mariette sont venues compléter le jour jeté sur ces époques reculées.

M. le Prof. Lepsius, sur la demande de M. Colucci-Bey, promet à l'Institut de demander à S. M. le Roi de Prusse de vouloir bien compléter l'exemplaire de son grand ouvrage, dont notre bibliothèque ne contient que quelques volumes.

Un second résultat de ce premier voyage de M. Lepsius fut l'exploration du pays au delà de la 2^{me} cataracte. Il remonta, en effet, jusqu'aux deux Meroë, la Meroë des Ethiopiens, d'Herodote (Monbarcal, à l'extrémité méridionale de Dongolah) et la Meroë des Ethiopiens de Strabon, près de Chendih plus au Sud.

Or les Ethiopiens qui occupaient dans l'antiquité tout le pays compris entre la 1^{re} cataracte, Carthoum, et la mer, étaient une population de même race que les Egyptiens, et non un peuple noir. Ils représentaient probablement la

première invasion des peuples Asiastiques dans le bassin du Nil ; plus tard vinrent les Egyptiens proprement dits , qui créèrent la civilisation que nous connaissons, car ce serait une erreur de croire que les Egyptiens aient emprunté leur civilisation à l'Ethiopie.

Les monuments les plus anciens que l'on y rencontre sont, en effet, érigés par les Pharaons Egyptiens, ou datent du temps de la dynastie Ethiopienne qui régna sur l'Egypte vers le VII^{me} Siècle avant Jésus Christ sous le Roi Tharaca .

C'est ce que M. Lepsius put constater dans son expédition.

Il commença en même temps quelques études sur les Bicharris répandus encore aujourd'hui dans le Taka et qui représentent l'ancienne race Ethiopienne ; il faut les distinguer soigneusement des Berbers et des Nubiens qui peuplent le pays de Phylœ et de Dongolah.

Les derniers sont des Africains et leur arrivée dans le pays qu'ils occupent date du temps des Romains, qui les appelèrent pour réduire les anciens Ethiopiens nommés alors Blemmyes et représentés aujourd'hui par les Bicharris.

La parenté des Bicharris avec les Ethiopiens et les anciens Egyptiens rend évidemment leur langue très-importante à connaître ; M. Lepsius a recueilli les éléments d'une grammaire et d'un dictionnaire qu'il n'a pas encore pu publier, et il serait bon que de nouvelles études se portassent encore sur ce même sujet.

Ces trois expéditions ayant ainsi posé toutes les bases de la science de l'Egypte, il restait à explorer les matériaux immenses que présentent les ruines, pour compléter cette histoire, et en combler les lacunes.

C'est ce qui a été fait depuis lors avec le plus beau succès.

La langue surtout et l'intelligence des hiéroglyphes ont

fait des progrès admirables et on peut espérer que bientôt les textes hiéroglyphiques pourront se lire couramment, car jusqu'ici bien des points restaient incompris, et faisaient ressembler les monuments à des papyrus déchirés.

M. Lepsius dans son présent voyage se propose de visiter les fouilles faites par M. Mariette, dont l'accueil a été pour lui plein de courtoisie, et de combler ainsi quelques lacunes laissées dans son ouvrage.

Il compte aussi éclaircir quelques points douteux de la Géographie du Delta, où plusieurs emplacements de villes et les bouches mêmes des diverses branches du Nil sont restées indéterminées. Ptolémée, en effet, dont on suivait en général les indications paraît avoir été altéré, mais d'une manière systématique, de sorte que suivant certaines données, il serait peut-être possible de le rectifier dans son ensemble.

La parole est donnée à M. Dufeu pour la continuation de son mémoire sur la Chevalerie, considérée comme élément générateur des littératures modernes :

Il reprend d'abord la partie déjà lue à la Séance précédente et qui, après le tableau de la décadence romaine, s'arrêtait aux essais de renaissance tentés par Charlemagne.

Mais en dehors de ces essais, qui semblaient s'engager dans une fausse voie, Charlemagne avait si bien frappé les imaginations, par la grandeur de ses guerres et la splendeur de sa cour, qu'il laissait dans la mémoire des peuples un germe fécond et qui se retrouvera plus tard.

Cependant après lui l'influence de l'antiquité continue à dominer la culture intellectuelle des peuples, et M. Dufeu attribue à ce fait deux causes principales.

L'une, la puissance même de cette perfection de la forme, qui avait captivé et dominé les meilleurs esprits chrétiens du IV^e siècle, depuis St-Jérôme jusqu'à St-Jean Crisostome.

En second lieu la concentration de toute culture entre les mains de l'Eglise et des ordres monastiques, tandis que le monde extérieur était plongé dans tous les désordres de la plus violente anarchie, ce qui mettait une séparation absolue entre la vie active et les travaux de l'esprit.

C'est ainsi que, d'une part les moines, les bénédictins notamment, avaient vers la fin du XI^e siècle préparé une sorte de renaissance des études antiques, tandis que, d'un autre côté, la barbarie s'épaississait sur le monde.

Mais les agitations de la vie extérieure réagissant sur les cloîtres eux-mêmes ne tardèrent pas à emporter ce commencement de civilisation, et les ordres mendiants succédèrent à l'ordre savant des bénédictins.

C'est à ce moment que la chevalerie se montre et qu'introduisant un élément moral dans la féodalité elle va faire revivre d'une manière originale toutes les aspirations civilisatrices.

M. Dufeu s'étend ici sur les origines si obscures de la Chevalerie.

Laissant de côté les systèmes qui cherchent à la rattacher à tel ou tel fait particulier, il y voit un phénomène normal, tel qu'il s'est produit plusieurs fois dans la jeunesse des peuples, et qui doit ici ses couleurs et ses modifications particulières au Christianisme.

C'est ainsi qu'il compare les chevaliers aux anciens héros et aux demi-dieux de la Grèce et voit dans l'influence de la chevalerie, succédant à celle des moines, la succession naturelle des castes guerrières au pouvoir théocratique.

Après la lecture de ce mémoire, M. Lepsius fait observer qu'il ne serait pas juste de tenir compte seulement à Charlemagne de ses efforts pour relever les études latines. Charlemagne a aussi beaucoup fait pour sa langue nationale, pour la langue allemande, c'est lui qui a réuni les

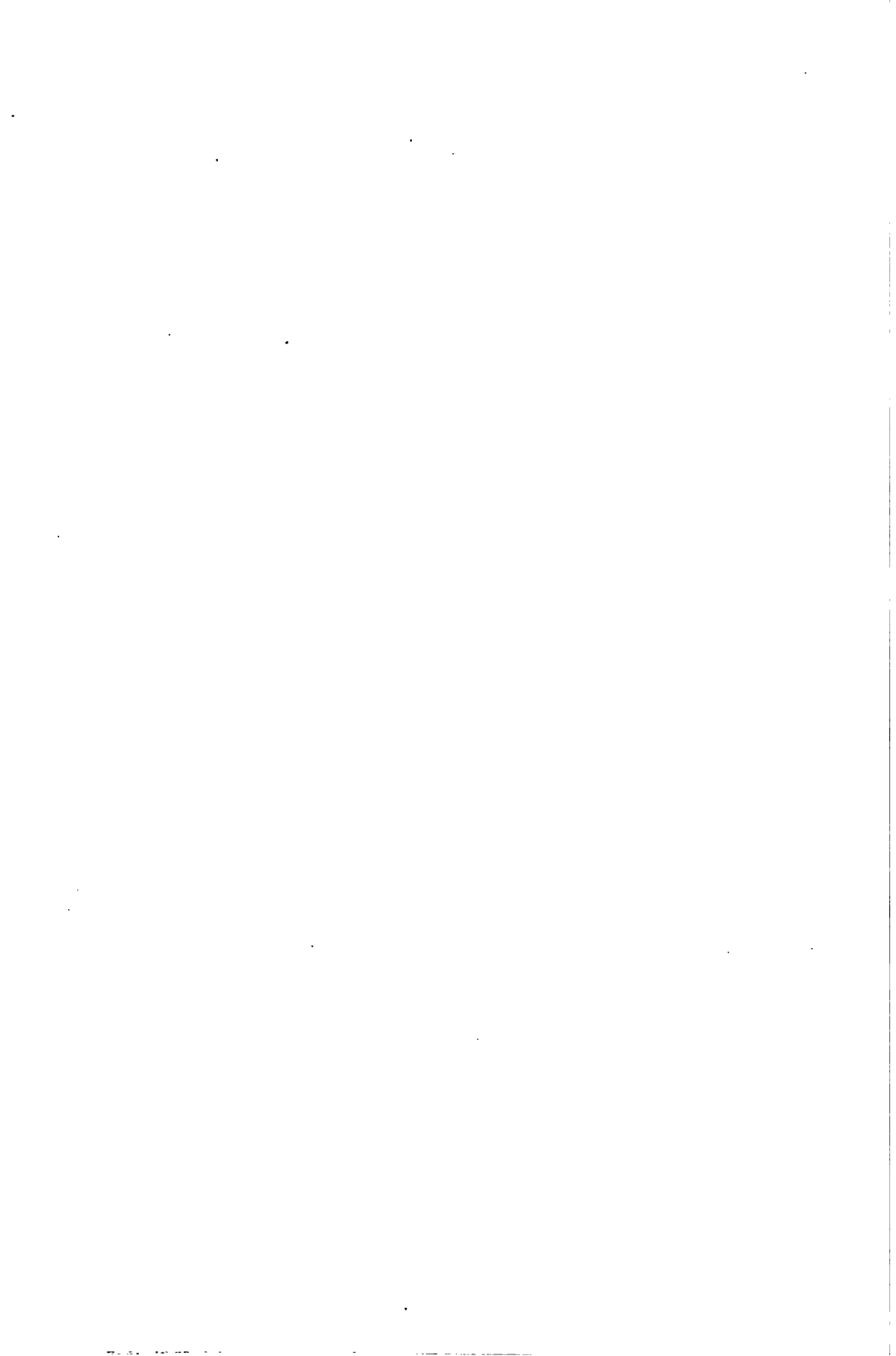
anciens poèmes germaines et qui a fait traduire en allemand les prières latines.

M. A. Gilly, rapporteur de la Commission d'Archéologie, lit une notice sur les découvertes amenées par des fouilles sur les terrains d'El-Hami-Pacha ; il signale notamment deux typhons et une inscription trouvée sur une pierre en granit ayant servi de base à une statue et où l'on peut lire à une première ligne ΣΑΩΝ, à la seconde ΠΑΚΑΕΙΟΝ, à la troisième ΙΑΤΡΟΝ.

Il propose le transport des deux typhons et de l'inscription à l'Institut.

Sur la proposition de divers Membres, qui rappellent à l'Institut la convocation d'un congrès d'Ophthalmologie à Vienne, l'assemblée considérant l'intérêt que peut avoir pour la science la comparaison des études faites en Europe et des observations suivies en Egypte, décide de s'y faire représenter, et nomme à cet effet M. le Dr Gatteschi.





SÉANCE DU 11 MAI 1866.

Présidence de M. Lepsius, Membre Honoraire.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

La correspondance imprimée est soumise à l'Assemblée.

M. A. Gilly, au nom de la Commission d'Archéologie, lit une notice sur l'Hercule trouvé dans les fondements d'une maison sur la rue de Rosette.

Cette statue en marbre, que sa belle exécution permet de faire remonter aux meilleures époques de l'art, représente le Dieu au repos, assis, le torse nu et les jambes recouvertes d'une draperie qui se replie sur son bras gauche.

On voit du côté gauche, sa massue sur laquelle la main, aujourd'hui brisée paraît s'être appuyée; on reconnaît également la peau de lion pendante du même côté, pardessus la draperie.

Malheureusement la tête, l'épaule et le bras droit, ainsi que le poignet et le pied gauche et même le devant de la jambe gauche manquent complètement.

On a trouvé autour de la statue des restes de grands murs et un fragment d'inscription contenant dans une première ligne les lettres Δ Ω Ρ en beaux caractères majuscules d'une hauteur de 0, 10 cent. et au-dessous les deux lettres E. N. en caractères plus petits; le fragment où est cette inscription est en marbre et de forme concave.

M. le Professeur Lepsius prend la parole pour communiquer à l'Institut les résultats recueillis par lui dans son récent voyage.

L'Institut savait déjà, par ce qui avait été dit à la séance précédente, que ce voyage avait pour but de visiter la partie Orientale du Delta et de l'Isthme de Suez, encore imparfaitement connus du savant professeur et auxquels les travaux du Canal donnent un nouvel intérêt.

Il a, en effet, parcouru ces régions et trouvé partout dans les ingénieurs de la Compagnie le meilleur accueil et les plus grandes facilités pour se rendre compte des travaux actuels et étudier le pays au point de vue archéologique.

Le premier résultat du voyage, sous ce rapport, a été la reconnaissance entre Suez et Ismaïlia de trois monuments se rattachant, comme on va le voir, à l'ancienne histoire de l'Isthme et du Canal.

Déjà, en effet, lors de la première expédition française, on avait trouvé dans le désert de l'Isthme et près des lacs amers des inscriptions cunéiformes. On en connaît aujourd'hui dans trois endroits.

Le premier est au kilomètre 83, près de Suez.

Les ingénieurs de l'Isthme y avaient déjà remarqué la coexistence de caractères cunéiformes et de caractères hiéroglyphiques. M. Lepsius a pu voir effectivement, sur les fragments découverts qui se trouvent sur une éminence, des traces de ces deux écritures. Elles ne sont malheureusement plus lisibles, mais le fait de leur existence constatée reste encore très-important.

En remontant vers Ismaïlia, entre le kil. 50 et le kil. 60, on trouve également sur une colline un second monument de même nature. C'est celui qui avait été aperçu par la première expédition française et où M. de Rozières avait vu des caractères cunéiformes, mais que plus tard

d'autres savants de la même expédition n'avaient pu retrouver. Les ingénieurs de l'Isthme l'avaient de nouveau découvert et signalé à M. Mariette-Bey. Celui-ci a fait fouiller sur la butte où on a retrouvé des fragments de pierres portant des représentations persanes, des inscriptions cunéiformes et un cartouche de forme égyptienne contenant aussi des inscriptions de cette nature.

Ce monument appartient certainement au roi Darius ; le personnage représenté, et qui élève sa main au-dessus du cartouche, est le roi lui-même. On retrouvera probablement son nom dans les inscriptions cunéiformes du cartouche.

En outre, et sur d'autres fragments, se trouvent des caractères hiéroglyphiques portant en effet le nom de Darius.

On ne peut assurer encore si ces fragments, appartiennent à la même stèle que les précédents ou à une seconde ; mais quoiqu'il en soit, il s'agit toujours ici, comme au kilomètre 83, d'un monument isolé dans le désert et rien ne permet d'y supposer l'existence d'un temple ou d'une ville. Les cartes qui placent en ce lieu le nom de Cambyson sont donc erronées.

De là, M. Lepsius, accompagné de M. Ch. de Lesseps, se rendit au Sérapéum où il trouva également des inscriptions cunéiformes et hiéroglyphiques.

Le nom de Sérapéum, comme celui de Cambyson, est une erreur, il n'y a pas en ce lieu trace de temple, ni de ville, mais d'un simple monument isolé sur une éminence.

La position de ces trois monuments le long de la ligne de l'ancien Canal, sur des hauteurs qui pouvaient être aperçues de loin, conduit M. Lepsius à supposer qu'ils ont été élevés dans un but d'ostentation et de commémoration et il les rattache aux travaux de Darius pour la canalisation de l'Isthme de Suez.

On sait, en effet, que le Sesostris d'Herodote, Ramsés II le grand des dynasties égyptiennes, avait commencé un canal qu'il conduisit du Nil au lac Timsah. Plus tard le roi Neko le continua du lac Timsah dans la direction de la mer Rouge. Mais il n'acheva pas, dans la crainte où l'on était alors que les eaux de la mer Rouge s'introduisant par le canal, ne vinssent à submerger toute cette partie du pays. Darius osa compléter l'ouvrage et établit, le premier, la communication avec la mer Rouge.

Les Ptolomées n'eurent ensuite qu'à élargir le canal.

On comprend donc très-bien que Darius ait voulu perpétuer le souvenir de ce grand travail achevé par lui, en élevant les stèles commémoratives sur l'une desquelles a déjà été trouvé son nom; et il est très-probable que d'autres seront encore découvertes plus tard, car elles devaient être disposées régulièrement d'espace en espace sur les dunes qui longent le lit du canal, et la distance qui sépare le deuxième monument du troisième étant beaucoup plus grande que celle du premier au second, on peut supposer qu'un autre monument de même genre se trouvait dans le premier intervalle. Il faut cependant tenir compte de la largeur exceptionnelle que prenait le canal en entrant après Chalouf dans les lacs amers.

Après ces études, qui se faisaient entre Suez et Ismaïlia, M. Lepsius alla à Ramsés, le Maskhoutah actuel des Arabes (Abou-Khachab ou Abou-Khecheb des anciennes cartes). Il y trouva, en effet, le monument connu déjà auparavant et représentant le roi Ramsés entre deux divinités. D'après l'usage de l'antique Egypte, cela indique qu'il était adoré dans le temple auquel appartenait ce monument, et que par conséquent il en était le fondateur, ce qui se rapporte bien à la ville portant son nom et qui était, en effet, située autour de son temple.

De Ramsés revenant à Tel-el-Kebir, M. Lepsius chercha

à fixer l'emplacement de diverses villes anciennes, encore douteuses.

Il ne pense pas que Tel-el-Kebir soit, comme on l'a présumé quelquefois, l'ancienne Pithoum ; de même Tel-el-Soliman, où se voient quelques traces d'antiquités, ne paraît pas pouvoir représenter cette ville. Il la placerait plutôt à Chouqafieh, ancien emplacement dans le désert au Sud-Ouest de Tel-el-Kebir.

Mais vis-à-vis de Tel-el-Soliman, dans une localité nommée par les Arabes Frêqeh, il a vu des ruines considérables qui sont peut-être Phragroriopolis.

Néanmoins, tous ces points exigeraient de nouvelles recherches et des comparaisons exactes avec les mesures indiquées par les auteurs anciens.

Revenant ensuite sur Ismaïlia, M. Lepsius remonta vers le Nord, passa à Kantarah, sur l'ancienne route de Syrie, près duquel se trouve un ancien emplacement qui doit être Sileh, et alla visiter les ruines de Peluse.

La saison était favorable à cette exploration, car les eaux étant très-basses permettaient de parvenir à pied sec jusqu'aux ruines, qui sont aussi abordables lors des plus hautes eaux, parce qu'on peut en approcher en bateau ; mais dans l'intervalle le marécage où elles se trouvent n'a pas assez d'eau pour les barques et est trop détrempé pour qu'on y puisse marcher. A cette époque même, les voyageurs durent quitter leurs montures qui avançaient trop difficilement sur ce terrain encore humide.

Les ruines de Péluse sont connues et M. Lepsius laisse ce sujet de côté, mais il appelle l'attention sur un grand espace, couvert d'anciennes poteries, où il a dû passer la nuit et qui se trouve un peu au nord de Tel-el-Hér.

Cet emplacement, qui a au moins une demi-heure de chemin de diamètre, est protégé à l'Orient par une digue qui a pu servir de fortification ; comme il n'est signalé

par aucune éminence et s'avance au contraire dans la partie fangeuse, qui est couverte au temps des hautes eaux, il n'est pas marqué sur les cartes. Les Arabes l'appellent Geziret-el-Farama.

Tout porte à voir là l'ancienne Awaris, la forteresse des Hycsos.

On a cru pouvoir placer Awaris à Sân, où l'on a trouvé un temple que l'on a considéré comme celui de Sutekh, le Dieu des Hycsos.

Mais cette opinion ne peut être admise. Tanis, en effet, est trop à l'intérieur pour avoir jamais été une ville frontière comme Awaris, et ce qui est décisif, Manéthon indique Awaris comme étant à l'Orient de la branche Pélusiaque, tandis que Tanis est à l'Ouest.

M. Lepsius pense donc qu'Awaris doit plutôt se trouver près de Péluse, par exemple dans l'emplacement couvert de poteries dont il a été parlé ci-dessus.

C'est aussi près de là qu'il faut probablement placer les Stratopeda, les camps des Ioniens et des Cariens.

C'est ce point, en effet, qui a toujours été fortifié et gardé par les Souverains Egyptiens comme la clef du pays et le passage par où pénétraient les armées étrangères.

Près de là est encore Tefench, sans doute l'ancienne Daphné.

De retour à Kantarah, les voyageurs se rendirent à Port-Saïd ; ils purent voir en traversant le lac Menzaleh, le point où l'on rencontre le lit de l'ancienne branche Pélusiaque, que les travaux de draguage ont fait reconnaître. Ils ont fait trouver, en effet, au milieu du fond ordinaire du lac actuel, un espace qui donnait seulement du limon du Nil, ce qui marque évidemment, comme d'autres l'avaient déjà observé, le passage de l'ancienne branche.

Port-Saïd et ses magnifiques travaux visités, M. Lepsius partit pour Sân.

Il vit au passage dans le lac Menzaleh, l'île de Tennis où se trouvent encore de grandes ruines, datant cependant, pour la plus grande partie, du moyen-âge ; et remontant la branche Tanitique, il arriva enfin à Sân.

C'est là que se voient les grandes fouilles de M. Mariette, les plus importantes peut-être qu'il ait fait pratiquer. Elles ont amené la découverte de ruines magnifiques, et M. Lepsius a pu les voir complètement grâce à l'obligeance de M. Mariette qui lui avait donné l'autorisation de faire découvrir les colosses enfouis de nouveau par lui dans le sable, pour les sauver du fréquent vandalisme des voyageurs, jusqu'à ce qu'ils puissent être transportés au Musée de Boulac.

Mais surtout M. Lepsius a eu le plaisir de faire dans ces ruines une découverte nouvelle de la plus haute importance.

Déjà étant sur l'Isthme, un ingénieur de la Compagnie, dont il voudrait se rappeler le nom, lui avait dit qu'il existait à Sân une inscription grecque.

Or, en effet, en examinant les ruines, M. Lepsius aperçut un bout d'inscription qu'un éboulement récent venait de mettre à découvert dans une partie des décombres que les fouilles de M. Mariette avaient laissés en place sans les remuer.

M. Lepsius fit aussitôt enlever les décombres encore superposés et nettoyer la pierre, et se vit alors en face d'une grande inscription grecque, au-dessus de laquelle se trouvait, sur la même pierre une inscription hiéroglyphique.

C'était donc une inscription bilingue, pareille sous ce rapport à celle de Rosette, moins cependant le texte demotique que possède cette dernière et qui ne se trouve pas dans celle de Sân.

La pierre calcaire, est parfaitement conservée, M. Lep-

sus en prit immédiatement l'empreinte sur papier, et se hâta d'avertir M. Mariette. Il put également, grâce au bon état de l'inscription, la lire et la transcrire de suite.

Elle est très-considérable et très-importante d'abord pour la science même des hiéroglyphes, et ensuite par son texte. La partie grecque à elle seule contient 76 lignes. Deux feuilles des empreintes en papier contenant quelques lignes de l'inscription hiéroglyphique et de l'inscription grecque sont mises sous les yeux de l'Institut par M. Lepsius.

Comme celle de Rosette, elle contient un décret des prêtres en l'honneur du Roi régnant ; mais elle est antérieure, car elle date de l'an IX du règne d'Evergète I^{er}, le troisième des Ptolomées, tandis que celle de Rosette est du temps d'Epiphane, cinquième Roi de cette dynastie.

Le décret est daté de Canope et devait être publié dans les divers temples de l'Egypte ; il y est exprimé que cette publication devait se faire aussi en écriture démotique, ce qui n'a pas été observé dans l'exemplaire de S^{an}. La même particularité se retrouve du reste dans une autre inscription de l'île de Philœ, où c'est le texte grec qui manque.

Il a pour objet d'instituer des honneurs particuliers à rendre à Evergète, pour les services dont le pays lui était redevable et notamment pour avoir rapporté en Egypte et rendu à leurs sanctuaires les statues sacrées enlevées par les Perses.

Divers points très-intéressants sont éclaircis par le texte du décret ; ainsi l'on peut y voir de la manière la plus claire l'existence, chez les Egyptiens, de deux années, l'année vague de 365 jours, et l'année fixe tenant compte d'une manière exacte des données astronomiques ; de telle sorte que cette dernière ayant un jour de plus tous les quatre ans, devait au bout de 4460 ans avoir une année entière de différence, et coïncider de nouveau avec l'autre.

L'inscription lève tous les doutes qui s'étaient formés dans la science à cet égard.

Fixant en effet l'époque où devait se célébrer la fête qu'il institue en l'honneur d'Evergète, le décret des prêtres ordonne qu'elle se fera le premier jour du mois de Payni ; mais en même temps il veut que ce soit toujours le jour même du lever héliaque de l'étoile d'Isis (Sirius), considéré, dit-il, par les prêtres, comme le premier jour de l'année.

Et comme tous les quatre ans le lever de l'étoile passait en suivant l'année vague, d'un jour dans un autre, il ordonne, après chacune de ces périodes de quatre ans, l'adjonction d'un jour intercalaire entre le premier jour de l'année qui finit et le premier de la suivante ; de manière que celle-ci commence toujours avec le lever héliaque de Sirius.

S'étendant même sur ce sujet, le décret marque l'inconvénient qu'il y avait à fixer les fêtes suivant l'année vague qui, à la longue, intervertissait l'ordre des saisons, transportant en hiver les solennités instituées pour l'été et vice-versà.

Ainsi, en l'an IX d'Evergète l'année civile des Egyptiens fut changée en l'année fixe à intercalation, connue auparavant seulement des prêtres.

Nous savons néanmoins que les Romains ont dû de nouveau faire cette réforme de l'année Egyptienne vague à laquelle on substitua l'année julienne, appelée alors en Egypte Alexandrine ; ce qui semblerait prouver que la première réforme faite par les prêtres et le décret de Canope tombèrent bientôt en désuétude.

Ce point curieux n'est pas le seul, du reste, que contienne l'inscription. Ainsi, elle loue le Roi d'avoir fait arriver des graines de Syrie, de Phénicie et de Chypre, ce qui nous montre, dès cette époque, l'importation des céréales

en Egypte, et ce qui nous donne en même temps les groupes hiéroglyphiques encore inconnus qui désignent ces trois pays.

De Sâh, M. Lepsius se rendit à Damiette, qui est bien sur l'emplacement de l'ancienne Damiathis.

Il passa de là à Mansourah, visita Tmaï-el-Emdid, probablement l'ancienne Thmouis, où l'on voit encore un très-beau monolithe en forme de Naos, mais sans inscriptions.

A Behbet, qui paraît être l'ancienne Busiris bien plutôt qu'Abousir, se trouvent de très-grands blocs appartenant à un ancien temple, bâti par Ptolémée Philadelphie, mais qui paraît avoir été commencé par le roi Nekht-har-heb.

Enfin, de retour au Caire, M. Lepsius fit avec M. Mariette la visite de Sakkarah, où ce dernier lui montra les tombeaux les plus récemment découverts, et qui sont magnifiques. Il visita également le Sérapéum, dont il put admirer le saisissant spectacle illuminé aux flambeaux. Dans son premier voyage en Egypte, M. Lepsius avait indiqué sur son plan le mur d'enceinte extérieur du Sérapéum. M. Mariette a découvert le souterrain et les immenses richesses archéologiques qu'il renferme et dont il a rendu compte au monde savant dans plusieurs mémoires intéressants.

L'Assemblée remercie M. Lepsius des communications qu'il a bieu voulu lui faire, et dont elle apprécie vivement le haut intérêt.



SÉANCE DU 18 MAI 1866.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le Procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance imprimée est soumise à l'Institut.

M. Dufeu a la parole pour la lecture d'un travail poétique sur les Pyramides ;

Il décrit l'impression que produit sur l'âme la vue de ces mystérieux monuments, dont le but si souvent cherché est encore un problème. Il compare cette grandeur sévère aux résultats obtenus par l'imagination mobile des Grecs ; et représentant l'effet immense de ces vastes coloses dans le silence du désert et de la nuit , il évoque devant eux l'ombre des Pharaons qui les ont construits, et tout le tableau de l'antique civilisation Egyptienne.

L'Institut se forme en Comité secret pour des travaux d'organisation intérieure.



SÉANCE DU 2 NOVEMBRE 1866.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente, est lu et adopté.

Divers ouvrages offerts à l'Institut, sont communiqués à l'assemblée, savoir :

Comptes-rendus de l'Intendance Sanitaire, de 1860 à 1865.

Histoire du droit Bysantin, par M. Mortreuil.

Dernier mot sur la non contagion de la Peste, par le Dr Clot-Bey.

Divers mémoires, par le même.

Biblioteca dell' Economista, par M. Francesco Ferrara.

De la Juridiction Française dans le Levant, par M. Feraud-Giraud, conseiller à la Cour Impériale d'Aix.

El Kamsa (il Cavallo Arabo puro sangue), par M. Carlo Guarmani.

Il Neged Settentrionale, par le même.

L'Egitto Antico Illustrato, par M. Odelcaschi.

Divers opuscules et numéros de journaux.

La correspondance écrite se compose d'une lettre de M. Millien, envoyant un volume de poésie et demandant le titre de membre correspondant.

D'une lettre de M. de Chambure, indiquant à l'Institut diverses questions qu'il regarderait comme utile d'étudier.

M. Colucci-Bey fait remarquer que les indications de M. de Chambure ont déjà été prévenues par le savant Dr M. Gastinel, et divers mémoires lus à l'Institut, après l'épidémie cholérique de l'année dernière.

Et d'une lettre de M. Confidati, offrant une collection de Médailles, que l'Institut a décidé d'accepter, en témoignant sa gratitude au donateur.

M. Colucci-Bey, prenant la parole, rappelle à l'Institut la perte si regrettable de M. Schnepf, mort l'été dernier, à Djeddah. D'une intelligence rare, d'une instruction des plus variées, il a surtout droit au souvenir de l'Institut dont il avait, par son initiative, provoqué la création, et auquel il avait imprimé l'impulsion qui l'anime encore.

M. Colucci-Bey aurait voulu préparer une notice complète sur M. le Dr Schnepf, mais il n'a pas voulu laisser passer cette séance sans témoigner, au moins en quelques mots, les sentiments que cette mort doit faire naître au sein de l'Institut.

M. le Dr Schnepf, on ne l'ignore pas, a montré jusqu'au bout le même dévouement pour la science ; il avait accepté le poste de médecin sanitaire et Vice-Consul de France à Djeddah, pour pouvoir étudier de plus près le choléra. Il avait pu faire d'importantes études, mais ses papiers paraissent avoir été perdus, ainsi du reste que son avoir à Djeddah, dans la confusion qui suivit sa mort et celle de sa gouvernante, décédée deux jours après lui.

L'Institut s'associe aux sentiments exprimés par M. Colucci-Bey ; M. le Dr Abbate annonce son intention de lire à la prochaine Séance, une notice sur la vie et les travaux de M. Schnepf.

Lecture est donnée d'un mémoire de M. Colucci-Bey, sur la propriété foncière en Egypte.

L'auteur recherchant d'abord les antécédents de la propriété en Egypte avant les lois qui ont réglé, il y a une

dizaine d'années, son état actuel, rappelle que déjà, sous les Pharaons, d'après les recherches des Egyptologues, la terre appartenait au Souverain.

Ce principe fut celui du Coran, de telle sorte qu'aux yeux des Musulmans, tout droit de propriété émanait du Souverain.

Néanmoins l'état de la Propriété existant au moment de la conquête arabe et la transmission héréditaire furent consacrés par les Califes et il en fut ainsi jusqu'à la conquête de l'Egypte par les turcs sous Sélim I^{er}.

Mais ce dernier fit rentrer sous la main du Souverain toutes les terres antérieurement concédées à des particuliers ; dès lors, le propriétaire ne fut plus qu'un usufruitier dont le droit, purement temporaire, faisait retour à l'Etat après sa mort, sauf la faculté laissée à ses héritiers d'obtenir la continuation de l'usufruit moyennant une somme qui était fixée arbitrairement.

Tel est le principe qui reste appliqué depuis cette époque ; et maîtres ainsi de tout le pays, les Sultans avaient en Egypte un Administrateur des terres, nommé le Defterdar, qui tenait le registre du Sol.

Mais la Porte se trouve bientôt en face des Mamelouks.

Ces derniers ne tardèrent pas à avoir entre les mains la plus grande partie des terres.

Le Gouvernement turc et son defterdar n'en avaient plus qu'une petite portion ; il existait en outre quelques particuliers propriétaires, sous le nom de Moultezins au nombre de 6,000 environ pour toute l'Egypte, et enfin sous le nom des Ouafqs et Rizgas, le reste appartenait aux Mosquées.

Les propriétés des Moultezins eux-mêmes se partageaient en deux espèces ; terres de fellahs, occupées et exploitées héréditairement par des paysans, qui payaient l'impôt au Gouvernement et le loyer aux Moultezins, — terres d'Ous-

sieh, qui étaient directement exploitées par leurs propriétaires.

Mais le droit héréditaire des Moultezins ne pouvait profiter qu'à leurs enfants et encore avec l'autorisation du Gouvernement qui percevait, à chaque mutation, un droit de rachat à défaut duquel il reprenait la terre.

Quants aux Waqfs l'état d'incertitude de la propriété les augmenta bientôt considérablement.

Les propriétaires, en effet, pour échapper aux taxes, aux redevances, et au retour de leurs biens à l'Etat, songeaient, dans un très-grand nombre de cas, à se mettre sous l'égide de l'autorité religieuse, léguant leurs propriétés aux mosquées qui n'avaient plus à craindre les mêmes vexations, à la charge d'une rente annuelle au profit des héritiers.

Le Gouvernement sentant ainsi la terre lui échapper, finit par soumettre ces sortes de donations à son agrément.

Tel était l'Etat de la propriété foncière à l'époque de l'expédition Française.

Il ne put être changé par les nouveaux conquérants, qui se bornèrent à quelques améliorations de détail, et Méhémet-Ali le retrouva à son avènement.

Ce dernier, poussant à leur dernière conséquence les principes fondamentaux qui viennent d'être exprimés, acheva en 1808 de réunir dans ses mains toutes les terres de l'Egypte.

Il abolit les Moultezins sauf des indemnités payées aux porteurs des titres et l'usufruit temporaire des terrains d'Oussieh.

Il abolit également les Waqfs en se chargeant des frais d'entretien du culte et en laissant subsister seulement les Waqfs qui consistaient en maisons et jardins.

Mais il recommença bientôt à distribuer des terrains à ses favoris, et plus de 200,000 feddans de terre redevinrent en quelques années propriété particulière ; le sa-

laire des fellahs était en même temps règlementé ; des faveurs particulières étaient faites à ceux qui mettaient des terres incultes en rapport, et en payaient l'impôt.

Ibrahim-Pacha maintint ces concessions, Abbas-Pacha également.

Mais vers la fin du règne de ce dernier intervint le hatt humayoum du 18 février 1836 et pour s'y conformer Abbas-Pacha publia en 1372 une ordonnance qui condamnait tous empiètements commis au préjudice des propriétés, soit par des particuliers, soit par des fonctionnaires.

Enfin deux ans après, Mohammed-Saïd-Pacha donna le décret de 1274 qui opéra, en cette matière, une véritable révolution, en mettant en principe la transmission héréditaire des propriétés et la faculté de vendre et d'engager les biens fonds.

C'est cette loi qu'il s'agit de connaître et d'étudier.

Son principe est simple, et vient d'être indiqué ; il fut complété la même année, par une autre loi destinée à reprimer tous empiètements et toutes atteintes sur les propriétés, et à former une sorte de code de police rurale.

Quand à ses conséquences, elles furent immédiatement fécondes pour les propriétés de l'Egypte.

La liberté du commerce se trouva, en effet, assurée du coup ; la population put se créer des ressources et un avenir, et en même temps les Européens, par cette même liberté, voyaient s'accroître le champ de leurs spéculations.

Auparavant, en effet, le Pacha ayant seul entre ses mains la propriété immobilière, et par suite le commerce, quelques grandes maisons seules travaillaient avec lui, acquérant en bloc des récoltes entières qui leur étaient même parfois cédées d'avance ; opérations onéreuses auxquelles le décret de 1274 a coupé court, en laissant chacun libre de faire ses affaires et d'arriver ainsi au bien-être, d'où est né le commerce d'importation.

Aucune opposition ne se rencontra à l'exécution du décret qui ne lésait que quelques intérêts particuliers inhérents au monopole, et auxquels la liberté offrit même, assez vite, des compensations avantageuses.

Et depuis lors, il n'a cessé d'être en vigueur ; ce n'est même que peu à peu que son application se généralise, et nous assistons encore au développement de ses conséquences.

Ainsi la propriété, qui venait d'être créée de la sorte, demandait à être organisée, et dans ce but deux choses étaient nécessaires : l'Etat-Civil et le Cadastre.

Pour l'état-civil, il n'existe pas, et les renseignements de l'Intendance Sanitaire, combinés avec un recensement fait sous Méhémet-Ali, peuvent seuls donner quelques indications sur l'état de la population.

Le recensement de 1846 donnait une population de 4,463,244 individus.

Les états de l'Intendance ont constaté un excédant des naissances sur les décès de 378,433 jusqu'à la fin de 1865.

Le chiffre actuel de la population doit donc s'élever aujourd'hui à 4,841,677.

Quant au cadastre, il a été essayé plusieurs fois, mais jamais avec une exactitude suffisante.

Une dernière opération de ce genre, en comparant les hodgets à l'état de possession actuelle, a permis au Gouvernement de reprendre une assez grande quantité de terrains usurpés ; mais le Gouvernement est encore loin d'avoir un état complet de la propriété, et l'examen des hodgets est encore dans chaque cas particulier, la seule manière de vérifier la légitimité de la possession de chacun.

Après la lecture de ce mémoire, qui attire toute l'attention de l'Institut, M. Colucci-Bey ajoute encore divers détails sur les concessions faites par Méhémet-Ali, et qui se divisaient en Chefliks, sorte d'apanages donnés aux Princes de la famille Vice-Royale, et en Abbadies, ou concession en toute propriété, aux particuliers.

SÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1866:

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le Procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

L'institut prend connaissance de divers ouvrages qui lui ont été offerts, savoir :

Etude de l'amélioration du port d'Alexandrie, par M. Sciama-Bey.

Du Choléra Asiatique au point de vue de sa cause spécifique, par le Dr Pacini, traduction de l'Italien par le Dr E. Janssens.

Natura del Cholera Asiatico, par le même Dr Pacini.

4 parties du 1^{er} fascicule du tome IV des Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, comprenant les mémoires de la section de médecine pour 1863 et 1864 et ceux des sections des sciences et lettres pour 1864.

Du climat de l'Egypte; Influence sur le traitement de la Phthisie, par le Prince Ignace Zagiell.

Le Commerce Européen d'Importation en Egypte, par M. Ninet.

Cours d'Indostani, discours d'ouverture à l'Ecole Impériale, des langues orientales vivantes par M. Garcin de Tassy.

Annales du Commerce extérieur de France, Nos 1680-1685.

Table de calculs faits par M. Custot, Emile.

Divers numéros de journaux et revues.

La correspondance écrite se compose d'une lettre de M. le Dr Lepsius, annonçant que S. M. le Roi de Prusse a bien voulu faire don à l'Institut d'un exemplaire du grand ouvrage de la Mission Prussienne, lequel sera transmis ultérieurement par le Consulat Général de Prusse en Egypte.

L'Institut décide qu'une lettre de remerciements sera écrite à M. le Dr Lepsius, en attendant qu'on puisse en recevant l'ouvrage remercier officiellement le Roi.

Des remerciements sont également votés pour l'envoi des ouvrages transmis à l'Institut, et ci-dessus énumérés ; spécialement à la Société de Montpellier, à M. Sciama, et à M. le Dr Pacini.

M. Colucci-Bey propose en outre d'admettre M. Sciama comme membre titulaire et M. Pacini comme membre correspondant.

L'Institut renvoie la décision sur ce point après la révision des statuts. Un mémoire manuscrit de M. H. Bernard, sur le culte de S. Jean Baptiste en Orient, est également déposé sur le bureau pour être lu, si le temps le permet.

M. le Dr Abbate a la parole pour sa notice sur M. le Dr Schnepf.

Après avoir fait ressortir combien les regrets si profondément ressentis par l'Institut lors de la mort de M. Schnepf, manifestaient clairement les liens qui existent entre ses membres, et prouvaient ainsi la force et la vitalité de l'Institution, l'auteur donne le résumé de la vie et des travaux de M. le Dr Schnepf.

Cette vie si noblement terminée avait, dès le début, été consacrée à la science.

Promoteur en Egypte, de l'Institut, M. le Dr Bernard Schnepf est mort, comme on le sait, à Djeddah, le 26 juin 1866, d'une fièvre pernicieuse et peut-être même du choléra.

Laissant de côté les travaux littéraires de la jeunesse de M. Schnepf, parmi lesquels il faut cependant remarquer ses traductions de l'allemand et entre autres celles du roman intitulé *Wolf le Braconnier*, laissant de côté également ses premiers mémoires sur la médecine, tels que celui sur le traitement mercuriel pour les maladies autres que la Syphilis, qui fut couronné par l'académie de Médecine de Paris, M. le Dr Abbate énumère les travaux plus importants où l'érudition et les connaissances pratiques de M. le Dr Schnepf se montrent en entier.

Il cite de la sorte le mémoire sur les aberrations du sentiment, paru en 1855 à la suite de deux autres sur l'idiotisme et la mélancolie.

Le mémoire sur la phthisie pulmonaire, dans lequel M. le Dr Schnepf proposait un nouveau spiromètre.

Le travail sur le climat de l'Egypte et sa valeur dans les affections de la poitrine, dans lequel il démontrait que hors le cas de bronchite catarrhale, le climat de l'Egypte est impropre au traitement de ces sortes de maladies et même dangereux.

Enfin d'autres petits travaux sur les maladies de poitrine, et notamment celui où il indique le traitement par le lait aigre, d'après l'exemple des Kirghis qui, grâce à l'usage de cet aliment, sont exempts de la tuberculose.

Ces travaux nous conduisent jusqu'à la fin du séjour du Dr Schnepf en Egypte, après quoi se place comme on le sait la mission qui lui fut confiée par le gouvernement français dans l'Amérique du Sud d'où il rapporta son mémoire sur la fièvre jaune et divers autres travaux importants.

Nommé à son retour directeur des Eaux-Bonnes il fit paraître son mémoire sur les eaux sulfureuses.

Et enfin entraîné par cet amour de la vérité, de la science et de l'humanité, qui avait inspiré toute sa vie,

il obtint le poste de Médecin Sanitaire et Consul de France à Djeddah, et termina sa vie sur les plages de l'Arabie, en étudiant de près l'épidémie qui occupait toute l'Europe.

M. le Dr Abbate termine en tirant de cette vie, si pleine et si courageusement terminée, les leçons et les exemples qu'elle contient pour la société fondée par M. le Dr Schnepf.

L'Institut applaudit au travail de M. le Dr Abbate et sur la proposition de M. Pereyra décide qu'il sera inséré en entier dans le prochain bulletin.

M. Pereyra rappelle en outre les titres honorifiques de M. Schnepf, qui était chevalier de la légion d'honneur et du Medjidieh, membre de diverses sociétés savantes et qui avait été médecin du Prince Jérôme.

La parole est donnée à M. l'avocat Gatteschi pour la lecture de son mémoire sur la propriété foncière en Egypte.

Cet important travail commence par un aperçu sur la nature du droit de propriété dans l'Empire Turc en général.

Et d'abord M. Gatteschi recherche quelle est, dans les pays musulmans, la source et la nature du droit.

Il en distingue deux.

L'une est dans la loi religieuse, formée du Coran et de la tradition qui le commente, ou Sunna; c'est la Chérieh.

L'autre émane de la volonté du Prince, c'est le Canon.

La Chérieh ou loi religieuse, à raison même de son origine sacrée, est immuable et ne peut être changée même par le Prince.

Le Prince ne peut même l'interpréter que sur l'avis des chefs de la religion, sur les fetwas des Muphtis, qui garantissent l'orthodoxie de ces décisions.

C'est ainsi qu'il a fallu pour faire du hatt humayoum

une loi de l'Empire le faire précéder d'un fetwa, et comme en réalité, malgré ce fetwa, les principes du hatt humayoum n'étaient pas entièrement conformes à la loi religieuse, les Cadis n'ont jamais eu pour eux un bien grand respect.

Le même fetwa eût été nécessaire pour la promulgation du Code de Commerce Ottoman, qui, consacrant l'adoption des principes contenus dans le Code de Commerce Français, constituait un grand progrès pour l'Empire Ottoman.

Mais les principes de ce code étaient trop étrangers au Coran, et ont dû se passer de l'approbation religieuse.

Aussi n'a-il aucune autorité auprès des Cadis qui ne le reconnaissent pas.

De là, nécessité de créer des Tribunaux nouveaux, issus de l'autorité du Prince et soumis à ses lois.

De même donc qu'il y a deux législateurs, le Prophète par le Coran et la Sunna, et le Prince, le Sultan, par le Canoum, il y a deux ordres de pouvoirs judiciaires :

Les Cadis ou juges religieux qui n'appliquent que la Chérieh.

Et les Tribunaux de création politique, civils ou commerciaux, Divans ou Medjlis, qui appliquent le Canoun.

Cette première explication était nécessaire pour que l'on pût comprendre tout ce qui a rapport à la propriété territoriale, à laquelle s'appliquent naturellement ces deux lois.

La première question qui se présente est celle de savoir si la propriété existe réellement en pays musulman.

Ce point ne saurait faire doute, quoique les bouleversements politiques de ces pays et l'insuffisance de l'organisation judiciaire aient pu faire parfois hésiter les écrivains européens.

La propriété territoriale est reconnue par les lois mu-

sulmanes comme par toutes les autres lois, avec les mêmes caractères, aussi bien dans la Chérieh que dans le Canoun.

Elle est si bien inviolable qu'elle n'est pas même bornée par l'expropriation pour cause d'utilité publique.

Ce principe qui domine toute la matière a son fondement dans le Coran même.

Les jurisconsultes citent le verset qui dit ; « C'est Dieu qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre. »

Et cette parole attribuée au Prophète : Celui qui fait revivre une terre morte (c'est-à-dire qui cultive une terre inculte) en devient propriétaire ; ce qui revient à la loi du premier occupant.

Cette propriété est ce que l'on appelle Moulk de la racine Malek, d'où l'on a tiré également le nom de roi.

Elle correspond au *plenum dominium* de la loi romaine avec le droit d'user et d'abuser, *jus utendi et abutendi*, et le droit de transmission par voie d'hérédité.

Mais ce fait incontestable une fois posé, il faut voir ce qui se place à côté de la propriété Mulk, ou pleine propriété des particuliers.

Ici l'auteur retrouve encore à peu près la même division que dans le droit Romain.

En effet, à côté de la propriété privée ou Mulk, se placent :

La propriété Publique ou Mirieh, qui appartient au Gouvernement, et qui va nous occuper d'une manière toute spéciale.

Les propriétés des corps religieux, mosquées, etc., désignées sous le nom de Waqf ;

Et enfin les choses mortes, ou qui n'appartiennent à personne et dont on peut s'emparer.

Et les choses communes dont tous ont l'usage et qui ne sont pas susceptibles de propriété.

Ce qui correspond aux *res singulorum* ou *in patrimonio*.

Et aux *res extra patrimonium* qui se subdivisaient en *res publicæ* ; *res universitatis* ; *res nullius* et *res communes*.

C'est dans la distinction de ces diverses propriétés et dans le régime qui leur est appliqué, que se trouvent toutes les questions à résoudre.

Pour la propriété Mulk, en effet, pas de difficulté : tous les modes de transmission lui sont applicables.

Entre vifs, l'occupation, la tradition et tous les modes de cession possibles à titre onéreux ou gratuit, et enfin la prescription, à cause de mort, la succession, et les testaments.

Mais cela ne concerne que la propriété Mulk ; et elle est loin d'être la seule, comme on l'a déjà indiqué : les propriétés publiques ou du Gouvernement, les terres Mirieh, sont de beaucoup les plus nombreuses.

Il s'agit donc avant tout de les distinguer.

Pour y parvenir, on a eu recours au système des impôts où l'on a cru trouver une solution complète de la question.

On sait, en effet, que les terres des Musulmans ne supportaient pas d'impôt, mais seulement la dîme du revenu (ou achra) qui était perçue par le trésor, ou bet-el-mal à titre d'aumône. Ce principe est écrit dans le Coran même.

Les terres conquises, au contraire, étaient frappées du Kharadj, véritable tribut que le prince fixait arbitrairement.

De là la division des terres en acherieh, qu payant la dîme et Kharadjieh, ou payant le tribut.

On a donc regardé ces dernières comme appartenant toutes à l'Etat, qui n'en laissait aux particuliers que la possession précaire, sous des conditions déterminées.

Tel a été notamment le système de M. Worms, qui prétendait ainsi que les Arabes d'Algérie (pays conquis) n'avaient pas un véritable droit de propriété, et pouvaient être légitimement dépouillés par le Gouvernement Fran-

çais, et qui justifiait de même par son système l'accaparement des terres de l'Egypte par Méhémet-Ali.

Mais M. Gatteschi n'admet pas ce système.

M. Worms lui-même est obligé de convenir, que même en pays conquis, ou de Kharadj, les maisons, les jardins, et les petits terrains dans les villes et les villages, sont propriété Mulk, tout en payant le Kharadj.

Il reconnaît de même que le Prince ou l'Iman, après la conquête et par capitulation, laissait parfois subsister les droits des vaincus moyennant paiement du Kharadj.

Or, qu'est-ce que ces droits sinon une véritable propriété ? La condition rapportée par Worms et d'après laquelle, faute de culture pendant un certain temps, la propriété se perdait, toute dans l'intérêt de l'agriculture, ne contredit nullement ce caractère.

Du reste, ajoute M. Gatteschi, le hedaya dit formellement que les terres de l'Irak arabi sont Kharadjieh, et que néanmoins les populations ont la plénitude du droit d'en disposer, car, dit le hedaya, l'Iman peut toujours laisser ce droit.

Il est donc suffisamment prouvé qu'un terrain Kharadjieh peut être l'objet d'une véritable propriété, avec droit de transmission, de vente, d'hypothèque.

On ne saurait contester du reste que, même sur ces terrains, le Prince pourrait faire des concessions particulières à titre de propriété Mulk.

Et enfin l'existence de Wakfs sur des terrains de cette nature ne peut laisser de doutes, puisque la constitution du Wakf est une transmission qui suppose la plénitude du droit de propriété.

Le caractère de Kharadjieh, pas plus que celui de pays conquis, n'est donc le signe du régime auquel la terre est soumise sous ce rapport.

Tout dépend en effet de ce qui s'est passé, en fait, au moment de la conquête.

La terre conquise pouvait, en effet, comme le dit le Muphti Ali-Nichali, être partagée immédiatement entre les guerriers, et devenir ainsi, non-seulement Mulk, mais même *acherieh*.

Elle pouvait être laissée aux habitants à titre de propriété, mais à la charge du tribut; elle était alors Mulk Kharadjieh.

Enfin, l'Iman pouvait déclarer la terre, propriété de l'Etat; elle constituait ainsi une sorte de Wakf national, et devenait terre *Mirieh*.

Cette dernière catégorie était cadastrée dans les archives publiques; ne pouvait être entre les mains des possesseurs précaires, à qui la jouissance en était laissée, susceptible ni de vente ni d'hypothèque, ni d'aucune espèce de transmission, et encore aujourd'hui il faut, à cet effet, l'autorisation du représentant du Sultan, qui pouvait néanmoins, transformer cette jouissance en propriété Mulk.

On peut donc maintenant se rendre compte des diverses espèces de terres qu'il faut classer parmi les terres Mulk;

Les terres *Acherieh*,

Les maisons et jardins,

Les terres kharadjieh laissées aux vaincus en toute propriété.

Enfin les terres Kharadjie concédées par le Souverain à titre de propriété, et connues sous le nom d'Abbadieh.

Le reste, en mettant à part les Wakfs, formait l'immense catégorie des terres *mirieh*, laissées aux vaincus à titre précaire.

Pour les premières, pour les terres Mulk, la législation ne pouvait changer; la *Cherieh*, la loi religieuse, est seule applicable.

Mais il n'en était pas de même pour les terres *Mirieh*, sur lesquelles le prince avait plein pouvoir, qui étaient

sujettes au Canoum et qui ont pu ainsi subir les modifications et profiter des progrès d'une législation variable.

Le droit du Souverain de disposer de ces terres est dans ce principe de la Cherieh, qui autorise le Souverain à donner à qui il veut les terres mortes, sous l'obligation de les cultiver. Le Prophète dit, en effet, que si on laisse une terre inculte pendant trois ans, un tiers peut s'en emparer, maxime qui est toujours en vigueur pour les terres Mirieh.

Or, de ces concessions que le Prince est ainsi autorisé à faire, les unes peuvent être à titre de Propriété Mulk, comme cela a déjà été dit.

Mais elles peuvent aussi être à titre précaire, soit à vie, soit pour un temps déterminé avec faculté de retrait et sous certaines conditions.

C'est ainsi que se constituèrent de véritables concessions féodales à charge de fournir le service militaire.

On les distinguait en zimmets et timars (grands ou petits fiefs).

Les titulaires nommés cipayes, jouissaient, sous la charge du service militaire, du droit de transmission par hérédité dans la ligne masculine seulement.

Ils ne pouvaient vendre ; mais ils pouvaient concéder à des cultivateurs, à titre de ferme, des parties de leurs fiefs : ils percevaient les droits, et exerçaient une sorte de juridiction, comme les barons féodaux ; les paysans, comme les serfs, étaient attachés à la glèbe et soumis à la corvée.

Il est inutile d'insister sur les inconvénients et les misères de cet état de choses, à la fois violent et précaire ; et qui a fini par changer en désert les plus fertiles provinces de l'Empire.

Il y fut porté remède par une ordonnance impériale de 1858 (7 ramadan 1274).

Les Timars et les Zimmets furent supprimés, les paysans immédiatisés en quelque sorte, et soustraits à l'ar-

bitraire des usagers, reçurent des espèces de titres de propriété nommées tapous.

Mais la propriété continuait de résider dans le Sultan ; aussi les paysans, même sous le nouveau système, ne peuvent-ils bâtir ni planter que sous l'autorisation du Gouvernement, pour ne pas créer sur le sol qui appartient au Prince une propriété étrangère.

De même ils ne peuvent vendre qu'avec autorisation formelle ; les terres sont susceptibles de gage sous la forme de vente à réméré.

Elles sont transmissibles par succession.

Il ne reste que l'obligation de cultiver, à peine de déchéance.

Comme on le voit, il y a là quelque chose d'analogue au domaine utile des Romains sur les terres qui n'étaient pas susceptibles du domaine quiritaire.

Après la lecture de cette première partie du mémoire, qui est écoutée avec le plus grand intérêt, la Séance est levée, et la seconde partie, concernant spécialement le régime des terres en Egypte, est renvoyée à la prochaine Séance.



SÉANCE DU 11 JANVIER 1867.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

Le bureau annonce à l'Institut la réception du grand ouvrage de M. Lepsius, envoyé par S. M. le roi de Prusse.

L'Institut vote des remerciements qui seront transmis au Roi par une lettre du bureau.

La correspondance imprimée se compose des ouvrages suivants :

Das Bilingue Dekret von Kanopus, par M. Lepsius, contenant la reproduction du texte hiéroglyphique et du texte grec de l'inscription trouvée à Sên.

Considération sur le mode de propagation du Choléra, par le Dr Willemin.

Trois Consultations sur le procès Saba Ascaros Cassis, contre la Société Financière, par MM. le Député Mari, Gatteschi et Crémieux.

Annales du commerce extérieur de la France n^{os} 1686/1690.

Divers numéros de journaux et revues.

La parole est à M. Gatteschi, pour la lecture de son mémoire sur *la propriété en Egypte*.

Les principes généraux exposés dans la première partie, sont évidemment applicables à l'Egypte; mais il faut

les suivre dans leurs rapports avec les conditions et les faits particuliers de son histoire.

Et d'abord l'Egypte, pays conquis, fait partie des terres Kharadjîé.

Mais, dans quelles conditions ? Les avis semblent partagés sur ce point.

Ainsi, Sidi Khalil cite l'Egypte parmi les pays conquis immobilisés en Wakouf.

Mais Makrisi, étudiant de plus près les faits, nous apprend au contraire que, lors de l'invasion Musulmane, les cophtes sollicitèrent et obtinrent des Arabes, la conservation de leurs propriétés, moyennant quoi, ils prêtèrent aux envahisseurs leur secours contre le gouvernement Grec.

Il y aurait donc eu pour une partie de la population, capitulation et propriété Mulk.

Les terres des Grecs et des idolâtres, étaient au contraire confisquées et déclarées Mirieh.

Mais depuis cette première époque, ainsi que nous le dit encore Makrisi, les terres Mirieh augmentent par suite des révolutions politiques, et on voit commencer avec Saladin le système des concessions de terres à des officiers, d'où naîtront plus tard les Moultezins et les Mamelouks.

Et le résultat de ces diverses circonstances aboutit au tableau que Makrisi nous donne des terres de l'Egypte à son époque. Il en distingue sept catégories, parmi lesquelles, au milieu des terres publiques, des terres concédées, de celles des mosquées et des terres mortes, il place au cinquième rang, une catégorie de terres Mulk.

La propriété existait donc à son époque, en Egypte ; Sacy, dans ses études sur la Turquie, arrive au même résultat et prouve fort bien que les prétentions des Sultans sur le territoire Egyptien, n'étaient nullement le résultat des principes généraux et du fait primitif de la conquête Musulmane.

Mais, comme l'indiquait déjà Makrisi, les terres publiques avaient toujours augmenté, et le système de concessions, commencé avec Saladin, s'était généralisé et avait produit les Moultezins.

C'étaient de simples concessionnaires féodaux, semblables à ceux que, dans le reste de l'empire Turc, on appelait cipayes. Ils n'avaient que la simple jouissance des terres, moyennant redevance, mais leurs héritiers leur succédaient sous de certaines conditions.

Au-dessous d'eux étaient les fellahs, sur lesquels ils avaient juridiction, et qui étaient soumis à la corvée, et obligés à cultiver pour compte des Moultezins.

Les Mamelouks succédèrent aux Moultezins, les ayant presque tous dépouillés.

Mais le droit des Mamelouks était de même nature et, sous eux, la condition des fellahs n'avait pas changé. L'expédition Française les trouva dans le même état, et le général Régnier nous dit qu'ils étaient attachés par familles à la terre; qu'ils ne pouvaient, non-seulement pas vendre la terre qu'ils cultivaient, mais même la céder en location, et que lorsque l'un d'eux venait à prendre la fuite, les voisins étaient obligés de payer pour son compte.

Les Mamelonks, et ce qui restait des Moultezins, furent supprimés par Méhémet-Ali.

Ce n'était pas, à vrai dire, une confiscation de propriété. Le Pacha représentant le gouvernement souverain, représentait possession des terres devenues vacantes par la mort des Mamelouks égorgés, et ne retirait aux Moultezins qu'une concession temporaire.

Les fellahs, du reste, dans cette nouvelle transformation se retrouvaient vis-à-vis du Vice-Roi, dans la même condition que vis-à-vis de leurs précédents Seigneurs.

Néanmoins, même à cette époque, la propriété Mulk n'avait pas entièrement disparu de l'Egypte; il restait les

maisons, les jardins, suivant la règle générale ; et même quelques terres achérieh.

Mais les terres de grande étendue se trouvaient presque entièrement appartenir au Vice-Roi, produisant ainsi à son profit un véritable monopole.

Mais, il comprit bientôt lui-même l'avantage que pouvait présenter la création de propriétés particulières.

C'est ainsi qu'il constitua les chefliks au profit des princes de sa famille et les abadiéh au profit de divers particuliers, Turcs ou Européens, le tout formant des propriétés mulk.

Et en outre sous le nom d'ochde il faisait des concessions de simple jouissance, comprenant terrains et paysans. Le concessionnaire était responsable du paiement des impôts et se trouvait dans une condition assez semblable à celle des anciens Moultezins.

Cet état de choses ne se modifia ni sous Ibrahim-Pacha ni sous Abbas. C'est Saïd-Pacha qui opéra la transformation que nous allons étudier.

Les réformes générales édictées pour l'empire Turc, les lois du tanzimat et les hattî Chérifs, n'avaient pas eu sous l'administration d'Abbas-Pacha, un grand effet en Egypte.

Le hattî humayium de 1858 n'avait pas non plus pu s'appliquer complètement aux conditions particulières du pays.

Mais Saïd-Pacha, entrant dans son esprit, dépassa par son règlement de 1274 les réformes turques, et arriva presque à transformer l'état précaire des fellahs en pleine propriété.

Voici les principales dispositions de cette loi :

Dès l'article premier, le principe de la transmission héréditaire est posé en faveur des fellahs occupant les terres Mirieh. Elle a lieu aussi bien pour les femmes que

pour les héritiers mâles, à charge seulement de continuer à payer l'impôt.

Les terres ne font retour à l'État que dans le cas de décès du possesseur sans héritier ; et encore les habitants du même village peuvent-ils obtenir de lui succéder de préférence au Trésor.

Le principe de l'acquisition par prescription est admis, et la durée est fixée à cinq ans.

Le droit de vente et d'hypothèque est également reconnu, contrairement aux maximes de la Chérieh, sur les terrains de cette sorte. L'hypothèque est réglementée et se produit sous la forme d'une sorte de vente à réméré, ou plutôt de contrat pignoratif ; mais, pour la vente comme pour l'hypothèque, l'autorité locale doit être avisée.

De même il peut être fait des sous locations et même des sociétés pour la culture, mais pas pour plus de trois ans, et toujours après avis à l'autorité locale.

L'article 10 va plus loin, et, en stipulant pour le Gouvernement le droit de prendre au besoin des terrains pour faire des canaux, il statue que les particuliers à qui ces terrains appartenaient devront être indemnisés ; ce qui introduit dans la loi Egyptienne le principe de l'expropriation pour cause d'utilité publique moyennant indemnité.

L'article 16 ouvre à chacun le droit d'obtenir la concession des terrains marécageux et salés à charge de les mettre en-culture, avec exemption d'impôts pendant trois ans et paiement de la moitié seulement des impôts pendant trois autres années.

Les militaires libérés ont droit à une concession d'un feddan, les officiers à trois feddans.

Une série d'articles règle, d'une façon équitable, les questions qui peuvent naître de l'enlèvement par le fleuve de parcelles de terrain.

Une dispension spéciale révoque expressément les donations de terrains risgah faites aux Mosquées, et les laisse aux particuliers qui les occupent actuellement, mais à titre d'attarieh, c'est-à-dire avec interdiction de redevenir Wakouf.

Quant aux terrains précédemment concédés à titre d'abbadieh, ils sont maintenus dans la plénitude de la propriété Moulk.

Comme on le voit, cette loi importante respectait la propriété antérieure, et pour les terres Mirieh constituait en faveur des fellahs un vrai droit de propriété transmissible presque égal à la propriété Moulk.

L'auteur fait ressortir l'immense changement qui en résultait pour le fellah et l'encouragement qu'il trouvait dans la sécurité qui lui était ainsi assurée pour l'avenir.

Nous avons été témoins, dit-il, des merveilleux résultats produits par cet état de choses nouveau, et il rappelle le magnifique développement d'activité qui permit à l'Égypte de subvenir en grande partie aux besoins créés dans l'industrie cotonnière par la guerre d'Amérique, et de supporter des fléaux tels que l'épizootie.

La loi ne manque pas de sanction.

Déjà, sous l'inspiration des réformes de 1856, avait paru une ordonnance d'Abbas-Pacha qui interdisait soit au Gouvernement, soit à quiconque au-dessous de lui, de porter la main sur les héritages, de chercher à s'emparer de la propriété d'autrui, et de contraindre les propriétaires à vendre, sous peine, pour les fonctionnaires, de la destitution, et pour les particuliers de l'exil.

Saïd-Pacha ajouta en 1274, un règlement pénal sur les délits contre la propriété rurale, depuis ce qui concerne les fonds de terre jusqu'aux simples meubles et instruments aratoires. Ainsi l'usurpation est punie, suivant l'art. 1^{er}, outre la restitution du fonds et des fruits,

d'une prison de quinze jours à deux mois et d'une peine corporelle.

L'auteur termine en concluant que les lois sages et tutélaires ne font pas défaut au pays, et qu'il ne lui manque plus qu'une organisation judiciaire suffisante pour les appliquer.

La lecture de cet important mémoire donne lieu à diverses observations.

M. Colucci-Bey, au sujet de la constitution des chefliks par Méhémet-Ali, dit, qu'il n'ont pas été pris sur des terrains déjà concédés ou cultivés. Ils ont été formés de terrains incultes fécondés par les grands travaux de Méhémet-Ali.

C'est ainsi que le cheflik de Kafreschek de 10,000 feddans environ, donné en apanage à Kalim-Pacha, avait été rendu cultivable par un grand canal creusé par les deux premiers régiments de la garde.

De même pour le cheflik de Nabaro et pour les autres chefliks.

Ces travaux furent une des grandes charges de Méhémet-Aly, et la dette qu'il a laissée provenait presque entièrement de là.

M. Pereyra demande quelques détails sur les lois qui régissent la formation de nouveaux terrains dans le Nil.

M. Gatteschi répond que les îles formées près du rivage appartiennent aux riverains les plus proches ; celles formées au milieu du fleuve, au gouvernement, mais à charge par lui de les concéder aux enchères.

M. Colucci-Bey dit que ces principes sur les îles du Nil sont fort anciens, et que la loi de 1274 ne fait que les réglementer.

Il fait observer que le mot risgah, indiqué par M. Gatteschi dans son analyse de la loi de 1274, comme désignant les biens donnés au mosquées, et que la loi leur

retire, s'appliquait tout simplement aux abbadieh concédées à des particuliers à titre moulk, en propriété absolue, transmissibles indéfiniment, et avec exemption d'impôt.

M. Gatteschi répond que la loi de 1274 ne désigne ainsi, que les biens donnés aux mosquées.

M. Colucci-Bey, expliquant la constitution territoriale de l'Egypte, qui a donné lieu à ces concessions et plus tard aux lois qu'on vient d'analyser, ajoute que chaque village a un territoire particulier, appelé zimma, et comprenant une grande étendue de terre ; une partie de ces terres est cultivable et paye l'impôt suivant un certain classement ; le reste n'est pas cultivable, ne produit aucune redevance au Gouvernement, et peut, soit être concédé en abbadieh, soit être mis en culture par un des habitants du village, qui s'entend à cet effet avec le Cheik.

Une fois le terrain mis en culture, il paie l'impôt après une certaine époque, suivant ce qui a été convenu.

De là, d'une part, la facilité des concessions, et en même temps les lois qui ont toujours cherché à attacher le fellah à la terre cultivée par lui.

Il y a, en effet, des villages qui ont peu de bras, et à côté d'un territoire cultivable, assez restreint, une immense étendue de terre non cultivée.

Or, comme ces dernières ne paient pas d'impôt, il est important d'empêcher le fellah de quitter la terre imposée, qu'il cultive, pour aller se jeter sur les terres actuellement non imposées.

Et à ce sujet, M. Colucci-Bey rappelle le manque de bras dont l'Egypte souffrait au commencement du règne de Méhémet-Ali, et la misère qui, par exemple, dans la province de Charkieh, avait déterminé la population à émigrer en masse en Syrie, causant ainsi les premières difficultés de Méhémet-Ali avec Abdallah, Pacha d'Acre.

Revenant ensuite sur les faits généraux exposés dans

l'historique de M. Gatteschi, M. Colucci-Bey, soutient que malgré les discussions de principe qui peuvent exister entre les auteurs, il est certain que le Sultan Sélim avait donné l'Egypte en Wakf à la Mecque.

M. Gatteschi soutient que tous les auteurs et les juristes musulmans, excepté le seul Melek, enseignent que l'Egypte n'était pas Wakf; et que les Cophtes moyennant un tribut de deux dinars par tête, étaient restés propriétaires de leurs terrains demeurés ainsi Moulk Karadjieh.

Et il ajoute que si l'Egypte avait été constituée en Wakf les princes eux mêmes se seraient trouvés dans l'impossibilité de changer cet état de choses et de donner des concessions à titre de propriété.

M. Colucci-Bey fait observer que les auteurs n'étant pas d'accord, chaque prince a été libre de choisir celui qu'il a préféré.

M. Gatteschi répond qu'il n'en est pas ainsi, que la Turquie a toujours suivi le même rit, à savoir le rit hanéfite lequel n'admet pas que l'Egypte soit Wakf.

Et il rappelle à ce propos que les différents rits de jurisprudence Musulmane se partagent d'une manière constante les pays mahométans, le Magreb ayant adopté le rit Melkite, les Musulmans des possessions Danoises et Hollandaises de l'Inde le rit Chafeih, et le reste, c'est-à-dire la plus grande partie des Musulmans, le rit hanéfite, le plus large et le plus libéral, mais peut-être aussi le plus vague des trois.

Reprenant enfin la question particulière des Wakfs en Egypte, M. Colucci-Bey, rappelle qu'une partie a été supprimée par Méhémet-Ali, mais qu'il en reste encore beaucoup et il cite notamment le Wakf de Karenem, qui a des possessions immenses.

M. Gatteschi observe que les Wakfs consistants en terrains de culture ont seuls été supprimés, et qu'on n'a pas touché à ceux des villes.

M. Colucci-Bey, ajoute que le Wakf de Karenem possède même des terrains de culture, et qu'il a été respecté dans son ensemble, parce que son existence se rattache à la question des villes saintes du Hedjas ; une partie des revenus étant destinée à la Médine et un autre à la Mecque, où il sert à l'entretien d'un hospice.

Il existe du reste encore d'autres Wakfs qui possèdent également des terrains de culture.

La discussion étant terminée, M. Colucci-Bey rappelle à l'Institut la mémoire de S. E. Mustapha-Bey, membre de l'Institut, président du Tribunal Mixte de Commerce à Alexandrie, et qui vient de mourir récemment.

Bien que l'Institut n'ait pas à enregistrer des travaux spéculatifs, et des services rendus à la science par Moustapha-Bey, son intelligence des affaires, sa droiture et les services rendus par lui au Tribunal de Commerce, sont des titres précieux que l'Institut ne saurait oublier.

L'assemblée s'associe d'une voix unanime aux regrets exprimés par son président.



SÉANCE DU 7 MARS 1867.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance mise sur le bureau se compose d'une lettre de M. le Président de la Commission Egyptienne de l'exposition universelle, accusant réception des mémoires et des bulletins de l'Institut.

Et de divers ouvrages dont suit la liste.

Recueil de notices et mémoires de la société archéologique de Constantine, X^me volume.

Procès verbaux des séances du Conseil de l'Intendance Sanitaire depuis l'apparition du choléra en Egypte 1865-1866.

Plusieurs livraisons des annales du commerce extérieur de France.

Trois opuscules de M. le Dr Schnepf : mission scientifique dans l'Amérique du Sud 1864 ; le pèlerinage de la Mecque 1865 ; et une note sur la phthisie.

Essai sur l'hydrologie du Nil, par M. Elie Lombardini, offert par l'auteur.

Riflessioni sulla malattia del Cholera, par Ezechiele Gasparini.

1^{re} livraison du dictionnaire polyglotte de Calligaris.

Un envoi de l'académie royale des sciences, des lettres et des beaux-Arts de Belgique comprenant :

L'annuaire de 1863-1865.

Les mémoires, volume de 1861.

Les mémoires couronnés et autres mémoires collection in-octavo, tomes XV et XVI, 1863 et 1864.

Les Bulletins, 2^{me} série, année 1863, tome XV ; année 1864, tomes XVII et XVIII ; année 1865 tome XIX.

Annales des Sociétés savantes par M. le Com^{te} d'Héricourt
Trois Numéros du bulletin de législation et de jurisprudence par M. Gatteschi.

Rapport sur l'eryzipèle épidémique, par M. le Dr Larrey.

Recherches sur les monorchidés et les cryptorchidés chez l'homme et recherches tératologiques sur l'appareil séminal chez l'homme, par Ernest Godard.

Comptes rendus des séances et mémoires de la société de Biologie (1864).

Journal d'architecture, 15^{me} volume, et 9 livraisons du 16^{me}, par M. le Docteur César Daly.

Diverses livraisons du journal pratique d'agriculture,
Della bibliotheca dell'economista.

De la Presse scientifique des deux mondes.

De la médecine contemporaine.

De l'Union pharmaceutique.

Du journal de l'Isthme de Suez.

Et de la Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie.

Lecture est donnée d'un mémoire sur le Soudan, envoyé par M. Garnier, Consul de France, gérant actuellement le Consulat de Suez.

Ce mémoire, rempli de renseignements précieux sur les populations, les ressources, et le commerce des contrées soudaniennes, ne forme que le premier tiers du travail que que prépare M. Garnier. Il comprend la partie orientale du Soudan, entre la mer Rouge et le Nil Bleu depuis Berber au Nord jusqu'à Gallabat au Sud, et passe en revue un à un les principaux centres de population qui y sont situés, savoir : Kassala, Guédaref, Gallabat, Kerkady, Berber et Suakim.

La multiplicité même des renseignements et des détails fournis par ce mémoire n'en permet pas l'analyse ; mais l'intérêt qui se porte sur les provinces peu connues dont il parle appelle tout particulièrement l'attention de l'Institut.

Une première observation est faite par M. le Dr Abbate au sujet du marché aux esclaves existant à Motemma. Il demande si c'est le Gouvernement égyptien qui fait percevoir sur ce commerce la taxe dont parle M. Garnier.

M. Colucci-Bey répond qu'il résulte des renseignements mêmes contenus dans le mémoire que ce pays n'est pas administré par le Gouvernement Egyptien, mais bien par le Cheik Djumma, chef indépendant et soumis seulement à un tribut.

Il ajoute, du reste, en ce qui concerne les takrouris, qui forment la population de Gallabat, que ce sont des tribus de pillards redoutés même dans le pèlerinage de la Mecque auquel il ne se mêlent que pour voler les autres pèlerins.

Une seconde question est soulevée, c'est celle des communications du Soudan avec l'Egypte.

M. le Dr Abbate rappelle que le Gouvernement Egyptien a formé le projet d'établir un chemin de fer jusqu'à Souakim, ce qui permettra de prendre la route de mer, et M. Gatteschi ajoute que, d'après les avis officiels, ce chemin de fer sera terminé avant quatre ans.

D'autre part, dit M. Colucci-Bey, le chemin de fer de Carthoum est poussé activement ; le matériel est arrivé, les terrassements sont faits jusqu'à Korosko et les rails posés jusqu'à Minieh.

L'avenir de ces voies de communications est immense, et le coton, l'ivoire, la gomme, le café leur fourniront un aliment assuré.

Quant à la comparaison entre ces deux routes, celle de terre par Korosko a l'inconvénient des déserts et de la

sécheresse, mais c'est un terrain plan qui n'exige pas d'ouvrages d'art. Pour arriver à Souakim, au contraire, comme le font observer MM. Gatteschi et Magdali-Effendi, le terrain est très accidenté, mais offre de l'eau et de la végétation.

M. Colucci-Bey fait ressortir l'importance déjà prise par Souakim, qui a actuellement un moulin et des relations commerciales avec Djeddah, et rappelle que la commission chargée d'examiner les ports de la mer Rouge devra porter ses études de ce côté.

Si, en effet, la côte de la mer Rouge, du côté de l'Arabie, a été bien étudiée par les marines de France et d'Angleterre, il n'en est pas de même du côté de l'Afrique, où pourtant il existe des ports qui peuvent avoir une grande importance; non-seulement Souakim pour le Soudan, mais Bérénice, Cosséir, ce dernier surtout, qui peut mettre le Nil directement en communication avec la mer Rouge.

Il est ensuite donné lecture des notes envoyées par M. Figari-Bey, pour servir de complément à son ouvrage sur l'Egypte.

M. Colucci-Bey fait observer que le système exposé par M. Figari-Bey ne saurait être considéré que comme une hypothèse. Son explication de l'exhaussement relatif des terres ou des mers n'est pas admise par tous; à côté des Neptuniens, comme Figari-Bey, se trouvent les Vulcanistes, et Humboldt était de ce nombre. En ce qui concerne particulièrement l'Egypte, Figari-Bey semble trop exclusivement Neptunien, car il est incontestable que des deux côtés de la mer Rouge se trouvent des roches volcaniques.

De même, Figari-Bey touche à la grave question de l'existence de l'homme fossile encore très controversée.

M. Abbate rappelle à cet égard les découvertes de M. Boucher de Perthes et d'autres savants.

M. Colucci-Bey fait observer que dans tous les cas il ne saurait être question de fossiles dans les terrains primitifs et même secondaires, les terrains de transition seuls commençant à avoir une flore et une faune.

SÉANCE DU 24 MAI 1867.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance imprimée comprend *la statistique du Royaume d'Italie* (pour les années 1861, 1862, 1863), offert par le Gouvernement Italien (9 volumes).

Histoire de la dynastie de Savoie, par M. Francesco Predari, offert par l'auteur.

L'officine, ou répertoire général de pharmacie pratique, par M. Dorvault, offert par l'auteur.

Trois brochures par M. Cernuschi, intitulées, *Mécanique de l'échange* ; — *contre les billets de banque* ; — *illusion des sociétés coopératives*, offertes par l'auteur.

Situation économique de l'Egypte, par M. Salone.

Histoire du commerce chez les Arabes et les Ottomans, par M. de Marchi.

Divers numéros du journal *l'Egypte*, du *bulletin de législation et de jurisprudence en Egypte*, de *l'Avvenire d'Egitto* et de *l'Impartial de Smyrne*.

La correspondance écrite se compose d'une lettre d'envoi, par M. le Consul Général d'Italie, des volumes de statistique ci-dessus indiqués.

D'une lettre de la société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, qui exprime le désir d'entrer en relations avec l'Institut Egyptien.

L'assemblée accepte avec plaisir les offres de la société de Bordeaux, et décide en échange l'envoi des publications de l'Institut.

Diverses lettres de MM. Calvert, Leoncavallo et Carlo Colucci-Bey s'excusant de leur absence prolongée.

M. de Regny est admis à lire le mémoire sur l'ancien Institut d'Egypte, présenté par lui à l'appui de sa candidature de membre résident.

Ce mémoire se divise en trois parties ; la première comprenant l'histoire de l'Institut d'Egypte, la seconde son organisation intérieure et la troisième ses travaux.

Dans la première partie, M. de Regny expose comment l'Institut Egyptien fût fondé, au début même de l'expédition d'Egypte, par un ordre du jour du Général Bonaparte.

Il indique la division en quatre sections, mathématiques ; physique ; économie politique et enfin lettres et arts, et trace un tableau succinct du personnel des quatre sections, où se remarquent à côté des chefs de l'expédition, comme le Général Bonaparte, et les Généraux Kléber, Desaix, Regnier, des noms tels que Fourier, Monge, Berthollet, Conté, Geoffroy St-Hilaire et tant d'autres ; les uns dès l'origine de l'Institut, les autres adjoints plus tard.

L'Institut vécut du 20 août 1798 jusqu'à la fin de l'expédition d'Egypte, en 1801, temps bien court et dans lequel les éventualités de la guerre introduisirent plus d'une lacune ; ainsi les 6, 7 et 14 nivose an VII, il ne put pas être tenu de séances par suite de l'absence de plusieurs membres en mission. De même pendant plusieurs mois, à l'époque de l'expédition de Syrie, et enfin pendant celle de la Haute-Egypte.

Après le départ de Bonaparte, Kléber maintint l'institution et créa une nouvelle commission pour étudier l'état moderne de l'Egypte.

Après la convention d'El-Arich, nivose an VIII, les séances furent interrompues ; elles furent reprises sous Menou en fructidor de la même année, et enfin, une année après, le départ de l'armée française mettait fin à l'existence de l'Institut.

Dans la seconde partie, relative à l'organisation de l'Institut, M. de Regny peint la bonne harmonie et les rapports d'égalité qui existaient entre les membres, soit chefs de l'armée, soit simples savants.

Le siège de l'Institut était au Caire, dans le palais de Hassan-Cachef, où était la salle des séances et le logement même des savants, les collections se rapportant à l'Egypte, la bibliothèque, le jardin de botanique et le laboratoire de chimie.

Des revenus étaient assignés à l'Institut, mais les comp-tes ne sont pas restés au public.

Les sections comprenaient chacune 13 membres.

La rédaction des statuts fut confiée à Geoffroy St-Hilaire. Ils reçurent, du reste, plusieurs modifications pendant la durée de l'Institut.

L'auteur du mémoire fait remarquer les dispositions suivantes :

Les séances étaient publiques, et avaient lieu à six heures du soir, à jour fixe, d'abord deux fois par décade, puis une seule fois, puis deux fois par mois seulement ; et enfin on revint à la première assiduité, et à six séances par mois.

Mais, comme on l'a vu, de longues interruptions vinrent suspendre l'activité de l'Institut à diverses reprises.

Rien de particulier n'était indiqué pour le mode de nomination, qui paraît avoir eu pour seule condition, la majorité des membres présents aux séances d'élection.

Les élections étaient, en outre, soumises à l'approbation de l'autorité militaire.

La résidence au Caire était exigée comme condition d'admission, et M. de Regny cite deux nominations qui ne furent pas confirmées par le général en chef, parce que les candidats élus ne résidaient pas au Caire.

Il n'y avait pas, d'abord, de bureau constitué ; mais bientôt on voit paraître un Président, un Vice-Président et un Secrétaire, puis un Trésorier et un Bibliothécaire.

Fourrier était secrétaire à perpétuité.

Le règlement adopté pour la bibliothèque, la rend publique et ordonne qu'il sera dressé un catalogue.

Elle devait recevoir deux exemplaires de tout ouvrage imprimé en Egypte.

L'auteur donne la liste des Présidents et Vice-Présidents, parmi lesquels nous remarquerons Monge, Bonaparte, Berthollet, Andreossy, Conté, Nouet et Champy.

D'habitude c'était le Vice-Président qui succédait au Président sortant.

L'Institut publiait des mémoires, qui rendaient compte des principaux travaux lus aux séances, et souvent des discussions qu'ils avaient fait naître.

L'intérêt qui s'attachait à cette institution fut grand, tant en Egypte qu'en Europe même, où elle était en correspondance avec l'Institut de France.

Enfin, dans sa troisième partie, le mémoire rappelle les principaux travaux de l'Institut.

Le but de cette société, comme le faisait remarquer l'auteur, en parlant de son organisation, était à la fois théorique et pratique.

Il s'agissait, d'un côté, d'aider à introduire les lumières de la civilisation en Egypte, et de seconder l'action de l'armée ; et d'autre part, de se livrer à des études de toute nature, mais appliquées spécialement à l'Egypte.

Bonaparte, qui avait lui-même tracé le but de l'institution fondée par lui, posa, dès l'origine, divers problèmes où se retrouve son esprit pratique.

Ainsi, la fabrication du pain et de la bière, les procédés pour filtrer l'eau du Nil ; la fabrication de la poudre ; la question des moulins ; la jurisprudence ; l'enseignement et l'instruction publique, se trouvèrent à l'ordre du jour, et firent l'objet des travaux confiés à diverses commissions et auxquels Bonaparte lui-même prenait part.

Et ces préoccupations pratiques se retrouvent toujours. Ainsi, les travaux littéraires se réduisent à quelques poésies de Parseval Grandmaison et de Marcel, et à des envois poétiques d'un sieur Balzac.

La philosophie et l'histoire sont presque absentes.

L'économie politique a quelques mémoires de Tallien, sans grande importance.

Mais, l'archéologie, la statistique, et surtout les questions scientifiques, et tout ce qui a rapport à la géographie et à l'histoire naturelle du pays, sont l'objet d'études précieuses.

Ainsi, un observatoire est établi, le nilomètre est étudié, un almanach et un annuaire français, copte et arabe, est dressé, un jardin d'acclimation est formé.

Et enfin, c'est à l'Institut, exécutant une des conceptions de Bonaparte, qu'est dû le grand ouvrage de la description de l'Egypte, auquel, sur l'invitation de Bonaparte, les savants et les voyageurs, même étrangers à l'Institut, furent appelés à concourir.

Après la lecture de ce mémoire, M. Colucci-Bey complimente M. de Regny, au nom de l'Institut, et fait remarquer que M. Jomard, qui, sans avoir été membre de l'Institut d'Egypte, avait pris part aux travaux des savants de l'expédition, formait le lien naturel entre l'ancien Institut et l'Institut actuel, dont il était président honoraire.

Il rappelle combien les travaux de l'ancien Institut, doivent exciter les membres présents à se rendre dignes d'eux.



SÉANCE DU 7 JUIN 1867.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance comprend divers numéros de journaux et revues.

Lecture est donnée de la première partie du mémoire de M. Bernard, sur le Culte de S^t-Jean Baptiste.

Cet intéressant travail commence par rendre compte des honneurs rendus à S^t-Jean Baptiste dans la religion chrétienne ; d'abord dans la liturgie elle-même, puis par la piété des fidèles.

C'est ainsi qu'il indique les principales basiliques construites, dès l'origine, en l'honneur du saint ; les baptistères transformés en Eglises sous l'invocation de S^t-Jean ; un royaume même, celui des Lombards, placé sous sa protection spéciale, et enfin la formation du célèbre ordre de Chevalerie de S^t-Jean.

Il passe ensuite aux superstitions populaires qui se rattachent à l'histoire de S^t-Jean et aux personnages qui y ont figuré. Il signale notamment l'importance donnée par les croyances populaires à Hérodiade, placée au rang des esprits infernaux et que l'on croit généralement retrouver dans le personnage de Dame Habonde, associée à la Diane des payens.

Enfin sortant des traditions chrétiennes, il rappelle que S^t-Jean était honoré même chez les Juifs, et cite à cet égard l'autorité de Joseph ; il indique également la vénération des Musulmans pour le même Saint, et mentionne l'existence d'une secte, dont les traces sont encore vivantes en Orient, et qui voué à S^t-Jean un véritable culte, à l'exclusion même du Christ.

La lecture de la seconde partie du mémoire, traitant des usages populaires qui se rattachent au culte de S^t-Jean, est renvoyée à la prochaine séance.

Le bureau porte à la connaissance de l'assemblée les candidatures approuvées par lui dans la séance du 31 mai dernier, a savoir :

Candidatures de membre résident, MM. Dobignie, Eugène De Regny et Sciamia-Bey

Candidatures de membres correspondants :

M. N. D^r Pacini, professeur d'anatomie à Florence.

Le D^r Ellero, professeur de droit pénal à Bologne.

Le D^r Tommasi, professeur de pathologie à Naples.

Le Colonel Mircher, chef de la mission française en Egypte.

Le D^r Corcato, professeur de pathologie à Bologne.

M. Cernuschi, membre de la société d'économie politique de Paris.



SÉANCE DU 14 JUIN 1867.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Un mémoire sur les progrès de l'Egypte, par M. Ronchetti.

Un volume intitulé : *Canti e Prose*, par M. Regaldi.

L'Oriente antico (3 premières livraisons), par le même.

Des Etudes sur le Calendrier Cophte et ses Ephémérides, par M. Tissot.

Deux années de la *Revue des Deux-Mondes* (1866 et 1867), envoyées par le Cercle italien.

L'institut adopte les candidatures proposées à la séance précédente de MM. Dobignie, de Regny et Sciama-Bey, comme membres résidents, et Pacini, Ellero, Tommasi, Mircher, Corcato et Cernuschi comme membres correspondants.

M. Garnier est nommé à l'unanimité membre honoraire.

Lecture est donnée des 2^e et 3^e parties du Mémoire sur le culte de St-Jean, adressé à l'institut par M. Bernard.

Dans la seconde partie, l'auteur étudie particulièrement ce qui concerne les feux de la St-Jean.

Il fait d'abord l'historique de cette coutume, qu'il

retrouve en France dès le V^e siècle de l'ère chrétienne, où St-Eloi en fait mention dans son sermon sur les superstitions.

Il la suit au XII^e et au XIII^e siècles, où elle était encore purement populaire, puis il montre l'autorité s'en mêlant pour la régulariser ; il cite l'Edit de 1597 qui accorde aux maires le privilège d'allumer le feu.

Les rois y assistaient parfois, ainsi Louis XI, en 1471, François I^{er}, en 1573, Louis XIV lui-même une fois.

L'église également y prenait part, selon Bossuet, pour purger ces réjouissances de toute superstition.

La Révolution française supprime la cérémonie officielle et religieuse, mais l'usage populaire reste en Bretagne, par exemple, et dans le midi.

En Allemagne le même usage existait avant la réforme, et on voyait parfois les Empereurs y assister ; ainsi, l'empereur Maximilien à Augsbourg en 1497 ; mais c'était seulement dans le midi de l'Allemagne ; car au nord les feux de la St-Jean étaient remplacés par les feux de Pâques.

L'auteur parcourt ainsi les diverses contrées de l'Europe et montre presque partout jusque chez les Slaves ce même usage avec les coutumes qui se groupent autour de lui, les danses, les fleurs cueillies avant le feu, les assistants sautant au travers, etc.

Puis, il en recherche l'origine, et la trouve dans l'époque même où se célèbre la fête, à savoir le solstice d'été.

Le solstice d'été, comme le solstice d'hiver a toujours été, en effet, une époque de fêtes pour les peuples les plus anciens.

Ainsi le solstice d'hiver était célébré à Rome de tous temps : *Dies natalis solis invicti* ; En Egypte, le 11 du mois de Tybi (6 Janvier) on fêtait la naissance d'Osiris.

De même pour le solstice d'été : en Egypte, c'était l'époque de la crue du Nil, Horus vengeance son père sur Ty-

phon : en Syrie, la fête des Adonies ; à Rome celle de Vesta.

Les Chrétiens, d'après l'auteur, voulurent consacrer ces fêtes en les appliquant au nouveau culte et c'est ainsi que la Noël fut fixée au solstice d'hiver, la St-Jean au solstice d'été. L'auteur cite à cet égard le manichéen Faustus qui reprochait à l'Eglise de fêter les solstices, et St-Augustin qui repoussait cette imputation et rapportait à Dieu les solennités de ces jours-là.

Dans sa troisième partie, le mémoire s'attache à étudier les diverses pratiques superstitieuses qui accompagnaient les feux de la Saint-Jean.

Elles se résument dans le pouvoir attribué à ces feux dont on gardait le tisons et au travers desquels on sautait; dans les réjouissances, festins, danses et jeux auxquels on se livrait; dans la vertu que l'on attachait à certaines plantes que les uns jetaient dans le feu et que d'autres conservaient ou portaient sur eux après les avoir cueillies à des heures déterminées.

L'auteur cherche à expliquer l'origine de ces coutumes. Pour ce qui concerne la vertu attachée au feu lui même il la trouve dans ce préjugé antique attribuant au feu comme à l'eau une idée de purification et il cite les fêtes de Palès, où l'on retrouve l'eau lustrale et les troupeaux sautant à travers le feu purificateur.

Quant aux festins c'était l'accompagnement de toutes les cérémonies religieuses du paganisme du Nord et les sacrifices des Romains ou des Grecs étaient également suivis de banquet

Pour les plantes on retrouve les mêmes espèces entourées, dès l'antiquité, d'une croyance superstitieuse ; ainsi l'armoise (*Artemisia*), la matricaire, etc. De même l'obligation de les cueillir à jeun, à certaines heures, et quant à la coutume qui rattachait leur puissance au sols-

tice d'été, il est facile d'en trouver la raison dans le plus grand développement de la végétation à cette époque et dans l'intention de les offrir au soleil.

Enfin les bains de la St-Jean, les ablutions solsticiales, sont expliquées par le caractère purificatif attaché à l'eau comme au feu. L'origine de cette idée est encore payenne et l'auteur cite à cet égard St-Augustin.

Il retrouve cet usage en Italie et en Allemagne à Cologne et le rattache aux nombreuses fontaines consacrées aux saints que l'on rencontre dans le Nord.

Les ablutions ont persisté suivant l'auteur dans les états Scandinaves, Danemark, Suède et Norwège; on les retrouve de même sur quelques points de la France, près de Nogent-le-Rotrou par exemple, où s'est conservé l'usage des bains pendant la nuit de la St-Jean, ou encore dans les aspersions populaires de Toulon et de Marseille et dans la bénédiction de la mer en Bretagne, la veille de la St-Jean, cérémonie dont la poétique description termine le travail de M. Bernard.

M. Bernard ayant redemandé le mémoire pour le faire imprimer, M. le Dr Abbate est d'avis qu'il y aura lieu, après l'envoi d'un exemplaire imprimé, promis par M. Bernard, de proposer sa candidature comme membre correspondant de l'Institut.



SÉANCE DU 20 MARS 1868.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

La correspondance se compose des envois de l'Institut de Venise, de la Société des sciences, des lettres et des arts de Bordeaux, de l'Académie royale de Belgique, de la Smithsonian institution et de M. Vingtrinier.

M. Baume, ingénieur, est admis à la séance et donne communication de divers travaux archéologiques se rattachant à l'histoire d'Alexandrie.

Il lit une notice sur une inscription sur Onyx, découverte par lui à Ramleh, et une seconde notice sur le petit temple de style dorique, découvert en 1865, à Ramleh, et dont il donne les dimensions principales.

M. Gilly fait observer que lorsqu'il a vu ce temple, en 1865, il existait immédiatement derrière les colonnes qui forment la face opposée à la mer, des excavations et une sorte de couloir paraissant destinés à des sépultures, et dont le temple semblerait le péristyle.

M. D'Arnaud-Bey prend la parole sur l'état de la colonne de Pompée.

Il raconte que malgré la grille placée par lui devant l'ouverture qui laisse voir l'obélisque tronqué, sur lequel

porte tout le poids de cet immense monument , il a trouvé des fragments de cet obélisque entre les mains des arabes du voisinage.

Il rappelle combien cet obélisque est intéressant pour la science, tant par son ancienneté, puisque d'après les inscriptions qu'il porte, il remonterait à Sethos I^{er}, de la XVIII^e dynastie, que par la singulière disposition qui lui permet de supporter, sur une surface de 1^m 40 environ, tout le poids de la colonne et de sa base.

Lors des travaux de consolidation de la colonne, où furent employés plus de 400 mètres cubes de maçonnerie, M. D'Arnaud-Bey, ménagea une ouverture qui permet d'apercevoir cette disposition, mais il établit une grille pour empêcher toute dégradation. Aujourd'hui la grille est détruite, et les arabes cherchent à enlever des fragments de pierre. Il serait urgent de rétablir la grille.

M. Colucci-Bey rappelle que l'Institut ayant pris l'initiative des travaux à faire pour consolider la colonne de Pompée, doit s'intéresser vivement à leur conservation.

M. Emond About et M. Vingtrinier, proposés comme membres correspondants, sont admis à l'unanimité.

L'ordre du jour appelant la révision des statuts, l'Institut se forme en comité secret.



SÉANCE DU 17 AVRIL 1868.

Présidence de S. E. Colneci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance comprend le discours de M. Cristoforo Negri à la Société de Géographie Italienne, et une lettre de M. Figari-Bey, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, à cause de l'état de ses yeux qui ne lui a pas permis non plus d'exécuter les travaux qu'il avait l'intention de présenter à l'Institut, sur les résultats obtenus au jardin d'acclimatation. Il indique néanmoins, sommairement, l'extension donnée par lui à ses expériences à la suite de l'exposition universelle, où il a pu se procurer des graines de toute provenance, non-seulement pour le coton et les céréales, mais encore pour les espèces forestières.

Les semis ont déjà été faits et ont donné des résultats satisfaisants.

Lecture est donnée d'une lettre de M. le Dr Ory, adressée à M. le Président, et dans laquelle il rend compte des dernières découvertes, qui feraient du lac Tanganika, le centre des deux grands systèmes hydrographiques de l'Afrique; celui du Nil, au Nord, et celui du Niger, à l'Ouest.

Ces progrès de la géographie, dit M. le Dr Ory, sont importants à un double point de vue.

L'un concerne l'influence que l'Égypte peut acquérir par suite de sa position géographique et morale, dans ces vastes pays.

L'autre, les avantages que les races noires, elles-mêmes, pourront retirer de cette influence, plus rapprochée de leur manière d'être actuelle, et par conséquent moins oppressive que l'influence Européenne.

Le Grand Méhémet-Ali, après la conquête du Soudan, comprit, le premier, la mission providentielle qui incom bait à son Gouvernement, tant à l'égard de sa nouvelle conquête qu'à l'égard des nombreuses nations voisines, et il commença ces voyages de découverte, poussés déjà si loin par d'autres nations.

Sous Saïd-Pacha, se place l'expédition du Dr Peney, qui fût arrêtée par la mort du hardi voyageur, auquel le Dr Ory rend hommage, en rappelant que ses dernier travaux, confiés à M. Jomard, n'ont pas été publiés, et que l'Institut Egyptien, auquel ils étaient destinés, pourrait les réclamer pour les mettre en lumière.

Puis, vint la seconde expédition de M. Miani, qui dépassa ses prédécesseurs.

Et enfin, les grandes découvertes anglaises, qui firent connaître à l'Europe, les trois lacs de Tanganika, de Nyanza et de Lutaniga.

De leur côté, les expéditions des chercheurs d'ivoire, acquéraient à la science géographique une quantité de découvertes et de rectifications précieuses ; mais dont la plus grande partie n'a pas été publiée, et sur laquelle le Dr Ory appelle l'attention.

Il en résulterait en effet, comme nous l'avons dit, que le lac Lutaniga serait le centre d'un grand système hydrographique, qui aurait probablement des représentants

dans les parties les plus opposées de l'Afrique. L'idée émise par Livingstone de la communication du Tanganika et du Lutanziaga acquiert tous les jours plus de probabilité. Le Lutanziaga, immense mer intérieure, à laquelle le Nyanza lui-même porte ses eaux, serait ainsi tout à la fois le centre du système hydrographique du bassin du Nil, et d'un autre système non moins imposant qui déverserait ses eaux à l'Occident. Une ligne de partage commençant au Waday et au Darfour, et qui continuerait jusqu'à ce puissant groupe de montagnes découvert par Baker sur les rives occidentales du lac, déterminerait le point de départ et les directions diverses des courants. L'Abiad, le Gey, le Giur, seraient les artères principales du système du Nil : le Sué, le Bahar Wandu et le Babura, celles du système occidental.

C'est sur ces trois derniers fleuves que le Dr Ory insiste surtout. Il pense que les deux premiers ne sont autres que les deux branches supérieures du Chary, l'Assu et le Lozoni ; tandis que le troisième serait la tête du grand fleuve Isadda, le Benué. On peut aussi admettre que ces fleuves ou au-moins le plus grand d'entre eux, ont une origine commune avec le Bahr-el-Abiad dans le lac Lutanziaga, et qu'il existe une relation plus ou moins directe entre lui et le système qui, depuis Mungo Park, est connu sous le nom de système du Niger.

M. le Dr Ory renvoie pour les preuves de ses assertions au travail envoyé par lui à M. le Marquis Antinori, et dont il donne copie.

Puis il reprend l'exposition des données historiques sur ces divers systèmes.

Au milieu des incertitudes des géographes de l'antiquité, une idée dominante se démêle ; c'est que le Nil prenait sa source dans une série de lacs.

A l'époque romaine commence à entrer en scène un

autre système, dont le principal facteur est le Niger auquel les opinions de cette époque attribuent déjà un rapport plus ou moins direct avec le Nil.

Mais c'est avec la géographie arabe que ces deux idées prennent une forme déterminée. Edrisi est là dessus de la plus grande clarté ; il dit que dans les montagnes de la Lune, au sud de la ligne Equinoxiale, existent dix sources qui versent leurs eaux dans deux lacs différents cinq dans l'une et cinq dans l'autre ; De chacun de ces deux lacs sortent trois fleuves qui, réunis, se jettent par deux bouches différentes dans un troisième lac placé sous l'équateur, et d'où découlent deux fleuves, lesquels, séparés à leur sortie par une grande montagne, prennent leurs cours l'un au nord et l'autre à l'ouest : ce sont le Nil d'Egypte et le Nil des Nègres.

Aboulféda, Abdellatif, Cazurini, Léon l'africain, se rangent tous plus ou moins à l'opinion d'Edrisi.

Il est facile de faire cadrer ces notions avec les découvertes modernes.

De grands cours d'eau partant du sud (le Loapula, le Malagarasi, le Kitangulé) viennent former les deux lacs Tanganika et Nyanza : ces deux lacs envoient leurs eaux à un troisième, aussi grand que les deux premiers réunis, le Lutaniga. D'un côté des grandes montagnes découvertes par Baker sur la rive occidentale de ce dernier, sort le Nil, de l'autre côté sort le Babura, ou Bénéué, qui traversant toute la Négritie du Levant au Couchant va se rencontrer avec le grand fleuve qui descend du plateau des Mandingas, pour rejoindre ensuite le Bahar el Mudhallam, comme Edrisi appelle l'Océan Atlantique, après avoir porté le nom de Niger ou de Nil des nègres, suivant les époques et les auteurs.

M. le Dr Ory n'ose pas, malgré toutes les probabilités, présenter ce système comme définitivement acquis à la

science. Un point seul est hors de doute, c'est la naissance dans le lac Lutaniga d'un grand fleuve occidental, qui a ainsi la même origine que le Nil.

Ces découvertes, qui ont excité un si grand intérêt en Europe, vont bientôt faire l'objet d'une publication que préparent les frères Poncet.

Passant aux conséquences pratiques de cet état de choses le Dr Ory pense que, surtout en présence de l'expédition anglaise en Abyssinie, c'est aujourd'hui le moment pour l'Égypte d'opter entre l'abandon définitif de ces contrées, ou leur occupation tout au moins, par l'exercice d'une sérieuse influence.

Le commerce musulman, très-actif dans ces contrées et qui a son double point de départ à Kartoum et à Zanzibar a en effet besoin d'un côté d'être protégé, et d'un autre côté d'être régularisé et moralisé.

Une forte station établie à Gondokoro avec deux avant-postes, l'un à Obbo ou à Saloro, l'autre à la pointe nord du Lutaniga, et des rapports d'amitié établis avec Roumanika, Suvavora, et les autres chefs de l'Unyamesi suffiraient dans ce but.

Le service rendu aux caravanes arabes de Zanzibar comme à la province du Soudan, serait immense, et la propagande musulmane répandrait très-probablement la connaissance de la langue arabe, ce qui ferait disparaître la multiplicité des idiômes, qui est aujourd'hui le plus grand obstacle à la civilisation de ces pays là.

Le Dr Ory fait ressortir les services déjà rendus aux races noires par le Gouvernement Égyptien et notamment par Ismaïl-Pacha, dans ses efforts pour abolir l'esclavage, et faire sortir ainsi le nègre de l'état d'isolement et d'abaissement où il avait toujours été tenu jusqu'ici.

Et malgré tous les obstacles, il prévoit le temps où ces efforts seront enfin couronnés de succès.

Il termine en proposant une nouvelle expédition pour explorer les grands lacs générateurs du système du Nil, et s'offre pour reprendre les recherches du Dr Peney, au point où elles sont restées interrompues.

Son plan serait de se porter à la pointe du lac Lutziza, d'y construire deux barques, et de parcourir ensuite le lac dans tous les sens; d'en explorer les rives; d'examiner les divers cours d'eau qui s'y jettent ou qui en sortent, leur importance et leur direction. Plus tard on pourrait faire d'autres expéditions sur les autres lacs, et sur les principaux cours d'eau.

Cette expédition pourrait être faite sans beaucoup de frais, et les ressources actuelles du Soudan y suffiraient très-bien; on pourrait même y joindre un but commercial, et arriver ainsi, sinon à réaliser un bénéfice, du moins à couvrir les frais.

Si le Gouvernement Egyptien acceptait en principe l'idée de cette expédition, le Dr Ory s'empresserait d'envoyer un programme détaillé et de le soumettre à l'approbation du Gouvernement.

M. D'Arnaud-Bey fait ressortir l'utilité que présentent les travaux de savants tels que le Dr Ory, nécessaires pour résumer et divulguer les découvertes amenées chaque jour par l'extension du commerce dans ces régions.

L'Institut décide qu'il sera écrit à M. le Dr Ory pour le remercier des renseignements fournis par lui, et lui témoigner l'intérêt que prend la société à ses travaux et à ses projets.



SÉANCE DU 8 MAI 1868.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Sont présentés à l'Institut :

Deux opuscules sous le titre de « Lettres sur des sujets de numismatique orientale , par M. Sauvaire, 1^{er} drogman du Consulat général de France, offerts par l'auteur.

Un don de livres par M. Colucci-Bey, savoir :

Gioja Melchior, opere minori , vol. 17.

Omodei, annali universali di medicina dall' anno 1823 al 1840.

Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie, depuis l'année 1863.

Le Sauveteur, moniteur du courage, depuis l'année 1866.

Annales de l'institut d'Afrique, depuis 1864.

James, dictionnaire universel de médecine, vol. 40

Trois ouvrages donnés par M. Gatteschi : « *Recherches sur la chronologie Arménienne*, par M. Dulaurier, avec table.

Table des mémoires lus à l'académie des inscriptions et belles lettres.

Et une table des articles du *Journal des Savants*.

Un ouvrage en trois volumes de M. Betti, sur le choléra, donné par l'auteur.

M. Colucci-Bey annonce en outre que S. A. le Vice-Roi a fait don à l'institut d'un exemplaire de tous les livres arabes publiés par l'imprimerie vice-royale du Caire; il fait ressortir l'importance de cette donation, qui témoigne en même temps du haut intérêt que le Vice-Roi porte toujours à l'Institut.

Des remerciements sont votés à l'unanimité par l'assemblée, qui est heureuse des intentions ainsi manifestées par le Gouvernement Egyptien.

M. Sauvaire demande s'il ne serait pas possible de centraliser de même à l'institut les manuscrits arabes épars dans les mosquées.

M. Magdaly-Effendi répond que ces ouvrages appartiennent aux mosquées et ne peuvent en être distraits; que d'ailleurs les plus importants d'entre eux, qui pourraient présenter un intérêt général, ont été imprimés au Caire et se retrouveront dans la collection donnée par le Gouvernement.

M. Colucci-Bey appelle l'attention de l'Institut sur un fait qui, tout en sortant de ses études ordinaires, ne peut manquer de l'intéresser comme ayant trait à la santé publique et à la dignité du pays.

Il s'agit de la manière dont les puissances, et notamment l'Angleterre, ont respecté les mesures sanitaires appliquées en Egypte.

On se souvient, en effet, que la quarantaine d'observation établie à Suez, l'année dernière, lors du retour des pèlerins de la Mecque, a été de nouveau édictée cette année.

La mesure était sage à l'égard des pèlerins qui, par leur agglomération et par leurs conditions d'existence, présentent toute sorte de raisons de crainte.

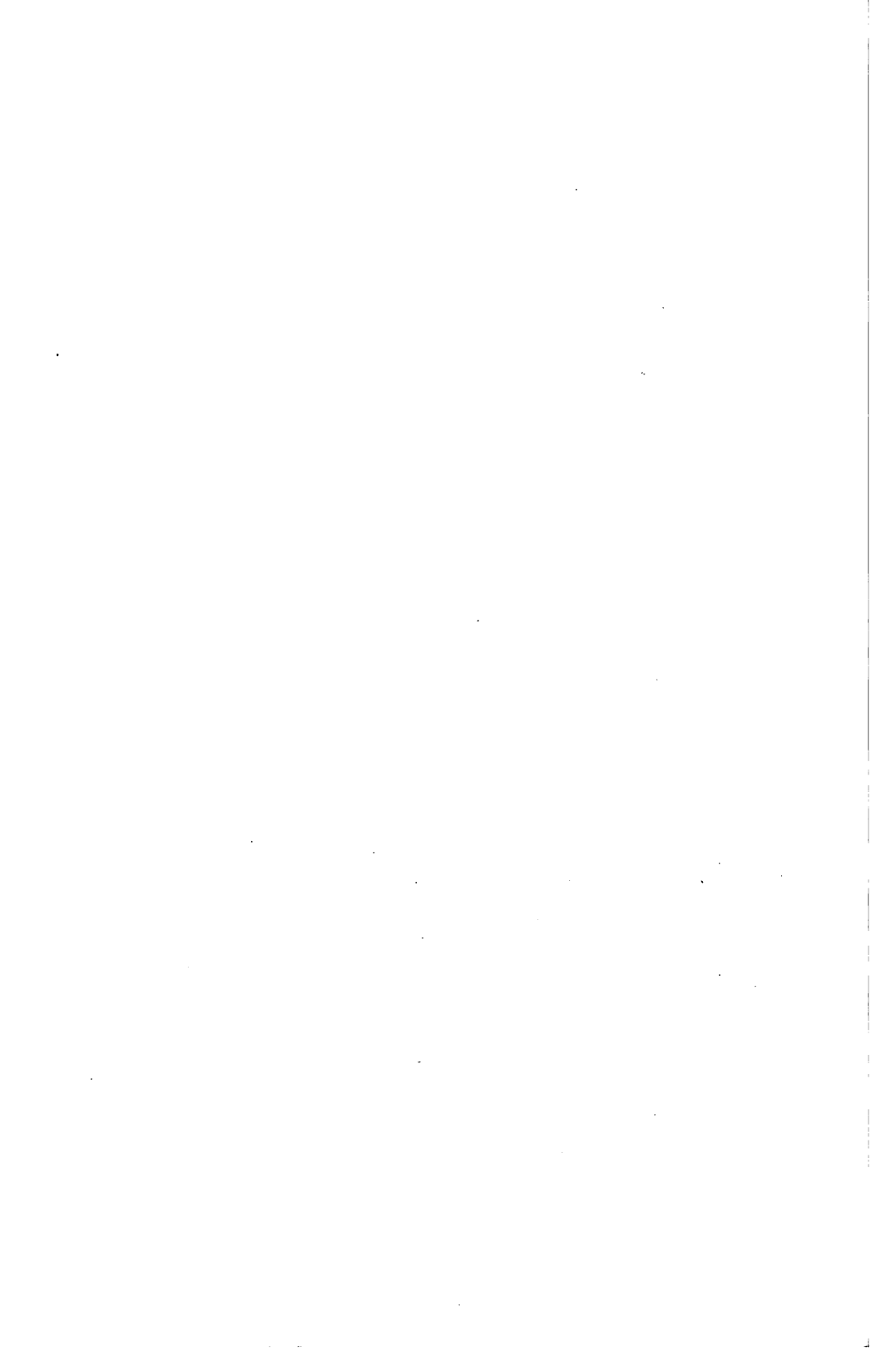
Mais on ne s'attendait pas à trouver des masses Euro-

péennes dans le même cas, et c'est néanmoins ce qui s'est produit pour les Anglais.

Aussi ces derniers ont-ils d'abord demandé des concessions, mais l'intendance n'a pas cru pouvoir leur en accorder ; on en a donc référé au gouvernement Anglais lui-même qui a fait respecter les décisions de l'intendance, prenant au besoin la route du cap de Bonne Espérance pour ne pas avoir à violer les mesures sanitaires établies en Egypte.

L'Institut passe ensuite à la fin de la discussion sur le projet de révision des statuts.





SÉANCE DU 3 JUILLET 1868.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance comprend une lettre de M. Gastinel recommandant la candidature de M. le Dr Schœuffele comme membre correspondant.

Les ouvrages offerts à l'Institut sont une thèse pour le doctorat par M. Schœuffele et une brochure du même sur l'exposition Egyptienne.

Un volume de M. Amari intitulé *diplomi Arabi*, Appendice.

Deux brochures de M. Gatteschi. — Des lois sur la propriété foncière dans l'Empire Ottoman et traduction du règlement de Saïd-Pacha sur la propriété territoriale en Egypte.

Une Notice sur l'Egypte, par M. Bernard.

Une notice sur les sources d'Iode de Malt, par le Dr Jean Rabl.

Les 3^{mes} et 4^{mes} livraisons des *Reflets d'Occident*, par M. le Dr De Bressy.

Un volume de M. Vassali, intitulé *Monuments historiques de l'Egypte*.

La vita ed i miracoli d'Indra nel rigveda par M. de Gubernatis.

Diverses livraisons du Dôme de Monreale, données par le Gouvernement Italien.

Divers numéros du *Bollettino Consolare* envoyées par le même Gouvernement.

M. Colucci-Bey prend la parole et rappelant la Commission que le Vice-Roi a récemment donnée pour ériger sur la Grande Place d'Alexandrie la statue équestre de Méhémet-Ali, il fait observer que c'est un ancien usage en Egypte de placer à côté de la statue des grands hommes des obélisques rappelant leur histoire.

Cet usage qui commence aux Pharaons a été continué par les Ptolémées, et nous en avons pour exemple, les deux aiguilles de Cléopâtre placées par elle devant le temple de César ; de même les Romains ont transporté des Obélisques à Rome, et de nos jours, encore après l'exemple des Papes, nous avons celui du Gouvernement Français et l'obélisque de la place de la Concorde à Paris.

Ce serait donc rester dans les traditions du pays que de faire transporter à côté de la statue qui va être élevée à Méhémet-Ali les deux obélisques existant à Alexandrie et connus sous le nom d'aiguilles de Cléopâtre.

S'il est vrai que ces obélisques aient été donnés l'un à la France et l'autre à l'Angleterre, leur placement consenti par ces deux Gouvernements, serait d'un heureux augure pour l'Egypte.

Cette idée qui est due à l'initiative d'un membre de l'Institut, M. Paolo Colucci, pourrait être proposée par la Société au Gouvernement Egyptien, qui sans doute l'accepterait volontiers.

M. Paolo Colucci insiste sur la proposition que vient de faire M. le Président. Quant à ce qui concerne la propriété de la France et de l'Angleterre, il raconte que l'un des deux obélisques ayant été donné à l'Angleterre, Louis XVIII avait fait faire des démarches pour en obtenir également un.

M. Drovetti, Consul Général de France obtint alors l'autre aiguille, et les choses en restèrent là pendant longtemps.

Puis, lors du voyage de Champollion en Egypte, ce savant remarqua l'obélisque de Louqsor qu'il trouva beaucoup plus important par ses inscriptions que l'aiguille donnée à M. Drovetti. M. Mimot qui avait remplacé ce dernier obtint alors de Méhémet-Ali l'obélisque de Louqsor, mais sans abandonner la donation qui avait été faite de l'aiguille de Cléopâtre.

M. Gaillardot rappelle que suivant une autre version, Méhémet-Ali aurait proposé à M. Drovetti qui réunissait des collections d'antiques, de lui donner l'aiguille de Cléopâtre. M. Drovetti avait accepté, mais pour son Gouvernement, et Méhémet-Ali avait consenti.

Dans tous les cas, ajoute M. Colucci-Bey, cette propriété des deux Gouvernements ne serait probablement pas un embarras, et ils consentiraient sans doute facilement à l'emploi qui vient d'être indiqué.

M. Abbate propose ensuite à l'Institut de composer une inscription pour la statue, inscription qui suivant l'usage devrait être en latin, et ajoute M. Colucci-Bey, en arabe ;

M. Gaillardot, appuie cette proposition en citant l'exemple de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

M. le Dr Abbate donne lecture d'un mémoire de M. le Dr Anelli sur la topographie médicale d'Ismaïlia.

L'auteur indique de quelle manière se compose la population d'Ismaïlia formée de races venues de tous les pays, mais où dominant cependant parmi les membres de l'administration les Français, et en dehors, les Grecs et les Egyptiens.

Il trace un tableau rapide des progrès de l'industrie et du commerce dans cette population, et des grands établissements fondés par la C^{ie} du Canal de Suez.

Passant aux conditions physiques dans lesquelles vit cette population il remarque que les substances alimentaires doivent presque toutes être importées du

dehors, le pays ne produisant rien, de telle sorte qu'on manque forcément de légumes et de vivres frais, incon-
vénient assez sérieux pour certaines populations, com-
me les barbarins habitués chez eux à vivre principalement
de légumes.

Quant à l'eau, c'est celle du Nil qu'on amène sur les
lieux, et qui est préservée des causes de décomposition
qui pourraient exister par le renouvellement constant
qu'amènent l'évaporation, l'absorption des sables, et
l'usage journalier.

Il décrit ensuite les habitudes de la population, très-
variées à cause des éléments divers dont elle se compose.

Il approuve l'usage de prendre son principal repas le
soir, à cause du rafraîchissement de la nuit qui aide à la
digestion : il blâme fortement l'usage des boissons alcoo-
liques, qui, utiles dans de rares circonstances, produisent
à la longue un affaiblissement général et des maladies de
foie ; le café et le tabac ne lui paraissent pas non plus
exempts d'inconvénients, au moins pour les constitutions
nerveuses ; le hachich, d'un usage beaucoup plus rare,
produit un véritable hébètement.

Enfin il signale la corruption et les désordres qu'engen-
dre l'état de célibat où se trouve une grande partie de la
population.

Ceci posé l'auteur passe à l'examen de la constitution
du sol même, et d'abord du sol de l'Isthme en général.

Il en décrit la nature sabloneuse presque partout à la
surface, argileuse dans les couches inférieures, et coupée
ça et là de bancs de calcaire.

Ce sol absolument stérile dans les lieux où il est im-
prégné de sel, comme à Suez, conserve ailleurs les pro-
priétés convenables à la végétation comme l'atteste la
présence de tamarins, de diverses crocifères et d'autres
plantes, et dans les parties où il a été cultivé, il a donné

d'excellents résultats, comme dans les terrains en pente qui cotoient le Canal d'eau douce.

Or, la fertilisation du sol serait de la plus grande importance au point de vue de l'hygiène.

Quant aux animaux qui se rencontrent dans ces parages, il cite parmi les animaux sauvages, la gazelle, les oiseaux aquatiques des lacs, les poissons et les chacals; on parle aussi de hyènes, mais on n'en a jamais observé.

En outre on peut entretenir toute espèce d'animaux domestiques, mais surtout des chevaux, à qui le climat est très-favorable.

Pour Ismaïlia spécialement la position de la ville est bien choisie, car elle est placée de manière à recevoir les vents régnants dans son plus grand axe et à éviter les émanations des lacs voisins; son assiette un peu enfoncée la garantit de la trop grande violence des vents, mais augmente la chaleur.

Elle est divisée en trois quartiers, le quartier central, bien bâti, et où se trouve le siège de la Compagnie et de diverses administrations; le quartier grec à l'orient, formé de rues assez régulières, et à l'occident le quartier arabe, qu'il serait urgent d'assainir en y faisant parvenir l'eau, ce qui ne serait pas difficile.

Le climat qui y règne est sujet à de grandes variations. Il passe dans l'année des premiers degrés au-dessus de 0 à 40° de chaleur et davantage. Les moyennes mensuelles des écarts journaliers donnent elles-mêmes 10, 15, 20, 25 degrés.

L'état hygrométrique varie de 30 à 70°.

Quant au baromètre il oscille entre 750 et 760, avec des variations peu considérables.

L'auteur étudie ensuite les vents qui règnent dans le pays d'une manière constante, et signale le vent du nord comme le plus fâcheux pour la santé publique à cause des miasmes qu'il transporte.

Quand aux phénomènes électriques ils n'ont pas encore été observés, mais ne doivent pas être très-intenses, l'équateur magnétique passant par le détroit du Bab-el-Mandeb. Résumant ensuite ces observations et indiquant leurs conséquences sur l'organisme, M. le Dr Anelli insiste sur les brusques variations de l'atmosphère qui, ainsi que la permanence habituelle des vents, affectent la santé générale et sur la vivacité exceptionnelle de la lumière qui nuit particulièrement aux yeux.

Il peut alors établir le caractère sanitaire du pays et indique en détail quelles sont les maladies régnantes et leurs conséquences habituelles.

On peut remarquer notamment qu'il considère les maladies de foie comme moins graves que dans le reste de l'Égypte, mais les dyssenteries sont fréquentes, les ophthalmies également, et à l'automne surtout le pays est fiévreux.

Il termine enfin par quelques mots sur l'organisation de l'hygiène publique et le service sanitaire.

après la lecture de ce mémoire, M. Colucci-Bey fait observer qu'il a quelques rapports avec les travaux d'Andreossy sur le lac Menzaleh et avec ceux de Lambert-Bey.

Il regrette que les observations météorologiques pour lesquelles Humbolt et la Société anglaise de météorologie avaient autrefois envoyé des instructions et des instruments n'aient pas été continuées.

Il termine en invitant la section des sciences morales et politiques, à s'occuper des questions du droit public qui sont à l'ordre du jour en Égypte.

M. Abbate propose M. Poujade, Consul général de France, comme membre résident.

Cette proposition est immédiatement appuyée et M. Poujade nommé à l'unanimité.

SÉANCE DU 11 AOUT 1868.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

La correspondance comprend une lettre de M. Poujade, accusant réception de son diplôme; une lettre de M. Pereyra, transmettant à l'Institut les médailles frappées en l'honneur de M. Bruno et de M. Giaccone; des lettres de MM. Mariette-Bey, d'Arnaud-Bey, Figari-Bey et Gastinel-Bey, annonçant leur adhésion aux nouveaux statuts.

La correspondance imprimée se compose de divers ouvrages de M. Caruell.

Du 1^{er} numéro du journal *Periodico di Numismatica*.

Et d'un bulletin de la société de Géographie Italienne.

Les médailles transmises par M. Pereyra sont également mises sous les yeux de l'Institut.

Lecture est donnée d'un résumé du mémoire de M. Panciera sur l'architecture en Egypte, mémoire dans lequel l'auteur, après avoir rapidement exposé les caractères généraux de l'architecture et son histoire en Egypte, examine principalement son état actuel et son avenir dans ce pays.

Malgré les grands travaux exécutés depuis la nouvelle

période de vie inaugurée en Egypte par Méhémet-Ali, l'auteur pense qu'au point de vue de l'art rien n'a encore été fait, et que le mélange de tous les styles produit une regrettable confusion.

Mais il signale le style gréco-romain et le style arabe, modifiés selon les besoins particuliers du pays, comme pouvant, par une judicieuse application, produire une véritable renaissance et même un art original et nouveau.

Et si cette œuvre peut rencontrer des difficultés, l'architecte, d'autre part, trouve en Egypte des sources d'inspiration exceptionnelles dans la majesté de l'ancien art Egyptien et dans la merveilleuse légèreté du style arabe.

Le secrétaire lit ensuite la première partie du mémoire de S. E. Mahmoud-Bey sur l'antique Alexandrie.

Ce travail, comme l'annonce la préface, présentait des difficultés de toute nature, les fouilles et les recherches étant souvent interrompues par la nécessité de respecter les constructions nouvelles ; mais d'heureuses découvertes et notamment celle du fondement de l'ancien mur et du pavé des anciennes rues, ont permis d'arriver à des résultats importants et de rétablir le plan de la ville antique.

L'auteur commence par rappeler, dans une courte introduction, la position physique d'Alexandrie, située sur une petite chaîne de montagnes qui se détache de la chaîne Libyque et va se terminer à Aboukir, en courant de l'ouest à l'est entre la mer au Nord et le lac Maréotis au sud.

C'est sur cette langue de terre et en face de l'île de Pharos, sur un point où la largeur moyenne est plus grande et l'élévation au-dessus des eaux de la mer plus considérable, que se trouve bâtie la ville, dont la défense devient ainsi très-facile à assurer :

La dimension de son emplacement, le tracé de ses murailles qu'il ne faut pas confondre avec l'enceinte beaucoup plus restreinte de la ville arabe, réparée par Méhémet-Ali,

et la direction de ses rues forment l'objet du chapitre 4^{er}.

Les fouilles ont mis à nu les fondations des anciens murs au pied et à l'est du cap Lochias.

Continuant à remonter vers l'est, S. E. Mahmoud-Bey a suivi ces mêmes fondations le long de la mer où elles vont, suivant le plan joint au mémoire, à plus d'un kilomètre du cap Lochias ;

Elles quittent alors la mer, et les fouilles ont encore montré l'existence du mur sur une espace d'environ 800 mètres en courant vers le sud.

Les travaux sont ensuite devenus impossibles, le sol étant très-bas et l'eau envahissant les fouilles ; mais les souvenirs des gens du pays qui ont vu enlever les pierres de ces grosses fondations permettent de continuer avec certitude le tracé jusqu'à la Mosquée de la Khadra.

Là, il n'y a plus d'indication ; mais le mur devait évidemment se rapprocher du canal où on retrouve de nouveau sur plusieurs points, en remontant de l'Est à l'Ouest, des traces d'une grosse construction qui ne peut être que l'ancienne muraille.

On arrive ainsi jusqu'àuprès de la colonne dite de Pompée, où les indications manquent de nouveau ; mais la nature des lieux permet de rétablir par conjecture la ligne des murailles qui, d'après le plan, aurait contourné la hauteur qui se trouve au sud de la colonne pour remonter ensuite en ligne droite vers la mer, à l'Ouest du port d'Eunoste, à peu près à l'endroit où se terminait sur ce point l'enceinte des arabes.

Quant à l'espace compris le long de la mer entre le point auquel nous sommes ainsi parvenus et le cap Lochias, il était occupé par les quais, dont les fondations se voient encore à 2 ou 3 mètres au-dessous du niveau de l'eau, depuis le Lochias jusqu'aux aiguilles de Cléopâtre.

Entre ce dernier point et le port d'Eunoste, les atter-

rissements de la nouvelle ville ne permettent plus de les suivre ; mais le mémoire rappelle que sur deux points on les avait retrouvés, il y a peu d'années, en creusant les fondations d'une maison.

Le tracé de l'enceinte étant ainsi déterminé, on peut se rendre compte des dimensions de la ville qui avait environ 45,800 mètres de tour, non compris la chaussée d'Antoine et le Timonium.

La plus grande longueur était de 5,090 mètres et la largeur variait, suivant les points, de 4,560 à 2,250 mètres.

Ce sont bien là les chiffres donnés par les anciens auteurs, tous d'accord sur la longueur, mais variant sur la largeur suivant le point où ils la prennent, et sur l'étendue du circuit suivant qu'ils parlent de la ville seule ou qu'ils y comprennent une partie des faubourgs.

L'espace compris dans cette enceinte était divisé, comme on le sait, en rues se coupant à angles droits ; 18 de ces rues principales ont été retrouvées par les fouilles de Mahmoud-Bey ; 44 en largeur et 7 en longueur ;

Celle qui se trouve au milieu parmi les 7 rues longitudinales est la rue Canopique, la plus importante et la plus belle de toutes.

Le pavé en a été retrouvé en six points différents, et a montré qu'elle correspond à la grande rue actuelle dite de la porte de Rosette ; mais la rue antique était beaucoup plus longue et continuait à partir de la porte de Rosette, jusqu'à l'ancienne enceinte par delà la grande ligne de collines située à l'Est.

Les anciens pavés sont à environ 1^m, 50 du sol actuel, excepté pourtant au passage des collines, où Méhémet-Ali, pour adoucir la pente a fait creuser des tranchées au-dessous même du niveau de l'ancien sol.

La beauté et la richesse de cette grande artère, qui était large de 44 mètres, sont encore attestées par les débris

que découvrent les fouilles, et mieux encore par les souvenirs des voyageurs et des anciens du pays, qui ont vu les restes des colonnades dont elle était ornée.

Les autres rues longitudinales qui ont été découvertes, au nombre de six, n'ont plus qu'une largeur de 7 mètres; elles sont toutes parallèles et à une distance d'environ 278 mètres les unes des autres, sauf l'une d'elles, qui paraît une rue intermédiaire.

La direction de ces rues est donc uniformément de l'Est Nord-Est à l'Ouest Sud-Ouest, formant avec la ligne Est-Ouest un angle de $24^{\circ} 15'$.

Quant aux rues transversales, il en a été découvert 11 principales et 5 intermédiaires.

Elles sont toutes parallèles entre elles et perpendiculaires à la rue canopique et aux autres rues longitudinales.

Les 11 rues principales sont à une distance régulière les unes des autres de 330 mètres : les rues intermédiaires ont une distance moindre.

La largeur est de 7 mètres, excepté pour la grande rue qui partait du cap Lochias et allait en ligne droite jusqu'au canal; cette dernière d'une magnificence égale à celle de la rue canopique, avait 14 mètres de large, et était également bordée de colonnades.

Le pavage de toutes ces rues repose en général sur une couche de maçonnerie très-forte, et est composé de gros blocs noirs ou grisâtres de 0^m, 20 cent. environ de profondeur, sur 30 ou 50 de longueur et de largeur, l'auteur du mémoire les considère comme provenant des montagnes d'Assouan.

Revenant ensuite sur les distances trouvées entre les diverses rues, Mahmoud-Bey pense que les 330 mètres qui forment la distance normale des principales rues transversales doit représenter 2 stades, ce qui concorde à 1 mètre



près avec les résultats trouvés par M. Gosselin, et permet d'obtenir, pour les distance des rues intermédiaires et celles qui sortent de la distance normale, un nombre entier de plèthres et concorde en outre avec les longueurs données par Strabon, Josèphe et Philon à la rue canopique et à l'heptastade.

Quant au niveau de ces diverses rues et à la hauteur du sol ancien au-dessus de la mer, elle a été déterminée avec soin par 220 sondages, qui, en prenant pour base le niveau des plus basses eaux, ont donné des hauteurs de 6, 8, 10, 12, 16, 20 et 30 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le nivellement a en outre fait voir que la ville était divisée en deux parties fort inégales par une vallée peu profonde, qui partait du cap Lochias pour aller jusqu'au lac.

C'est évidemment de cette vallée et de cette division que parle Hirtius, lorsqu'il rend compte du plan de César qui cherchait à isoler une partie de la ville séparée, dit-il, de l'autre par un marais.

Du reste, la hauteur du pavage retrouvé par les fouilles ne coïncide pas, en général, avec celle du sol primitif, qui est à environ un mètre plus bas.

Ce pavage est donc postérieur à la fondation de la ville, et doit avoir été fait sous la domination romaine.

Dans la partie Nord-Est de la ville, le sol primitif est même à 5 ou 6 mètres au-dessous du niveau des rues qui passent sur un terrain formé de décombres ; il semblerait donc que cette partie de la ville eût été détruite par quelque guerre avant l'époque du pavage.

La lecture de ce mémoire provoque diverses observations : plusieurs membres pensent qu'il est difficile d'admettre que les pavés aient été transportés d'Assouan à Alexandrie, et qu'ils ont été plus probablement apportés par mer ;

M. Pereyra, au sujet de l'exhaussement du sol que constate le mémoire de M. Mahmoud-Bey, rappelle le grand tremblement de terre dont parlent les auteurs du VI^m^e siècle, et qui aurait détruit la ville.

Mais, M. Colucci-Bey ne pense pas que les tremblements de terre ondulatoires, les seuls qui se fassent sentir en Egypte, aient pu produire un tel effet ; et M. Abbate dit qu'en effet on remarque dans le sol exhaussé des couches stratifiées, ce qui semble indiquer une action lente et progressive.

M. Gaillardot rappelle d'ailleurs, à cet égard, le mouvement général qui modifie la hauteur des côtes de la Méditerranée.

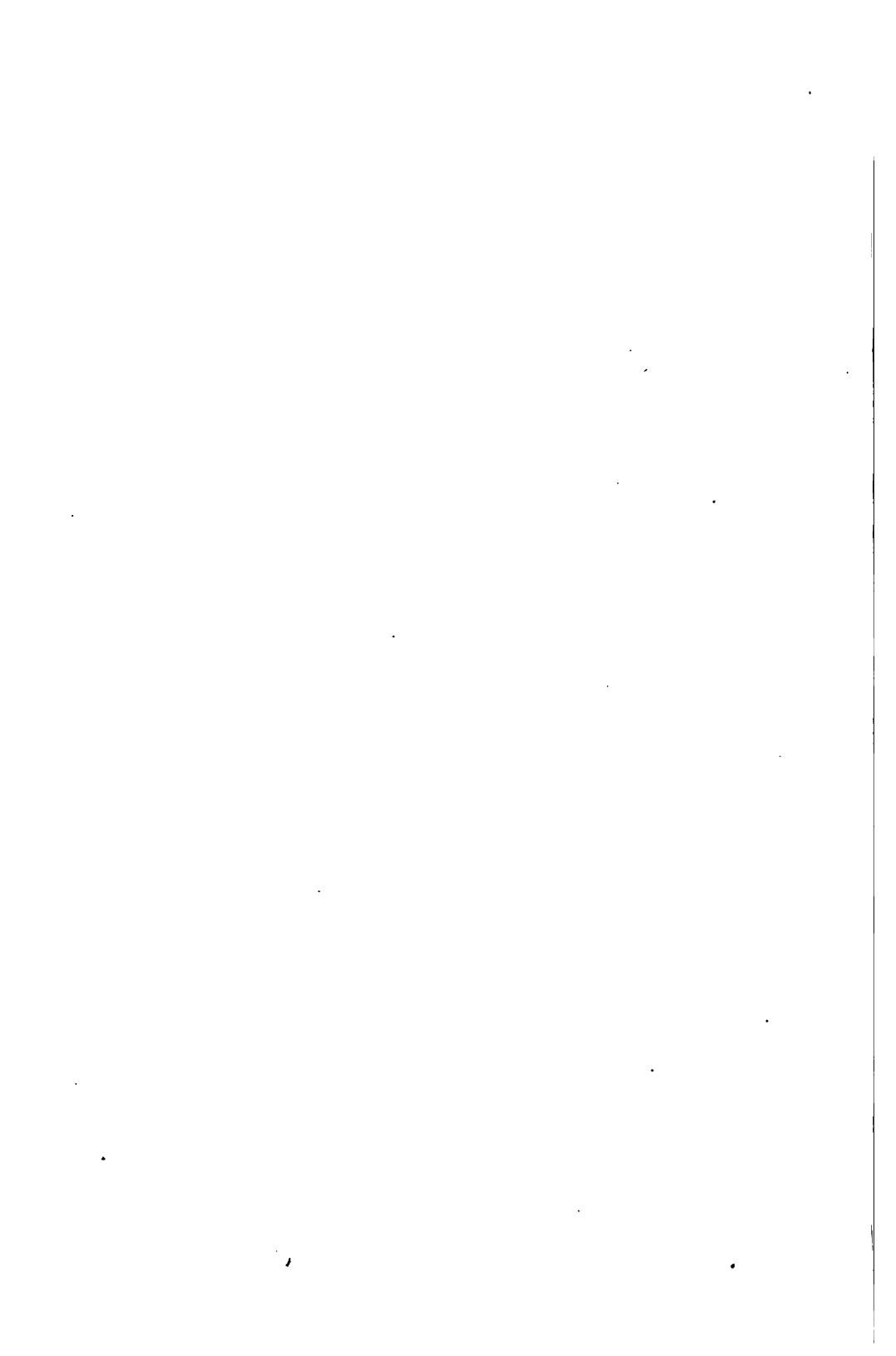
M. Zémiche fait observer que ce mouvement produit l'élévation graduelle des côtes d'Italie, mais l'affaissement de celles d'Afrique, ce qui ne s'accorderait pas avec l'élévation du sol de l'Egypte.

Mais, M. Gilly remarque que le mouvement géologique d'affaissement, peut très-bien être compensé par une cause locale, qui élève le sol, comme les alluvions du Nil en Egypte, et à Alexandrie les débris successifs d'une grande ville.

L'ordre du jour appelant les diverses candidatures proposées, l'Institut nomme des rapporteurs, savoir :

- M. Zémiche, pour la candidature de M. Schœuffele ;
- M. Gaillardot, pour celle de M. Caruelli ;
- M. Pereyra, pour celle de M. Panciera ;
- M. Dobignie, pour celle de M. Bernard.





SÉANCE DU 13 NOVEMBRE 1868.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

Le Procès-Verbal de la Séance précédente est lu et approuvé.

Lecture est donnée de la seconde partie du mémoire de S. E. Mahmoud-Bey sur l'ancienne Alexandrie.

L'auteur s'occupe dans ce chapitre, de ce qui concerne l'intérieur de la ville.

Il indique en premier lieu, l'état des canaux qui alimentaient les citernes.

Cinq de ces canaux existent encore, et il résulte de leur état actuel, que le réseau de la canalisation suivait celui des rues.

Trois d'entr'eux réunissaient leurs eaux pour traverser la grande place actuelle et se diriger vers l'île de Pharos, en formant un angle de 45 degrés du Nord à l'Ouest; c'est probablement là l'ancien canal qui suivait l'heptastade pour porter l'eau douce jusque dans l'île.

Ces divers canaux alimentaient directement ou indirectement les nombreuses citernes d'Alexandrie. Il en reste encore 700, parmi lesquelles beaucoup sont à deux étages de colonnes. C'est là du reste une des particularités les mieux connues de la ville, et l'auteur renvoie sur ce

sujet, à la description donnée par les savants de l'expédition française.

Le mémoire passe ensuite à l'étude de l'île de Pharos, du phare, et de l'heptastade.

L'île de Pharos, dont Homère fait déjà mention dans l'Odyssée, était avant Alexandre complètement isolée, et s'étendait depuis le phare actuel, à l'Ouest, parallèlement à la côte, sur une espace de 2600 mètres ; à l'extrémité Est, sur un rocher rattaché à l'île par une digue ancienne, se trouvait le phare antique, remplacé actuellement par une forteresse (le fort Kaïd-Bey). La distance du phare actuel au milieu de la forteresse est de 3,060 mètres.

Quant à la tour de l'ancien phare, les passages de Strabon et des commentaires de César cités dans le mémoire, ne permettent pas de douter qu'elle ne fût à l'emplacement occupé aujourd'hui par le fort Kaïd-Bey.

L'auteur s'occupe ensuite de fixer, à l'aide des auteurs anciens et de Makrisi, la hauteur de cette tour que l'antiquité regardait comme une des merveilles du monde.

Mais surtout il détermine d'une manière qui peut être considérée comme définitive la position de l'heptastade.

La direction des canaux dont nous avons déjà parlé, et dont le point d'arrivée dans l'île de Pharos a été retrouvé également par la découverte de deux puisards, situés dans les bains de Safer-Pacha, sont la première preuve matérielle invoquée par Mahmoud-Bey.

Il est reconnu, en effet, que c'est par l'heptastade que les eaux douces étaient conduites dans l'île.

Mais en outre, tout le long de la direction indiquée par cette première découverte, le terrain présente un relief qui ne peut provenir que de l'ancienne digue.

Et enfin, on obtient ainsi une longueur de 1235 mètres qui correspond bien à celle que l'on trouve dans les auteurs anciens.

Le grand port que l'auteur étudie ensuite est décrit par Strabon, dont la description se trouve confirmée par l'état actuel.

Mahmoud-Bey a en effet retrouvé sous les eaux les traces de la digue qui rétrécissait l'entrée du port, et du rocher qui la séparait en deux ; de l'enceinte qui fermait le port Royal ; de l'île d'Antirrhodus, du timonium et de la Chaussée d'Antoine ; et enfin de constructions qui semblent avoir appartenu au Césarion,

Mais tout se trouve dans l'état actuel réduit à 4 mètres environ au-dessous du niveau de l'eau, ce qui s'explique par l'action incessante de la mer sur toutes ces parties depuis qu'elles ont été abandonnées.

Nous passons maintenant aux édifices construits sur terre ferme.

Et d'abord, les palais sont évidemment d'après Strabon et César renfermés dans l'espace compris entre le cap Lochias et les obélisques appelés aujourd'hui aiguilles de Cléopâtre et qui dépendaient du Césarium : c'est dans cet espace que se trouvait également le temple de Neptune.

Après le Césarium se trouvaient l'emporium ou marché, et les apostases ou arsenaux qui nous conduisent jusqu'à l'heptastade.

A l'entrée de l'heptastade, comme il résulte du récit d'Hirtius, se trouvait une grande place.

Et de l'autre côté de l'heptastade, on avait les deux ports d'Eunoste et de Kibotos; Mahmoud-Bey, d'après un passage de Strabon, les considère tous deux comme contigus à l'heptastade.

Du palais dont nous avons déjà déterminé la position, dépendaient le sôma et le muséum.

Quant au sôma, qui était le lieu de la sépulture d'Alexandre, Mahmoud-Bey en détermine l'emplacement sur la colline de Com-el-Demas au pied de celle de Com-el-Dick.

L'emplacement convient, en effet, aux indications de Strabon et de Tatinus; mais en outre, cet endroit, qui a toujours été depuis lors un lieu de sépulture, contiendrait d'après la tradition du pays le tombeau du prophète Daniel, ce qui ne peut s'expliquer que par le souvenir d'une mémoire illustre, dont le nom aura été changé par l'imagination populaire. Et enfin le mot de Demas qui signifie tombeau correspond bien au mot grec de sóma.

Quand au musée, qui contenait la bibliothèque, l'incendie qui l'atteignit quand César brûla les navires dont il s'empara dans l'arsenal, montre qu'il était assez rapproché de ce dernier endroit, ce qui permet de déterminer sa position à l'endroit où est actuellement le jardin du Consulat de Prusse.

En dehors des palais, le principal monument dont s'occupe le mémoire, est le Sérapéum; Mahmoud-Bey le place à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la colonne dite de Pompée, qui d'après lui en faisait partie.

Le grand nombre de statues d'animaux sacrés et de fûts de colonnes trouvés dans cet emplacement est une première preuve.

Mais en outre, des fondations de murs trouvées notamment à l'Est et au Nord, permettent de déterminer un espace carré de 180 mètres de côté environ, qui ne peut être autre que le Sérapéum.

L'élévation artificielle de la colline où est la colonne de Pompée correspond bien d'ailleurs aux cent degrés que Justin donne à cet édifice, et enfin, les auteurs arabes disent formellement que la colonne de Pompée, qu'ils appellent colonne des piliers, portait avec une centaine d'autres colonnes la maison de la sagesse et la bibliothèque brûlée par Amrou; ce qui désigne d'une manière évidente la bibliothèque du Sérapéum.

L'emplacement du Gymnase est également déterminé par les fouilles faites sur la rue Canopique.

Le panéum n'a laissé aucune trace, mais Mahmoud-Bey pense qu'il devait être au haut de la colline de Com-el-Dick, puisque c'est là le point le plus élevé de la ville.

L'hippodrome, d'après Strabon, se trouvait à l'extrémité de la rue Canopique, ce qui ne laisse aucune incertitude.

Enfin, le chapitre se termine par l'indication des cinq quartiers de l'ancienne ville dont Mahmoud-Bey détermine la position par rapport à l'état actuel de la ville.

Après la lecture de ce mémoire, écouté avec le plus vif intérêt, M. Gaillardot rappelle que Léon l'Africain dit avoir vu une mosquée appelée mosquée du Sultan Skander et pense qu'il pourrait y avoir là quelque indication de nature à éclaircir plus complètement la position du sôma.

M. Pereyra indique une question intéressante qui s'élève à l'occasion de l'ancienne ville d'Alexandrie et qui concerne l'existence d'un temple israélite en Egypte, dans une ville appelée par les juifs Naamon. Divers auteurs du V^me siècle considèrent Naamon comme étant Alexandrie même, et désignent l'emplacement de la ville où aurait été ce temple, très-respecté par l'antiquité juive, puisque le talmud pose la question de savoir si on pouvait y offrir des sacrifices comme à Jérusalem.

M. Pereyra pense d'ailleurs que ce temple était plutôt à Héliopolis qu'à Alexandrie, mais c'est une question digne d'examen.

M. Colucci-Bey, invite l'Institut à s'en occuper, les études qui concernent l'antiquité Egyptienne devant le préoccuper d'une manière toute spéciale.

M. Gaillardot lit le rapport suivant sur la candidature de M. Caruelli.

Messieurs,

M. le professeur Caruelli, directeur du jardin botanique de la ville de Florence, que j'ai l'honneur de vous

présenter en vous priant de l'admettre comme membre correspondant de l'Institut Egyptier, est un des savants qui se sont le plus distingués par l'étude des diverses branches dont l'ensemble constitue la botanique. Il a élucidé un bon nombre de questions relatives à l'organographie et à la physiologie végétale; et dans les recueils périodiques, dans les bulletins, et dans les mémoires de plusieurs sociétés savantes on rencontre fréquemment le résultat des recherches qu'il a entreprises.

Il vous a présenté plusieurs de ces travaux dont voici l'énumération :

1° Un mémoire sur la pulpe qui enveloppe les graines de certains fruits charnus.

2° Observations organiques sur la fleur femelle des *Carex*.

3° Sur la signification morphologique des épines du *Xanthium spinosum*.

4° Sur les gemmules des anémones.

5° Sur les granules particuliers du suc laiteux du figuier.

6° Nota per servire alla storia dei collema.

7° Ricerche sulla cagione per cui i fiori di alcune piante si aprono di sera.

Il serait trop long de vous exposer ici les idées de M. Caruell sur les divers sujets que je viens de vous énumérer : je me bornerai à vous dire que ces idées sont le fruit d'observations longues et consciencieuses, toujours fort délicates et fort difficiles, au moyen desquelles M. Caruell a pu combattre et rectifier les opinions des autres sur plusieurs points importants de Physiologie végétale et les remplacer par des explications beaucoup plus satisfaisantes.

Il n'y a pas bien longtemps encore que la botanique consistait surtout dans l'énumération, dans la classification des plantes peu nombreuses que l'on connaissait; on se bornait à récolter et à décrire telles espèces, tandis que

l'étude des localités n'était que très-secondaire. La science était encore à faire, et les rapports organographiques des espèces, des genres et des familles, préoccupaient presque exclusivement les savants : il s'agissait de fixer la nomenclature et de remplacer le système que Linnée lui-même, son auteur, avait déclaré n'être qu'un moyen artificiel de classification, par une méthode naturelle, fondée non plus sur l'observation d'une seule série d'organes, les organes sexuels, mais sur l'ensemble des caractères fournis par toutes les parties de la plante.

La découverte des familles naturelles par de Jussieu donna une nouvelle impulsion à la science. Les voyages devenant plus faciles et par conséquent plus fréquents, le nombre des botanistes qui allèrent explorer les pays éloignés et inconnus devint plus grand ; de nombreuses espèces furent découvertes et on put formuler, au commencement du XIX^{me} siècle, ce que l'on avait déjà pressenti depuis longtemps, c'est que la distribution des plantes à la surface du globe, comme celle des animaux, est soumise à des lois résultant de l'ensemble des circonstances météorologiques et géologiques, qui constituent le climat d'une contrée ; De Humbolt et De Candolle, créèrent la géographie Botanique.

Des Flores des régions bien connues furent publiées, non plus seulement comme autrefois au point de vue de l'énumération des espèces qui croissent dans ces régions, mais avec l'étude comparative de la végétation sur les divers terrains qui forment ce sol, aux diverses altitudes et dans les diverses circonstances habituelles ou accidentelles. On s'occupa ensuite à comparer les flores des diverses régions.

La Géographie botanique est encore dans l'enfance, mais elle a déjà marché rapidement et une foule d'observateurs consciencieux travaillent aujourd'hui à réunir les matériaux qui, plus tard, devront servir de base aux conclusions

définitives de la science, à la démonstration des lois qui président à la distribution géographique des plantes et à leur marche d'une région vers une autre.

M. Caruell est un de ces observateurs, un de ces travailleurs infatigables : de 1860 à 1864, il publia un *Prodrome de la Flore de Toscane* où il décrit la végétation de cette partie de l'Italie centrale comprise entre la mer Tyrrhénienne et les Apennins, du golfe de la Spezzia jusqu'aux lacs (Trasimène, Bolsena, etc.) qui, placés en ligne entre l'Appenin et la mer, séparent la Toscane des Etats Romains. Un supplément publié en 1866 et un mémoire sur les changements survenus dans cette Flore depuis les trois derniers siècles forment des appendices au *Prodrome*.

Enfin le premier travail que M. Caruell publia en 1858 n'est pas moins intéressant que ceux desquels j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Pendant l'antiquité et pendant le moyen-âge, on se bornait à étudier les plantes usuelles, celles desquelles on pouvait retirer quelque utilité soit comme aliment, soit comme médicament, soit comme moyen industriel; les auteurs qui écrivaient sur la botanique joignaient à leurs ouvrages des planches et des gravures, en général fort mauvaises ; l'idée des herbiers n'était encore venue à personne; et cependant c'était une chose bien facile et bien simple, une chose toute naturelle que la dessication et la conservation des plantes. Un certain Gréault, chirurgien à Lyon, fut le premier qui forma un herbier, en 1558, et cinq ans plus tard, en 1563, André Césalpin créa le second, pour obéir aux ordres et aux conseils de Come I^{er} grand duc d'Etrurie. André Césalpin eut la gloire d'avoir soupçonné, un des premiers, la circulation du sang : il fut aussi un des fondateurs de la science botanique et ce fut lui qui inventa la première méthode de classification des plantes, basée sur la forme de la fleur, sur celle du fruit et sur le nombre des graines :

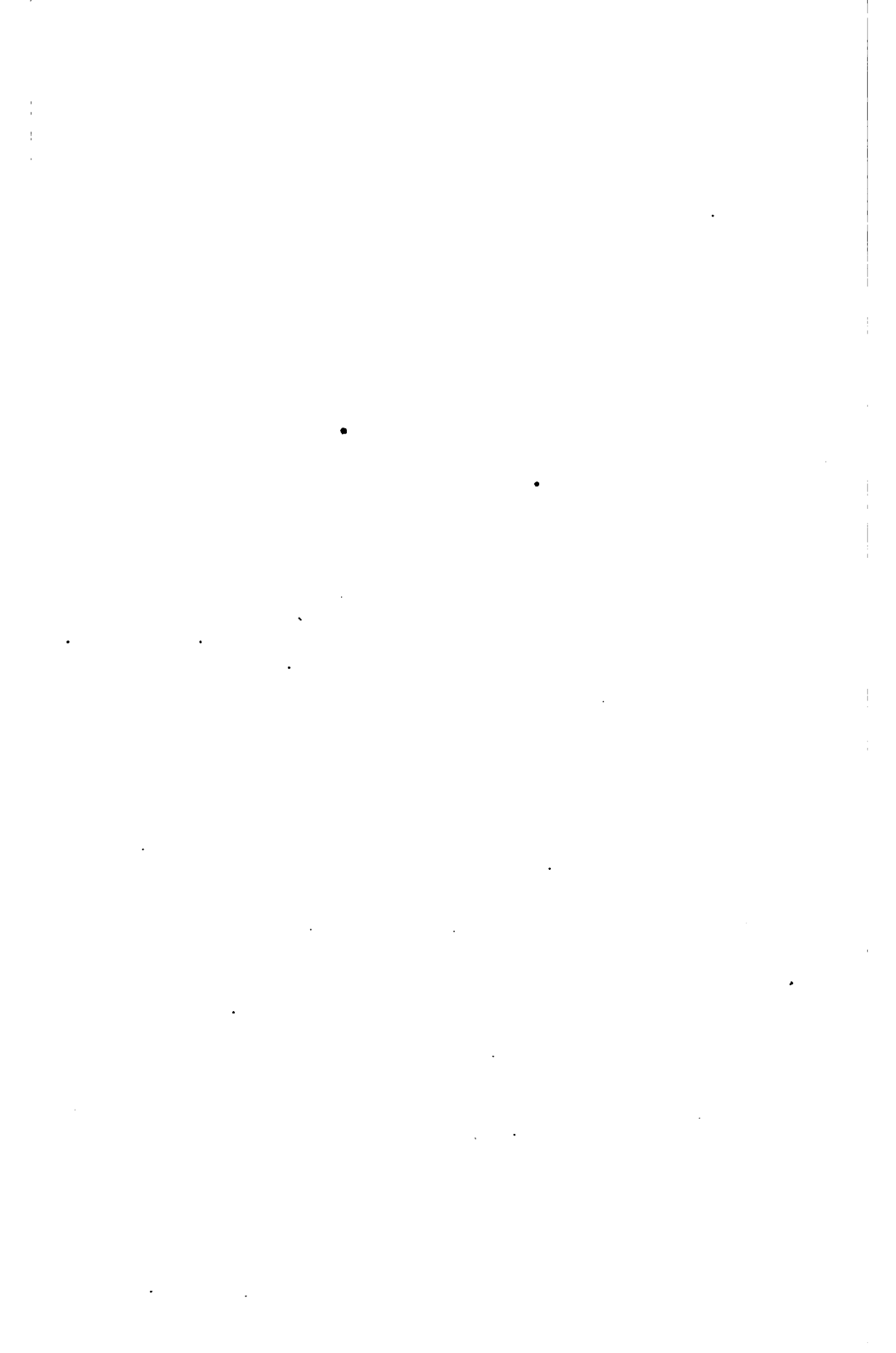
en 1583, il publia un traité « *de plantis* » où ses théories sont expliquées. L'herbier appelé *hortus siccus* servant pour ainsi dire de pièce à l'appui de son travail avait été formé en 1563 et contenait 767 espèces de l'Italie Centrale. Il se trouve aujourd'hui au musée de Florence et sous le titre de « *Illustratio in hortum siccum Andreæ Cæsalpini*. » M. Caruell a publié une étude fort intéressante dans laquelle, après avoir donné l'histoire de cette précieuse collection, il en a dressé le catalogue, indiquant les noms de Césalpin, ceux que portent aujourd'hui les plantes et les observations qu'elles lui ont suggérées.

On comprend combien de pareils travaux sont importants pour l'histoire de la science.

Je crois donc Messieurs que les titres de M. Caruell que je viens de vous présenter, sont suffisants pour motiver son admission parmi nous.

Après la lecture de ce rapport, M. Caruell est nommé, à l'unanimité, membre correspondant de l'Institut Egyptien.





SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1868.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Vice-Président.

L'assemblée procède, au scrutin secret, à l'élection du bureau.

Sont nommés :

Président, S. E. Colucci-Bey ;

Vice-Présidents, MM. Gaillardot et Mahmoud-Bey ;

Secrétaire, M. A. Gilly ;

Archiviste, M. Pereyra ;

Trésorier, M. le Dr Abbate ;

Bibliothécaire, M. le Dr Paolo Colucci.

Sur la proposition de M. Colucci-Bey, l'assemblée proclame à l'unanimité, S. E. Mariette-Bey, président honoraire.

L'Institut nomme ensuite MM. Sauvaire, Gatteschi et Zémiche, pour former, avec le secrétaire de l'Institut, un comité de rédaction, chargé de la publication du bulletin et des mémoires.



SÉANCE DU 29 JANVIER 1869.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Lecture est donnée des procès-verbaux des 13 et 20 Novembre derniers, qui sont approuvés.

L'Institut prend communication d'une lettre de M. Samaritani annonçant qu'il a découvert l'existence de la cochenille en Egypte.

M. Colucci-Bey fait ressortir l'importance de cette découverte, la cochenille n'étant indigène que dans un petit nombre de contrées.

M. Gaillardot exprime le désir d'avoir des communications plus complètes sur le résultat annoncé par M. Samaritani et sur les lieux où il a trouvé la cochenille.

M. Colucci-Bey répond que M. Samaritani, qui a déjà présenté à S. A. les échantillons recueillis par lui et qui ont été photographiés, se propose de faire sur ce sujet un travail étendu et qui sera présenté à l'Institut.

Il rappelle du reste que Mangin, dans son histoire d'Egypte, a déjà fait mention de la cochenille Egyptienne, et qu'il serait bon de comparer ce qu'il en dit à la découverte nouvelle de M. Samaritani.

M. P. Colucci fait observer de même que sous Méhémet-Ali on avait essayé d'introduire la cochenille en Egypte,

et que celle qui a été retrouvée par M. Samaritani pourrait provenir de cet essai.

L'Institut est d'avis de témoigner à M. Samaritani l'importance qu'il attache à sa découverte et le désir qu'il a de voir cette question élucidée par un mémoire et des études complètes.

Cette proposition est appuyée par M. Abbate.

Lecture est donnée d'une lettre de M. le Colonel Mircher proposant comme membre résident M. Vidal, directeur de l'Ecole de droit administratif au Caire, dont il envoie en même temps divers ouvrages ; M. Vidal est nommé à l'unanimité.

M. Dobignie lit son rapport sur la candidature de M. Bernard, et sur ses conclusions, ce dernier est admis comme membre résident.

M. Zémiche lit de même son rapport sur la candidature de M. Schœffele qui, sur son avis, est nommé membre correspondant.

Sur la proposition de M. Gatteschi, M. Pietri, Consul-Juge au Consulat Général de France et M. Cavalli, Consul-Juge au Consulat Général d'Italie sont nommés à l'unanimité membres résidents.

M. Panciera, sur la proposition de M. Pereyra, est nommé en la même qualité.



SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1869.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

M. Colucci-Bey rappelle la communication faite à l'Institut par M. Samaritani sur la découverte de la cochenille en Egypte ; et fait ressortir tous les avantages qu'aurait cette découverte pour la sériciculture que S. A. veut introduire dans le pays ; M. Dobignie propose de nommer une commission pour étudier, dès à présent, cette question ; mais sur l'avis de plusieurs membres, l'Institut décide d'attendre les communications plus étendues promises par M. Samaritani.

Le mémoire de S. E. Mahmoud-Bey sur l'antique Alexandrie est continué, et lecture est donnée du 3^me chapitre.

L'auteur s'occupe en premier lieu des faubourgs et environs d'Alexandrie, et décrit successivement Nécropolis, Chersonesus, Nicopolis et Eleusis.

Nécropolis, c'est-à-dire la ville des tombeaux, dont les catacombes sont très-connues par les fouilles qu'on y pratique tous les jours, s'étendait jusqu'au Mex, inclusivement, et se terminait à un canal pratiqué entre le lac et le Mex, canal remplacé par un fossé de fortifications.

Le nom de Ghabbari, donné à l'emplacement compris depuis la ville jusqu'au Mex, et qui dérive du verbe arabe

Ghabar, enterrer, répond bien à l'ancienne dénomination de Nécropolis ; de même, le nom de Meks qui signifie occi-
troy, et le nom de Bab-el-Arab, conservé à un emplacement
voisin, indiquent bien que c'était là l'extrémité occidentale
par laquelle, suivant la tradition, les arabes conquérants
sont entrés dans la ville en laissant leur nom à la porte
qu'ils franchirent la première.

La longueur totale de la ville et du faubourg est de 40
kilomètres, ce qui correspond aux nombres donnés par
Pline.

Chersonésus est le cap du Marabout ou de l'adjami, si-
tué à 11500 mètres par terre des murs de la ville, suivant
le tracé déterminé par le mémoire, ce qui correspond aux
70 stades indiqués par Strabon, et confirme ainsi à la fois
le tracé adopté et la longueur de 163 mètres assignée au
stade grec dans cette étude.

Nicopolis était un faubourg situé, suivant Pline, à 20
stades ou 3300 mètres de la ville ; et suivant Strabon à 30
stades, ou 4950 mètres ; ces distances correspondent à
l'emplacement actuel de Ramleh ; c'est là qu'Octave battit
les troupes d'Antoine, et les hauteurs de Ramleh étaient
bien propres en effet à fournir une position stratégique.

La Juliopolis de Pline, qu'il place à 2 milles romains ou
3000 mètres environ de la ville se confond probablement
avec Nicopolis.

Eleusis était un faubourg complètement isolé de la
ville, et qui se trouvait sur l'ancien canal.

L'emplacement désigné par Strabon doit correspondre
au jardin Pastré, où se trouve actuellement la promenade
publique ; car c'est le seul lieu entre la ville et l'embran-
chement du canal indiqué par Strabon, qui conserve des
vestiges de canaux et de fondations antiques.

La grande vallée qui se trouve comprise entre Eleusis,
Ramleh, et la ville, est aujourd'hui en partie occupée par

un petit lac, qui a pu, à l'origine, dépendre du Maréotis, mais qui n'existait certainement pas à l'époque de la grandeur d'Alexandrie.

On trouve encore, en effet, dans le marais même, les ruines d'un grand temple et de deux statues colossales qu'on reconnaît pour celles d'Antoine et de Cléopâtre, ce qui fait supposer que le terrain était sec et salubre.

Cette vallée, encore appelée la hadara, ou lieu de réunion, était probablement l'endroit où se donnaient les jeux, quinquennaux suivant Strabon, annuels suivant les historiens Arabes, et qui, d'après ces derniers, ne réunissaient pas moins d'un million de personnes.

L'auteur s'arrête à ce point, pour examiner quelle pouvait être la population d'Alexandrie et des faubourgs de Nicopolis, Nécropolis et Eleusis.

Il prend pour base la superficie qui est de 25 kilomètres carrés et en la comparant à celle de Paris dont elle est le quart, il conclut que la population devait aussi être le quart de la population parisienne et s'élever de 450 à 500,000 âmes ;

Diodore de Sicile donne 300,000 hommes libres, ce qui suppose une population esclave d'au moins 150 à 200,000 âmes, et revient à notre chiffre.

La population actuelle, pour la ville et les environs, s'élève à peu près à 250,000 âmes, et l'auteur rappelle à ce sujet qu'elle était à peine de 8,000 âmes avant Méhémet-Ali, et qu'à la fin de son règne elle était déjà de 100,000.

Le mémoire passe ensuite à l'examen du cours du canal et des principales localités qui s'y rattachent.

Il établit que le canal actuel creusé par Méhémet-Ali en 1820, l'a été à peu près sur l'emplacement de l'ancien canal, ce qui se reconnaît à l'élévation du terrain sur tout le parcours, élévation qui provient justement des anciens déblais et des ruines des habitations.

Le point d'arrivée du canal dans la mer était cependant à environ 500 mètres plus à l'Est que l'embouchure du canal actuel.

Les points reconnus sur le parcours du canal démontrent qu'au-delà, et du côté du lac, se trouvaient encore de nombreuses habitations à 3 kilomètres environ au-delà d'E-leusis. Au pied des collines de Nicolopolis, le canal se divisait en deux branches, l'une allant à Canope, l'autre allant rejoindre la branche canopique du Nil à Schedia, à 27 kilomètres environ des murs extérieurs d'Alexandrie, en suivant les sinuosités du Canal actuel.

C'est cette branche qui correspond au canal actuel. Schedia, d'après les distances données par Strabon, correspondrait au nouveau village d'Al Nachouah, près du Carioun, qui représente l'ancienne Chereu, comme on peut s'en convaincre par Makrisi, et c'est entre ces deux villes que l'ancien canal allait rejoindre la branche canopique du Nil, aujourd'hui représentée par le Canal Etkaouieh ;

Quant à l'embranchement du canal qui se dirigeait sur Canope, l'existence en est attestée par Strabon, mais il n'est pas mentionné dans les auteurs arabes, et on ne retrouve plus aujourd'hui sur son parcours que les restes d'un énorme aqueduc qui probablement aura remplacé le canal à une époque déjà très-ancienne.

L'examen du passage de Strabon amène l'auteur à rectifier l'opinion des savants de l'expédition française sur l'emplacement de Canope qu'ils mettent, d'accord avec d'autres plus modernes, sur la côte, à 4 kilomètres à l'Ouest du cap d'Aboukir.

Cet emplacement, qui n'est qu'à 16 kilomètres environ d'Alexandrie, ne correspond pas aux 120 stades indiqués par Strabon et par les autres auteurs anciens. Strabon d'ailleurs, en énumérant les villes situées sur la côte entre Alexandrie et le cap Zephyrium, qui correspond à

Aboukir, ne nomme pas Canope. Il faut donc placer cette ville au-delà d'Aboukir à 6 kilomètres plus loin environ, vers le milieu de la digue, sur une grande colline rongée par les flots, qui recouvriraient ainsi aujourd'hui une grande partie de l'ancienne ville.

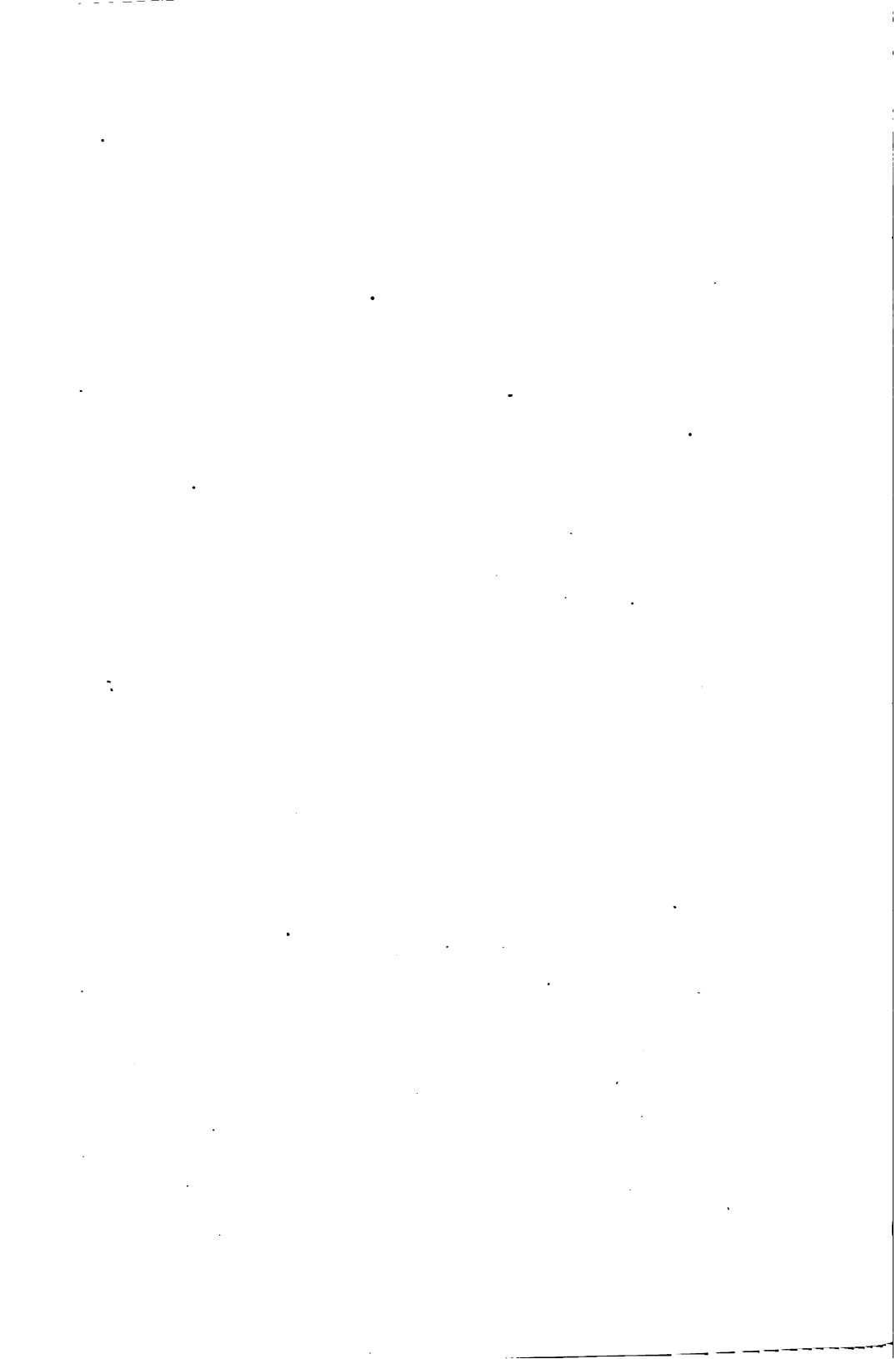
Canope, d'ailleurs, a dû être abandonnée de très-bonne heure, car aucun écrivain arabe n'en fait mention.

Quant à l'emplacement dont parle l'opinion générale, il répond probablement au temple de Vénus Arsinoë, que Strabon place au Zéphyrion ;

A l'autre extrémité de la digue, se trouve une autre colline nommée Kom-el-Ahmar qui représente probablement l'ancienne Héracléum où Strabon place un temple d'Hercule. C'est au pied de cette colline que serait l'ancienne embouchure de la branche canopienne, dont les sondages de M. Larousse en 1859 ont d'ailleurs fait reconnaître les traces dans la rade même, et qui formait des atterrissements prolongés jusqu'à 6 kil. environ de la côte actuelle, de manière à faire avec le cap d'Aboukir une sorte de port pour Canope.

La fin du mémoire est renvoyée à la prochaine séance.





SÉANCE DU 9 AVRIL 1869.

Présidence de M. Gaillardot, Vice-Président.

Lecture est donnée des Procès-Verbaux du 29 janvier et du 5 février derniers.

L'Institut prend connaissance des divers ouvrages qui lui sont envoyés, et qui comprennent les œuvres de M. Poujade ; *Chrétiens et Turcs*, et *la Syrie et le Liban*, deux opuscules envoyées par M. le Dr Chonneau-Dubuisson, sur le rachitisme et sur les affections gastro-intestinales, et diverses publications périodiques ; le journal de *l'Isthme de Suez*, *l'Egypte*, *l'Arvenire*, le *Nil*, la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, les *Annales du commerce extérieur de France*, le *Bolletino Consolare* d'Italie et divers numéros de la *Revue des Deux Mondes*.

La correspondance est mise sur le bureau et se compose de divers accusés de réception de diplômes, d'une lettre de l'académie de Bruxelles et d'une lettre de M. le Dr Chonneau-Dubuisson, envoyant les opuscules déjà cités.

Lecture est donnée d'une notice plus étendue de M. Samaritani, sur la découverte de la Cochenille. En voici le texte :

Come fu scoperta la Cocciniglia d'Egitto.

Dopo le prime piove nel Basso-Egitto a Samanud provincia di Garbia, il sottoscritto facendo escursioni bo-

tano-fenologiche, notò che nelle rotonde rugosità che contornano alcune escrescenze che gli Arabi dicono *el-Biz* dei *Sant* (*Acacia vera nilotica* Wild ; *Mimosa nilotica* Linn ; *Gommier rouge*. Adans), si rendeva manifesta l'apparenza biancastra di una specie di finissima tela di ragno a globetti ; fenomeno, che si ripeteva ancora lungo gli angoli rientranti delle piaghe dei sant istessi, ove rivelavasi una leggiera efflorescenza gommosa e la nuova cortaccia tenera tenera.

Prese ad esplorare i globetti e non esitò a scorger in essi una maniera di sacchetti e distraendoli (non altrimenti che se fossero piccoli bozzoli, di cui si prendesse per parti opposte il loro involuppo fioccoso o bava), la materia che li formava si allungava in bianchi et sottilissimi filamenti elastico-vischiosetti quasi opachi, mentre poi si sprigionava da questi un tal qual fumo originato dal sollevarsi di minutissimi candidi pulviscoli.

Allora, col favor d'una lente, distinse questa foggia di sacchetti gremiti di ovicini rossigni, che erano gli ovicini della Cocciniglia, laquale, color di sangue secco agrumato, si trovava corrugata e ricurvata ad un'estremità de' sacchetti.

Di siffatte generatrici ne misurò che avevan 3 à 4 $\frac{1}{2}$ millimetri per lungo, e relativamente 2 $\frac{1}{2}$ à 3 millimetri di largo ; mentre gli ovicini misuravan $\frac{1}{2}$ millimetro scarso in lungo ed $\frac{1}{4}$ di millimetro in largo ; e di questi ne contò da circa 200 fin a ben oltre 600 per sacchettino.

Costatò che, se ne' sacchetti, misti agli ovicini, vi aveva qualche volta de' piccoli nati, non mancavan mai, e di varj stadj, fra quelle scabrosità della scorza della pianta, che erano velate dalla descritta materia fioccosa biancastra ed attorno alla quale s'aggravano affaccendate piccole formiche.

Ravisò il color de' piccoli insetti esser d'un rosso lan-

guido, e gli anelli trasversali di cui si compongono resi più marcati da una sembianza di cospersione di bianchissimo polline.

Da ultimo verificò simile stato promiscuo di ovificazione, nascita e sviluppo di quest' insetti durare dal 25 Novembre 1868 epoca della scoperta, al di d'oggi 18 Gennaio 1869, giorno in cui palesò tal fatto riscontrato sugli alberi del Territorio tra Mansurah, Tantah e Masr-el-Attieh a S. A. il Khedive d'Egitto nell' occasione dell' anniversario della sua assunzione al Regno.

M. Gaillardot lit la note suivante sur la découverte de M. Samaritani.

Messieurs,

M. le C^{te} Samaritani vous a adressé une note par laquelle il vous annonce qu'il a découvert la Cochenille en Egypte.

C'est au fond des aufractuosités et des crevasses du tronc de l'*acacia nilotica*, l'un des arbres les plus communs de l'Egypte qu'il remarqua, dans plusieurs localités de la Basse-Egypte et des environs du Caire, une toile blanchâtre très-fine, recouvrant des globules qui n'étaient autre chose que de petites coques, de petits sacs remplis d'œufs de Cochenille ; à une des extrémités de ce petit sac se trouvait desséché l'insecte qui avait pondu ces œufs.

Malheureusement, M. Samaritani ne nous donne aucun détail sur cet insecte et le peu qu'il nous en dit est loin de suffire pour nous apprendre à quel genre et à quelle espèce il appartient. En effet, les cochenilles appartiennent à l'ordre des *hemiptères*, deuxième section, *homoptères*, septième famille, *cocciniens* ou *gallinsectes* de Latreille ; et cette famille des *cocciniens* comprend plusieurs genres, qui fournissent une couleur rouge plus ou moins intense, plus ou moins fine, et qui tous présentent pour leur reproduction les mêmes circonstances que celles que M.

Samaritani nous a signalées dans sa note. Ces genres sont les suivants :

Le genre *Porphyrophora* dont l'une des espèces, le *P. Polonica*, *Coccus Polonicus* de Linnée, qui vit sur la racine du *Scleranthus Perennis*, était autrefois l'objet d'une des principales industries de la Pologne ; la couleur qu'il produit est plus obscure que celle de la cochenille ; aussi aujourd'hui ne l'emploie-t-on dans le Nord de l'Europe, que pour teindre les étoffes de qualités inférieures. Le *Porphyrophora Armeniaca*, qui vit en Arménie sur les racines de quelques petites graminées, donne aussi une couleur rouge, inférieure cependant à la précédente.

Aux environs de Saïda, l'ancienne Sidon, j'ai trouvé autrefois une espèce de *Porphyrophora* assez commune dans les racines de plusieurs espèces de plantes, et ici se présente une question assez importante à étudier. On sait aujourd'hui que les Phéniciens, pour la confection de leurs teintures si renommées dans l'antiquité sous le nom de *Pourpre* (*Purpura*, ΠΟΡΦΥΡΑ) ne se servaient point uniquement des *murex* et des autres mollusques de la même famille. Les côtes de la Phénicie produisent encore aujourd'hui plusieurs substances, la graine de diverses plantes *Dycotylédonées*, du *Phytolacca* entr'autres, plusieurs *fucus*, l'*Aplysie*, la *Yanthine*, parmi les mollusques, qui donnent des couleurs rouges et servaient autrefois à fabriquer les teintures. Le *Porphyrophora*, qui vit dans cette région, était-il connu des anciens et l'utilisaient-ils ? J'espère plus tard pouvoir répondre à cette question.

Dans le genre *Lecanium*, *Kermès* de Geoffroy, on remarque aussi plusieurs espèces qui peuvent fournir des matières colorantes : la principale est le *Lecanium Ilcis*, croissant sur le chêne vert (*quercus coccifera*) dans tout le midi de l'Europe. Avant la découverte de la cochenille du Nopal, cet insecte formait une branche importante de com-

merce sous le nom de kermès ou graine d'écarlate Aujourd'hui elle ne sert plus que dans quelques parties du Levant pour les teintures à bon marché.

Toutes les espèces du genre *Coccus* fournissent une matière colorante, mais la plus belle et la plus estimée est celle que donne le *Coccus cacti*, qui croît sur l'*Opuntia coccinifera*, la cochenille du commerce, qui est trop connue pour que j'en parle ici.

Auquel de ces genres appartient l'insecte découvert par M. Samaritani ? Serait-ce le *coccus cacti*, soit spontané, soit échappé des anciennes cultures de cochenille essayées en Egypte ? Cela n'est guère probable, car l'éducation de cette espèce sur les feuilles relativement molles et lisses de l'*Opuntia* nécessite tant de précautions et tant de soins, qu'on comprendrait difficilement que l'insecte soit allé s'acclimater sur des écorces aussi rugueuses, aussi dures et aussi sèches que celles du *Sant*.

Les *Porphyrophora* vivent sous terre, sur les racines de petites plantes herbacées, et en considérant l'habitat de l'insecte découvert par M. Samaritani, il est probable qu'il s'agit ici du *Lecanium Ilicis* ou peut-être d'une espèce nouvelle.

Quoi qu'il en soit, et en supposant même que l'insecte découvert ne soit pas la véritable cochenille, on ne peut refuser une certaine importance à cette découverte, qui révèle à l'Egypte un de ses produits naturels et qui lui donne sans peine et sans dépense une matière propre à teindre les étoffes à bon marché, les cuirs, etc., et peut-être à devenir l'objet d'un commerce assez lucratif avec les régions du haut Nil.

En parcourant les divers ouvrages qui ont été écrits sur les productions de l'Egypte, je ne vois citer nulle part l'existence d'aucun insecte fournissant une matière colorante, et S. E. Figari-Bey, dans son excellent livre, se

borne (Page 41, 2^{me} vol.) à signaler les tentatives infructueuses qui ont été faites pour l'introduction de la cochenille dans la vallée du Nil. D'après lui, la difficulté ne consiste pas dans l'acclimatation de l'insecte, mais dans celle du *cactus coccinifer* qui n'y vit que difficilement.

Je crois, comme S. E. Figari-Bey, que des essais dirigés d'une manière intelligente et raisonnée ne pourraient manquer d'avoir de bons résultats.

L'opuntia dans les sables ferrugineux de Beyrouth, croit admirablement, il en serait de même dans quelques localités analogues de l'Egypte. Quant à l'insecte, le climat de cette dernière contrée n'est point très-différent de celui du Mexique, de l'Algérie, de la Syrie et d'autres pays où il vit et croît parfaitement. D'ailleurs, Figari-Bey l'a vu prospérer subspontanément sur des plantes presque abandonnées à elles-mêmes.

En résumé, quel que soit l'insecte trouvé par M. le Comte Samaritani, sa publication lui assure la priorité de la découverte. Je propose donc à l'Institut de le remercier de la communication qu'il lui a faite en l'acceptant comme membre correspondant, de l'encourager à ne point laisser sa trouvaille tomber dans l'oubli et de le prier de nous mettre au courant des nouvelles études et des expériences qu'il ne manquera pas de faire.

M. Gaillardot et divers membres insistant sur la nécessité qu'il y aurait, pour se rendre compte de l'importance de la découverte, de posséder des échantillons, M. de Régny propose de demander aux médecins de l'Intendance Sanitaire de faire des recherches sur les lieux.

Lecture est donnée de la fin du mémoire de S. E. Mahmoud-Bey sur l'ancienne Alexandrie.

L'auteur rétablit le cours de l'ancienne branche canopique du Nil et termine par la description de la province maréotique.

L'ancienne branche Canopique, que nous avons déjà vue à Kom-el-Ahmar, à Schédia et à Carioum, passait suivant l'auteur à Abou-Hommous, à Naucraha de Damanhour, aux collines de Tiaïh-el-Baroud, à Kom-el-Chérih et Ilkame, à Menouf et à Memphis, où elle prenait son origine.

Reprenant chacun de ces points, le mémoire explique les raisons qui déterminèrent ce tracé.

Abou-Hommous paraît correspondre à l'ancienne Her-mopolis.

Naucraha représente Naucratis, la ville la plus commerçante de l'ancienne Egypte, la seule ouverte aux étrangers. Les distances et le nom même concordent pour déterminer cet emplacement, au lieu de celui de Negrache, adopté par quelques auteurs modernes.

Quant aux villages de Kom-el-Cherih et d'Ilkame, c'est sur leur emplacement que le camp de Ptolémée avait été établi, et que se serait livrée la bataille entre César et lui. C'est, en effet, le seul endroit où la chaîne Libyque s'approche assez du fleuve pour répondre à la description donnée par Hirtius.

C'est là également qu'il faut placer la bataille entre Apriès et Amasis, et c'est là que les troupes d'Alexandrie essayèrent d'arrêter Amrou et l'armée Arabe, déjà maîtresse du reste de l'Egypte.

Enfin Menouf, comme l'attestent les ruines sur lesquelles elle est bâtie, et le rapport de son emplacement avec les mesures laissées par les anciens auteurs, correspond bien à Momemphis que Strabon place sur le bord du fleuve.

Passons maintenant à la province Maréotique.

Elle est divisée par le mémoire en quatre zones parallèles à la mer; la première comprend la cote même, depuis le Marabout ou cap Chersonésus jusqu'à Abousir. C'est la continuation de la petite chaîne sur laquelle est bâtie

Alexandrie; elle est très-fertile, et les ruines qu'on y rencontre montrent qu'elle a toujours été fort peuplée.

La seconde zone comprend une partie de l'ancien lit du lac Maréotis, encore inondée d'eau salée; plus loin se présentent divers monticules où se trouvaient des habitations anciennes, et enfin les ruines des deux villes de Maréa et de Taposiris.

L'auteur revient plus bas sur ces deux villes; disons dès à présent pour Maréa que les mesures données par le géographe Ptolémée indiquent d'une manière évidente les grandes ruines qui se trouvent près du santon d'Aboul-Khair. Les restes de quais, de moles et de bassins du côté du lac prouvent que le Maréotis s'étendait autrefois jusque là et attestent la grandeur commerciale de la ville, qui était en même temps une très-forte position stratégique. C'est par là que César a dû passer pour aller rejoindre Ptolémée; Amrou de même pour venir assiéger Alexandrie, et enfin Napoléon pour pénétrer dans l'intérieur de l'Egypte. La vallée du lac, à cet endroit, n'a pas plus de un kilomètre de largeur, et on y voit d'anciennes ruines de fortifications.

Taposiris correspond aux ruines qui se trouvent à Abousir, au débouché même de la vallée du fleuve sans eau.

Dans la même vallée se trouve également un terrain nommé Albaradan, où s'accumulent les eaux pluviales et qui correspond très-probablement au Parætonium d'Hirtius, d'où César tirait de l'eau douce lors de la guerre d'Alexandrie.

La troisième et la quatrième zone contiennent le terrain fertile où, dans l'antiquité, se faisait le vin célèbre qui portait le nom de cette province.

On trouve dans la troisième zone seule jusqu'à cinq villes ruinées; les champs portent encore le nom de Karm, qui signifie vignoble, et l'on y trouve en quantité des

ruines de villages, des pressoirs à huile et à vin, des puits, des citernes et des sakies qui montrent l'admirable prospérité de cette province dans les temps anciens.

Ainsi, dans la vallée appelée par Saïd-Pacha le premier Mariout, et par les arabes Al Ghaïte, ou le champ par excellence, on a trouvé plus de cent sakiehs, dont plusieurs ont chacune jusqu'à huit puits rangés autour du grand puits central.

Il en est de même au second Mariout.

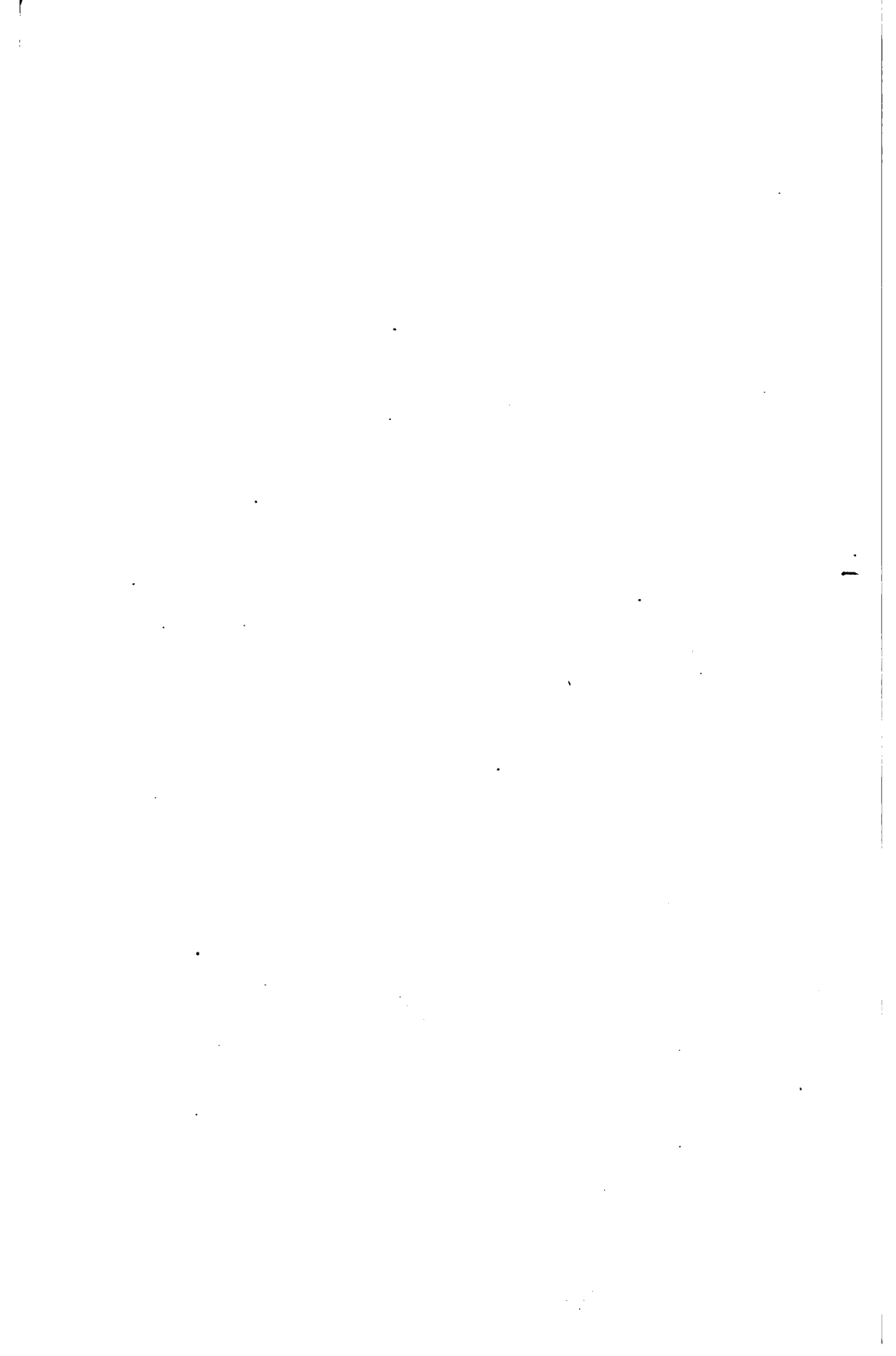
C'est également dans la troisième zone que se trouve la ville de Phomotis, dont les ruines situées près du château de feu Saïd-Pacha, sont appelées aujourd'hui du nom de Bomoneh.

La province maréotique fut de bonne heure habitée par des chrétiens, et les monastères s'y multiplièrent si bien qu'au IV^{me} siècle l'empereur Valens y fit, parmi les moines, une levée de 5000 soldats.

Quant au lac Maréotis, il occupe encore aujourd'hui à peu près son ancien emplacement, seulement il n'est plus navigable, et il était même à peu près desséché lorsque les Anglais, en 1801, ouvrirent la digue qui le séparait de la mer, afin de l'inonder et d'isoler l'armée française à Alexandrie.

Mais le lac dans son état ancien comprenait une partie du lac actuel d'Aboukir, et il n'existait aucun autre lac entre le Maréotis et la branche Canopique. Le canal d'Alexandrie le traversait, ainsi que l'attestent les murs découverts lors du creusement du canal de Méhémet-Aly, et comme le prouvent du reste les passages de Macrisi et des auteurs anciens cités par Mahmoud-Bey.

Pline indique huit îles dans le lac ; on les retrouve facilement soit encore à l'état d'îles, soit sous forme de promontoires, s'avancant dans le lac.



SÉANCE DU 30 AVRIL 1869.

Présidence de S. E. Colucci-Bey, Président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Divers ouvrages sont mis sous les yeux de l'Institut.

Arztliche Mitheilunger aus Ægyptes von Dr. Ant. Flora.

Une cantate à Ismaïl-Pacha.

Poesias de Joaquin Fiol.

Della Coltura degli arabi innanzi l'Islamismo, par le Dr. Francesco Antonio de Marchi.

Rapport sur les bonnes œuvres des Dames de Charité d'Alexandrie (15 Mars 1868-1869).

Deux brochures sur les chemins de Fer Italiens.

Discours pour l'ouverture de la saison ordinaire du Conseil provincial de Bénévent, par M. Ungaro.

Collection de neuf ouvrages envoyés par l'Académie royale de Christiania.

La parole est donnée à M. Gatteschi pour la lecture de son mémoire sur les hypothèques suivant le droit Musulman.

Déjà dans une précédente étude, M. Gatteschi avait parlé à l'Institut du système hypothécaire adopté en Turquie : On pensait alors, que des réformes allaient être introduites par le Gouvernement, rien cependant n'a été fait et il faut se borner encore à étudier l'état actuel.

On connaît la distinction qui existe entre la loi religieuse ou la Chérieh et le droit politique ou Canoun.

Les principes de la Chérieh sont ce qui domine dans notre matière.

Or, le premier principe que nous y trouvons est que le gage est permis ; ce qui s'applique tant aux immeubles qu'aux meubles.

Et le caractère principal de ce contrat est nettement déterminé par le mot même qui le désigne en arabe et qui signifie détention.

C'est donc le gage constitué par la remise de la possession entre les mains du créancier gagiste ; et sur ce point tous les livres de jurisprudence musulmane, le Multecha rapporté par D'Hosson, le Hédaya ; Macnaghten, etc., sont unanimes.

L'hypothèque telle que nous l'entendons est donc complètement inconnue à la loi musulmane puisque la garantie n'est constituée que par la possession effective de l'immeuble par le créancier.

Le Hédaya admet seulement que le créancier gagiste puisse prêter au débiteur la chose remise en gage ; mais en conservant toujours la faculté de la reprendre.

Du reste, la possession du gage peut être remise à un tiers désigné par les parties, et en ce cas, ni le créancier, ni le débiteur, ne peuvent reprendre la chose à ce tiers.

Le créancier Gagiste, par suite de sa possession, se trouve préféré à tous les autres créanciers, mais le gage peut être constitué sur la même chose en faveur de deux créanciers.

Dans ce cas celui des deux qui est en possession est considéré comme ayant le gage au nom de l'autre créancier aussi bien qu'en son nom propre, et le débiteur ne peut retirer son gage avant d'avoir payé les deux créances.

Il peut être convenu que le créancier jouira des fruits du gage : mais cela ne peut se faire que par une vente fictive, et les fruits perçus doivent toujours être imputés sur le capital, la loi religieuse n'admettant pas d'intérêts.

Tels sont les principes généraux sur la constitution du gage ; nous avons déjà vu qu'ils excluent l'existence de l'hypothèque, proprement dite ; il est évident de même qu'ils ne contiennent rien qui puisse correspondre à l'hypothèque légale ou judiciaire, puisqu'il faut toujours la remise de la possession.

Mais comment se fait la réalisation du gage ? Ici encore le principe de la Chérieh est absolument différent des lois européennes. Le créancier, en effet, n'a sur le gage qu'un droit de rétention. Il ne peut le faire vendre ; la propriété résidant toujours en effet, sur la tête du débiteur, qui peut même exiger qu'on lui exhibe le gage pour s'assurer de son existence et de sa conservation, ce dernier, seul, est considéré comme pouvant aliéner.

Il n'y a donc d'autre ressource que la contrainte personnelle, l'emprisonnement du débiteur, pour le forcer à consentir à l'aliénation du gage.

Pourtant le Moulteka admet dans le cas où le débiteur se trouve insolvable, une sorte de déconfiture qui, comme la faillite, dessaisirait le débiteur de l'administration de ses biens et autoriserait la vente forcée. Le rite Melkhite admet également cette exception pour l'état d'insolvabilité et l'applique même quand il n'existe qu'un seul créancier.

Mais, en règle générale, la vente forcée n'est pas admise.

De là, les contrats par lesquels le débiteur, en consti-

tuant le gage, donne mandat au créancier de vendre à l'expiration du terme.

Ce mandat est considéré comme irrévocable, et s'il est donné à un tiers, ce dernier peut être forcé d'en faire usage ; la mort du débiteur ne le fait point cesser, mais il finirait par la mort de celui à qui il est conféré, et ne passerait pas à ses héritiers.

Examinons maintenant les lois nouvelles, le canoun, et voyons si elles ont modifié cet état de choses.

Le mot d'hypothèque s'y rencontre souvent ; mais non comme institution nouvelle, et en se référant au contraire au système en vigueur, c'est-à-dire à la loi religieuse dont nous venons d'indiquer les traits principaux.

C'est ainsi qu'une ordonnance impériale du 12 Ramadan 1274, consacre le mandat de vendre dont nous avons parlé plus haut, ce qui ne change rien aux principes.

L'auteur cite ici la formule du mandat et la traduction d'un hodjet contenant ce même mandat. Il note que dans l'affaire à laquelle se rapportait ce hodjet, la vente avait été effectuée en effet aux enchères sur notes de courtiers.

Mais quoique le hodjet mentionnât la remise de la possession entre les mains du créancier, cette remise en fait n'avait pas eu lieu.

Il suffirait donc en pratique d'une possession fictive.

La même ordonnance de 1274, dit d'ailleurs conformément à ce que nous avons déjà vu, qu'en règle générale, le créancier ne peut ni se mettre en possession des biens du débiteur, quand ils ne lui ont pas été donnés en gage, ni le forcer à les vendre, quand il n'y a pas de mandat spécial.

Enfin, la même ordonnance consacre les ventes à réméré, qu'elle appelle ventes simulées et hypothécaires et qui doivent être faites par l'entremise de l'autorité.

Ces ventes du reste sont reconnues même par la Ché-

rieh, et ainsi jusqu'ici nous ne voyons aucun changement aux principes fondamentaux de la loi religieuse.

Mais elles peuvent conférer ou non au créancier le droit de jouir des fruits de la chose vendue ce qui donne lieu à une controverse particulière, certains jurisconsultes y voyant alors de l'usure ; mais la majorité les adopte.

Nous avons donc retrouvé le gage proprement dit, le mandat hypothécaire, la vente à réméré et l'antichrèse ; mais en réalité pas d'hypothèque, et cela aussi bien sous le canoun que sous la Chérieh.

Si nous recherchons maintenant ce qui peut être particulier à l'Egypte, nous trouverons la circulaire de 1864, qui exige la vérification des titres des propriétés affectées à l'hypothèque ; mais renvoie d'ailleurs aux formalités légales, ce qui par conséquent ne change rien.

Il faut reconnaître pourtant que le principe des ventes forcées a été admis par plusieurs circulaires ; mais il est si contraire aux principes légaux et aux habitudes, que son application est exposée à mille difficultés.

La nécessité d'une réforme est donc évidente, mais en attendant, M. Gatteschi se demande si les principes qu'il a exposé plus haut, sont toujours applicables, et qui doit les appliquer.

Pour la compétence, il est d'avis que les questions hypothécaires, comme toutes les autres sont soumises à la règle *actor sequitur forum rei*, et que par conséquent, si le défendeur est européen, les tribunaux consulaires pourront avoir à en connaître.

Mais la loi à appliquer sera la loi locale telle qu'elle vient d'être exposée ; car l'hypothèque est évidemment du statut réel, et doit par conséquent être réglée par la loi du lieu de situation de l'immeuble.

M. Gatteschi blâme donc la jurisprudence admise par

certaines tribunaux qui appliquent dans cette matière leur propre législation.

Il estime qu'on ne saurait admettre qu'un des modes cités plus haut, et signale l'erreur de ceux qui croient constituer une hypothèque par la simple remise du hodget de propriété.

Du reste, quant à la formation même de l'hypothèque par un des modes légaux, il pense que la forme solennelle n'est nullement exigée, et que d'ailleurs, quand même elle le serait, les actes publics reçus par les chancelleries consulaires devraient faire foi tout comme les hodgets du Mekhemeh, car le mot hodget désigne seulement un acte authentique, et les chancelleries confèrent tout comme le Cadi l'authenticité à leurs actes.

Cet important mémoire soulève diverses questions qui sont posées par les membres présents, et notamment les suivantes :

En ce qui concerne l'intervention des chancelleries consulaires pour recevoir les actes constitutifs d'hypothèques sur les questions posées par M. Abbate et M. Gaillardot, M. Sauvare, spécifie que dans tous les cas l'acte ne devrait être reçu en chancellerie que si celui qui s'oblige et qui donne l'hypothèque dépend de la chancellerie qui est appelée à recevoir l'acte.

M. de Régny fait remarquer que l'on ne peut admettre sans contestation la compétence attribuée par M. Gatteschi aux tribunaux consulaires en matière hypothécaire, et que le principe contraire a été plus d'une fois reconnu par ces tribunaux eux-mêmes, qui ne se sont pas toujours déclarés compétents.



SOMMAIRES.

	Pages.
SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1866	7
Renseignements sur les eaux thermales que l'on croyait avoir trouvées aux Mex. — Lecture d'un Mémoire de M. le Dr Warenhorst sur le choléra.	
SÉANCE DU 2 MARS 1866	9
Communication relative aux eaux du Mex. — Lecture de la première partie d'un Mémoire de M. Dufeu, sur la Chevalerie considérée comme élément générateur de la littérature moderne.	
SÉANCE DU 23 MARS 1866	13
Résumé par M. Lepsius de l'état des études égyptologiques jusqu'à ce jour. — Lecture de la seconde partie du Mémoire de M. Dufeu sur la Chevalerie. — Notice archéologique. — Nomination de M. le Dr Gatteschi, pour représenter l'Institut au congrès ophthalmologique de Vienne.	
SÉANCE DU 11 MAI 1866	21
Notice sur une statue trouvée à Alexandrie. — Relation par M. Lepsius de son voyage dans la Basse-Egypte; stèles de Darius; inscription bilingue trouvée à Sâh; emplacement d'Awaris; situation de diverses villes anciennes.	
SÉANCE DU 18 MAI 1866	31
Travail poétique de M. Dufeu, sur les Pyramides.	
SÉANCE DU 2 NOVEMBRE 1866	33
Correspondance. — Allocution du Président sur la mort de M. le Dr Schnepf. — Lecture d'un Mémoire de M. Colucci-Bey, sur la propriété foncière en Egypte.	
SÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1866	39
Notice sur M. le Dr Schnepf, par M. le Dr Abbate. — 1 ^{re} partie du Mémoire de M. Gatteschi, sur le droit de propriété foncière dans l'empire ottoman et en Egypte.	

	Pages.
SÉANCE DU 11 JANVIER 1867.	51
Envoi par S. M. le roi de Prusse du grand ouvrage de M. Lepsius, sur l'Egypte. — Lecture de la 2 ^{me} partie du Mémoire de M. Gatteschi sur la propriété foncière en Egypte. — Discussion à ce sujet. — Regrets sur la mort de S. E. Mustapha-Bey.	
SÉANCE DU 7 MARS 1867.	61
Mémoire de M. Garnier sur le Soudan. — Discussion sur les voies de communication avec cette province. — Notes de Figari-Bey, pour servir de complément à son ouvrage sur l'Egypte; observations à ce sujet.	
SÉANCE DU 24 MAI 1867.	65
Mémoire de M. de Regny, sur l'ancien Institut d'Egypte.	
SÉANCE DU 7 JUIN 1867.	71
1 ^{re} Partie du mémoire de M. Bernard sur le culte de St-Jean-Baptiste.	
SÉANCE DU 14 JUIN 1867.	73
Nomination de MM. Dobignie, de Regny et Sciamia-Bey, comme membres résidents, et de MM. Pacini, Ellero, Tommasi, Mircher, Corcato et Cernuschi, comme membres correspondants, de M. Garnier, comme membre honoraire. — 2 ^{me} et 3 ^{me} Partie du Mémoire de M. Bernard sur le culte de St-Jean-Baptiste.	
SÉANCE DU 20 MARS 1868.	77
Lecture de travaux archéologiques par M. Baume. — Détails donnés par M. D'Arnaud-Bey sur l'état de la Colonne de Pompée. — Nomination de MM. Edmond About et Vingtrier, comme membres correspondants.	
SÉANCE DU 17 AVRIL 1868.	79
Lettre de M. Figari-Bey, sur les travaux du jardin d'acclimatation. — Lettre de M. le Dr Ory sur les nouvelles découvertes géographiques dans la région des grands lacs équatoriaux.	
SÉANCE DU 8 MAI 1868.	85
Don par le Vice-Roi à l'Institut de la collection des livres arabes imprimés à Boulaq. — Communication de M. Colucci-Bey sur le maintien des quarantaines durant l'expédition d'Abyssinie.	
SÉANCE DU 3 JUILLET 1868.	89
Projet à proposer au Gouvernement pour transporter les deux aiguilles de Cléopâtre sur la grande place d'Alexandrie. — Mémoire de M. le Dr Anelli sur la topographie	

	Pages.
médicale d'Ismailia. — Nomination de M. Poujade comme membre résident.	
SÉANCE DU 11 AVRIL 1868.	95
Résumé d'un mémoire de M. Panciera sur l'état actuel de l'architecture en Egypte. — 1 ^{er} chapitre du mémoire de S. E. Mahmoud-Bey sur l'antique Alexandrie.	
SÉANCE DU 13 NOVEMBRE 1868.	103
2 ^{me} chapitre du Mémoire de S. E. Magmoud-Bey sur l'antique Alexandrie. — Nomination de M. Caruell comme membre correspondant.	
SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1868	113
Election du bureau. — Nomination d'un comité de rédaction.	
SÉANCE DU 29 JANVIER 1869.	115
Découverte de la cochenille en Egypte par M. Samaritani; sa lettre à ce sujet et discussion. — Nomination de MM. Vidal, Bernard, Pietri, Cavalli et Panciera, comme membres résidents, et de M. Schoffe, comme membre correspondant.	
SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1869.	117
1 ^{re} Partie du 3 ^{me} chapitre du mémoire de Mahmoud-Bey sur l'antique Alexandrie.	
SÉANCE DU 9 AVRIL 1869.	123
Notice de M. Samaritani sur sa découverte de la cochenille en Egypte. — Note de M. le D ^r Gaillardot sur le même sujet. — Fin du mémoire de Mahmoud-Bey sur l'antique Alexandrie.	
SÉANCE DU 30 AVRIL 1869.	133
Mémoire de M. Gatteschi sur les hypothèques suivant la loi ottomane.	





47.1.12

